

VILLES MOYENNES
LE NOUVEAU RÊVE FRANÇAIS

BLASPHEME
LE GRAND MALENTENDU

ET AUSSI : Peter Handke, Clint Eastwood, Les Bérus, Nixon,
François Bégaudeau, Olivier Rey, Terpent, Jean Raspail,
Laurence Trochu, Valérie Pécresse, Nicolas Diat...

L'INCORRECT

Faites-le taire !

Du ghetto à la domination mondiale

LE RAP

TRIOMPHE DES DEMEURÉS

BELUX, 7€ - CH - 6,90 CHF - CAN - 11,65 \$ CAD

L 13401 - 38 - F - 6,50 € - RD



Joseph Ngando - L'Incorrect

C'EST LA RENTRÉE !

uniquement sur
lincorrect.org



DES HISTOIRES | DE L'INFO | DE L'ANALYSE

À partir de
1,50 €
par mois

L'INCOTIDIEN

Faites-le taire tous les jours

26 mai – Saint Béranger

L'Edito

Ange Appino

Acte III, scène 1

« Un être à deux pieds peut devenir général et rester être ». Oui, ces mots qui éclairent mieux la vie politique française que n'importe quel babillage matraqué d'éditorialiste sont de la comtesse de Ségur. Ils viennent de son Général Dourakine, pour être précis. Il était important de commencer par elle car son nom s'apprête à être souillé par des journalistes et des politiques, rivaux en inculture, qui ne connaîtront pas une ligne de l'univers cruel, tendre et coloré auquel l'énigme russe donna naissance.

Car oui, le Ségur de la Santé est bien le nom étrange que, dans le cabinet de je-ne-sais-quel ministre, celui de la Santé sûrement (qui se trouve sur l'avenue du même nom), un cerveau déjà rouillé d'ex-étudiant en com' vient de donner au plan du gouvernement pour guérir l'hôpital public, dont la crise du coronavirus a révélé les failles. Au programme, revalorisation du salaire des soignants et investissements publics. De fort bonnes attentions une direz-vous, et vous saurez raison. Quoi, le gouvernement tire de fort instructives leçons de la situation tragique dans lequel est plongé le pays, et nous trouvons encore matière à pinaillage ?

Malheureusement, ce plan trop tardif, trop timide et bientôt abandonné dans les méandres de je-ne-sais-quelle commission, n'a même pas pour participer au lancement du

**LA LETTRE QUOTIDIENNE
DE L'INCORRECT**



Éditorial
Par Jacques de Guillebon

Notre forteresse de certitude

« **U**ne personne déracinée est très facile à dominer », écrit fort justement le pape dans son dernier ouvrage que nous ne conseillons cependant pas au lecteur de se procurer, pour ce qu'il est, hélas, aussi contradictoire qu'ennuyeux de nombrilisme. Ce triste constat établi par

François dans un éclair paraclétique ne l'empêche pas de prêcher partout ailleurs la grandeur de la migration, dont on peut inférer sans faire trop d'efforts intellectuels qu'elle produit du déracinement, donc de la domination. Étrange aveuglement.

La grande histoire de ces peuples jetés les uns contre les autres, dont les individus finissent broyés, qu'ils soient des nomades ou des sédentaires, et jetés ainsi parce que des gouvernements auront été rendus impuissants par des idéologies au nombre desquels il faut bien compter le pape, cette grande histoire de notre temps, qui nous obsède peut-être plus que de mesure, avouons-le, reste à faire.

En effet nous obsède ce phénomène inouï de la modernité qui aura érigé la désaffiliation, le déracinement, la délocalisation, la déshabitation en norme, voire en injonction. Et que des athées, des agnostiques, des païens, rejetons aveugles et oublieux du christianisme s'y laissent prendre, passe encore, quoique la saine raison dût les avertir ; mais qu'un pape, que des cardinaux, des évêques, des curés se fassent les fourriers de cet arrachement, cela passe l'entendement. Certes, l'Église catholique, et c'est sa grandeur, a toujours cru en l'existence d'une humanité une et uniment sauvée ; elle a toujours souhaité qu'advienne l'*oikouménè*, soit la connaissance de toute la terre habitée, et qu'y lève la semence de l'évangile. Mais il est inédit qu'elle ait cru que cette dissémination de la vérité pût passer par la ronde et l'entrechoquement infinis de petites fourmis courant sur le globe.

Elle a toujours su que s'il fallait choisir le Père contre son père, c'était personnellement et par grâce, et non comme une théorie générale de table rase du passé. Enfin, avec saint Thomas qu'apparemment on lit de moins en moins dans la Ville éternelle, elle savait que si la grâce surélève la nature, elle ne l'abolit pas. Qu'ainsi famille, communauté, village,

patrie, nation, civilisation n'étaient pas d'accessoires impédiments qu'on pouvait jeter par-dessus bord sans souffrir en retour. Le pape prétend dans son livre qu'est venu le temps de nous passer au crible : téméraire prophétie qui imagine que le bon sera séparé du méchant, le bon étant évidemment le pauvre du Sud, élevé contre le méchant du Nord. Pour sauver les bidonvilles de Buenos Aires et la grande forêt primordiale, il faut selon toute probabilité franciscaine abattre nos douces chaumières de l'Europe tempérée, où dans une bourgeoise torpeur nos âmes s'abîment et se perdent. Court et infatué raisonnement. Nous ne sommes pas le jaloux frère aîné de l'enfant prodigue, et nous sommes prêts à partager avec les pauvres. Mais partager n'est pas détruire, contrairement à ce que croit le Pape.

Car à quoi sert de sauver l'Amazonie si c'est pour perdre la France ? À quoi sert d'entasser du migrant si c'est pour abattre les fondations de la maison ? À quoi sert de vanter l'homme si c'est pour promouvoir la fin de la civilisation ?

« Je sais, écrit François, que certains catholiques blâment quand je parle comme cela, en particulier ceux qui, fuyant une société où la vérité est considérée comme inconnaissable, « personnelle » dans un sens individuel, cherchent dans l'Église catholique une forteresse de certitude, semblable à un rocher, imperméable au changement ». En effet, salauds et hérétiques que nous sommes, nous avons mis notre foi dans une Église, épouse du Christ, forteresse de certitude. Et il ferait beau voir qu'on nous fit changer d'avis.

Sinon quoi ? À qui ira notre allégeance ? Aux chefs populistes, au cours de la Bourse, aux amis de la Terre Mère, à Greta Thunberg, à Elon Musk et à ses fusées pour Mars, au grand imam d'Al Azhar, au Bouddha

vivant, à Marc Lévy, aux vaccins à 94,5 %, à la grand-mère de Bergoglio et à sa morale de concierge ?

Le pape lutte contre tout, contre tout ce qui existe, contre tous les fondamentalismes, dit-il. Et en effet, quand tout s'écroule, il s'agit de devenir fondamentaliste. Nous sommes fondamentalistes. Et sur ce fondamentalisme, nous rebâti-
rons notre pays. ♦

**Quand tout s'écroule,
il s'agit de devenir
fondamentaliste.
Nous sommes
fondamentalistes. Et sur
ce fondamentalisme,
nous rebâti-
rons notre
pays.**

JEAN BORELLA

Les mots et la gnose

En 1940, Jean fête ses dix ans. Originaire de Nancy, issu d'une famille traditionnelle, anti-communiste et « anti-boches », Jean va, malgré les apparences, connaître une enfance des plus « joyeuses », bien plus riche que celles de nos enfants modernes, plongées dans le virtuel. La guerre qu'il décrit à l'âge où est tout est jeu, ressemble à celle de Carlos de Angulo. Selon Jean, « ce n'était pas si horrible. Le plus marquant c'était surtout le ravitaillement. Mais c'était l'époque de la débrouille, la vie était calme et tranquille. » Il passera tout de même les quinze derniers jours de la guerre enfermé dans la cave avec sa famille, mais « c'était assez amusant pour un enfant ». Cette capacité de détachement laisse tout de même deviner une force de caractère qui ne cessera de grandir au fil des années. Nécessité fait loi : il avait perdu son père aviateur en 1937. Autre souvenir, celui de son grand-père une hache à la main, guettant un Allemand en fuite devant l'arrivée des « US ». On l'entend derrière la porte, va-t-il entrer, va-t-il partir ? Que faire ? Les secondes durent des heures. L'Allemand repartira avec de l'eau sans combat. La guerre se terminait et la volonté profonde des Français était la paix. « Nous découvrions alors les barres de chocolat, le corned-beef et la joie incroyable de la liberté ». À cette époque et dans cette famille de résistants, on était gaulliste dès l'école primaire, et l'antisémitisme n'avait pas sa place. L'on se sentait « catholique et français », tout simplement. Le néologisme « vivre-ensemble » n'avait pas encore été inventé, parce que le vivre-ensemble n'était pas une fiction mais la réalité. L'immigration restait anecdotique et les autres religions vues comme « l'œuvre du diable ».

Il se fit philosophe. Durant toute sa vie, il a cultivé un esprit critique acerbe et une soif de connaissance infinie. Passionné par Chateaubriand au collège, Jean plongera dans les œuvres de René Guénon grâce à un ami un peu plus âgé. Dès lors, il poursuivra une réflexion sur les problèmes de la gnose : « Ce qui m'intéressait, c'était de mettre à jour la fausse gnose face à la vraie gnose. Avec Guénon, nous ne sommes pas dans la gnose dont parle saint Paul ». Et de répondre à ses détracteurs : « Je suis toujours resté chrétien et je n'ai jamais vu de Révélation dans le guénonisme ». Son combat intellectuel contre la modernité le conduira à rejeter pendant un temps Vatican II, qu'il percevait « comme une soumission au monde

moderne » : « Aujourd'hui, ma connaissance du monde et de l'Église me permet de mieux comprendre, et je pense que le Concile était nécessaire car l'Église ne pouvait pas continuer avec les schémas anciens. La majorité des évêques n'étaient plus que des fonctionnaires. Il fallait une mise à jour. »

Jean Borella a écrit de nombreux ouvrages mondialement reconnus, autour de l'ésotérisme chrétien et de la gnose, dont le récent *René Guénon et le guénonisme. Enjeux et débats* (L'Harmattan, Collection Théoria). Leur objet, rappeler à temps et à contre-temps que la France d'avant 68 était fondée sur des principes clairs et structurants : « Notre éducation était très catholique, liée à l'Église. D'un naturel curieux je me posais beaucoup de questions, notamment sur la vie des prophètes de l'Ancien Testament, avec leurs âges impressionnants ». Au crépuscule de sa vie, peut-être les reconnaît-il en lui lorsqu'il se croise dans un miroir : son regard est toujours vif et rieur à 90 ans. Ce patriarche lorrain charismatique détonne dans un monde moderne en manque de capitaines, de verticalité et de figures exemplaires à interroger. Jean Borella n'aspire qu'à une chose : « Vivre dans la conscience de l'amour du Christ. Accepter d'être une créature c'est rendre grâce à Dieu de nous avoir créés ». Il ne lui reste qu'une seule crainte pour l'avenir : « Sans être anti-immigration instinctivement, je me suis rendu compte d'un

danger majeur pour notre avenir : le déclin radical de l'occident, le caractère globalement islamique de l'immigration et par conséquent la possibilité de l'islamisation globale de l'occident. L'islam, comme le pensait déjà saint Jean Damascène, est une hérésie chrétienne. C'est essentiel de le comprendre ».

Il aime à se définir comme un simple spectateur devant les nouveautés de notre temps. Quand nous évoquons la crise sanitaire et les attentats musulmans dans le monde, il hésite entre les termes : « Une fin de cycle ou une fin de siècle ». Peut-être est-ce même une fin de millénaire. Madame Borella entre alors dans le salon où nous sommes installés. Jean se redresse et lui sourit : « C'est ma femme qui m'a sauvé, c'est à elle que je dois tout, elle est ma lumière et c'est elle qui m'a ancré de manière définitive dans l'Église catholique ». Un dernier regard complice entre les deux amoureux et nous partons, le cœur léger et l'esprit conquérant. ♦ **Sylvain Durain**



NÉMÉSIS

Femmes des années 2020

Elles se sont ouvertes de leurs convictions avec circonspection. Deux d'entre elles sont mêmes contraintes de cacher leur visage pour des raisons de sécurité. Ces (parfois très) jeunes femmes ont été plusieurs fois agressées à dix contre une. Notamment par des antifas « féministes » à une manifestation contre les violences faites aux femmes. Un comble ! C'était le 8 mars dernier : armés de battes, les ordures de gauche les ont frappées, poursuivies et forcées à se réfugier longuement dans un bar. Qu'importe : elles sont bien décidées à ne plus se taire ni devant leurs agresseurs, ni devant celles qui ont choisi d'être tacitement complices de leurs bourreaux. Objectif : faire éclater la vérité et libérer la parole des victimes.

Alice a 23 ans. Elle vit dans le centre de Paris, et étudie les ressources humaines. Sa voix s'étrangle parfois lorsqu'elle parle de la rue. Elle a grandi « dans une ville de province bobo plutôt sympa » et vu son quotidien virer progressivement à l'enfer tandis qu'elle devenait une femme, et que concomitamment sa ville paisible se remplissait d'hommes extra-européens. Jeanne a 20 ans, étudie la communication, vit encore chez ses parents, et vient elle aussi d'une ville de province. Julia a 27 ans et est assistante dentaire ; elle a d'ailleurs été menacée de licenciement lorsque son engagement fut mis à jour. Mais puisqu'on vous dit que les progressistes sont féministes ! Eléna a 24 ans, vit à Paris, et travaille dans une galerie d'art ; Mathilda, elle, a 23 ans.

Toutes racontent les mêmes expériences traumatisantes : les agressions, le harcèlement de rue, les crachats, les insultes, commises par des agresseurs plus Nike Requin que Stan Smith, plus survet' Bayern Munich que pantalon chino. Et ce dans l'indifférence la plus totale. Alice raconte : « Nous étions un groupe d'amies parisiennes et nous parlions souvent du féminisme, qui ne nous représentait pas du tout. En partageant nos expériences, nous avons réalisé que nous n'étions certainement pas les seules à vivre cela, et qu'il fallait agir face à ce qui empoisonne le quotidien des femmes. Le déclic a été le viol d'une jeune étudiante nantaise dans son propre jardin, par un migrant en août 2019, et le silence radio des féministes. Personne n'en a parlé. Nous n'avions déjà pas une image très positive des féministes ; cette fois c'était fini ».

Les jeunes filles nous livrent leur conception de la féminité ; un équilibre entre sensualité, élégance, valorisation de la beauté, et sensibilité. Quelles figures les inspirent ? Sainte Jeanne d'Arc, « une femme guerrière qui a bouté l'ennemi hors

de France. Aujourd'hui l'ennemi est différent mais le combat identique » ; Boadicée, Olympe de Gouge, ou encore Christine de Pisan. C'est dans cet esprit que Némésis, « déesse de la vengeance et du juste châtiment », a été préférée à Vénus comme emblème. Elles citent également sainte Geneviève qui a protégé Paris des Huns. Eléna ajoute Brigitte Bardot, un sourire aux lèvres. Les filles rient mais acquiescent. Ces demoiselles sont d'ailleurs apprêtées : un premier acte de résistance passive contre les injonctions des patriarcats extra-européens, « qui au mieux cachent les femmes derrière un voile, au pire les excisent ».

Elles regrettent que la féminité soit décrite comme une soumission, et qu'il faudrait pour se libérer de leur joug ressembler aux hommes. Autre côté de la tenaille, « l'africanisation des sociétés européennes » et par conséquent des critères de beauté : « Aujourd'hui si une femme n'a pas une forte poitrine et un certain fessier elle est dépréciée. Nous voulons défendre la beauté propre de la femme européenne : ni masculinisation, ni africanisation des corps ».

Elles sont bien décidées à ne plus se taire ni devant leurs agresseurs, ni devant celles qui ont choisi d'être tacitement complices de leurs bourreaux.

Par cohérence, elles dénoncent la pornographie : « Dans les rapports intimes, une consommation accrue peut entraîner de la violence dans les relations sexuelles. » Elles alertent sur le discours qui incite les jeunes filles à vivre bestialement leur sexualité, au prétexte de se libérer du patriarcat. « Dévastateur, ça conduit des jeunes filles à dissocier leur corps de leur psychisme, ce qui les brise. Statistiquement, les femmes ont plus de mal à avoir des relations intimes sans sentiments. Ce que peut apporter la femme est justement d'embellir la chose aux yeux de l'homme avec cette sensibilité. Nier cela, c'est détruire la beauté des rapports intimes ». Quid des messieurs ?

« Qu'ils arrêtent d'avoir honte d'eux-mêmes, qu'ils soient des hommes et des Français fiers. On n'en peut plus de se retrouver entre des hommes immigrés à la virilité ultra-violente, et des hommes-soja à chemisette rose et pantalons à ourlet ».

Fonder Némésis les a fait grandir : « Némésis nous a rendues meilleures dans nos relations avec les autres femmes. Il y a chez les filles une rivalité, un peu peste, qui commence dès la cour de l'école. On a tendance à se juger. Ce manque de solidarité entre femmes est encore assez présent, je trouve, quel que soit le milieu. Némésis a changé notre regard entre femmes, on ne se regarde plus du tout de la même façon. Ça a créé une vraie sororité ». Le lendemain de l'entretien, elles sont allées dans les rues de Paris aider les femmes sdf. ♦ **Jeanne Leclerc et Louis Lecomte**



NICOLAS DIAT

Secrétaire particulier

Nicolas Diat nage entre deux eaux. Médiatique-ment il n'est jamais très longtemps en surface, mais ne plonge jamais non plus à trop grande profondeur. Tantôt son nom apparaît dans le sillage des livres qu'il édite ou écrit, tantôt un grand succès de librairie dont il est acteur ne porte pas trace de son travail. Cette capacité à maîtriser son image est d'une habileté peu répandue : dans la société du spectacle, rares sont ceux qui savent retourner en coulisse après avoir connu la scène.

Avant d'arriver sous les projecteurs, Nicolas Diat a bien connu la régie. Hypokhâgne, khâgne, Sciences-po, journaliste dans une défunte agence de presse, il pige au *Figaro magazine* avec Jean Sévillia, puis rejoint Gilles de Robien en 2005. Quand Nicolas Sarkozy gagne en 2007, il entre dans le cabinet de Laurent Wauquiez, qu'il suivra pendant tout le quinquennat. En l'accompagnant dans tous ses déplacements, il accumule une précieuse expérience des mécaniques médiatiques. Pour évacuer la pression, il soigne son amitié avec Mgr Nicolas Thévenin, ancien prêtre de la communauté saint Martin devenu nonce apostolique en Égypte et secrétaire particulier du cardinal Bertone, le patron de la diplomatie vaticane. Peu à peu, son intérêt pour les affaires de l'Église devenu un domaine d'expertise, il la met à disposition de la présidence de la République : « *Mais le quinquennat Sarkozy a été mené tambour battant ; à la fin de ces cinq ans, j'ai besoin de souffler* ».

Un influent membre de la sarkozie le pousse à écrire un livre sur Benoît XVI dont il connaît intimement le pontificat. Il mettra un an à écrire *L'Homme qui ne voulait pas être pape : histoire secrète d'un règne*, publié en 2014 chez Albin Michel qui ne regrettera pas son à-valoir. Le livre est un succès d'édition considérable, et ses révélations sur la Curie suscitent une grande polémique. Mais surtout, dans sa tournée d'entretiens pour croiser ses informations, il fait la rencontre du Cardinal Sarah dans les bureaux du dicastère *Cor unum*. Sans grande motivation au début : « *Sur les dizaines d'entretiens que j'ai menés, c'est le seul où je suis arrivé les mains dans les poches. Mais il ne me faudra pas cinq minutes pour comprendre à qui j'avais affaire. Et me promettre que j'allais, un jour, écrire un livre avec lui* ». Le coup de foudre spirituel et intellectuel est réciproque. C'est la maison Fayard qui accepte de publier un livre co-signé avec ce cardinal parfaitement inconnu : *Dieu ou rien* se vend à trente-mille exemplaires, un carton monumental

Dieu ou rien se vend à 30 000 exemplaires, un carton monumental dans la niche des livres cathos.

dans la niche des livres cathos. Habile, Diat décroche même une matinale d'*Europe 1* pour son cardinal. La Procure est en rupture de stock en trois jours. « *Fayard, éberlué, me demande si je veux aussi devenir éditeur. Commence alors ce qui est le cœur de ma vie actuelle, c'est-à-dire éditeur et auteur* ».

L'état de grâce dure un temps. Et puis *Le Soir approche et déjà le jour baisse* fait l'objet d'attaques violentes de la frange tiédasse de l'Église de France, peu cliente de la radicalité des Évangiles. « *Il y a un point de rupture après l'entretien à L'Incorrect [n°19, avril 2019, Ndlr] : je ne regrette absolument rien de cette interview, parce qu'elle reflète absolument ce que le Cardinal voulait dire haut et fort* ».

En 2020, Des Profondeurs de nos cœurs déclenche une polémique mondiale : le cardinal Sarah y défend avec Benoît XVI le célibat des prêtres, fissuré par le synode sur l'Amazonie. Une cabale prétend que le pape émérite n'était pas au courant du livre. Une insinuation immonde, et Diat contre-attaque : il fait publier par le cardinal les courriers de Benoît XVI : « *En ces moments-là se réveille en moi l'animal politique. Si on me fait la guerre, je réponds par la guerre* ». S'il est exagéré de dire qu'il a sauvé le célibat sacerdotal, il a participé à une bataille décisive en prenant en main la communication de crise du cardinal Sarah. C'est lui qui publie à Fayard les livres des frères de Villiers, toujours lancés par des campagnes médiatiques soigneusement organisées : *J'ai tiré sur le fil du mensonge et tout est venu* lui donne quelques ennuis, mais *Servir* reçoit un excellent accueil. Et puis il lui reste ses livres à lui.

La vérité sur ce personnage secret, timide mais puissant, est peut-être contenue dans les lignes pudiques qu'il écrit sur les bénédictins de Fontgombault dans

Le Grand Bonheur : « *Ce n'est pas la radicalité qui me fascine mais la recherche de l'infini* ». Sans doute l'a-t-il senti sous les arcades gothiques de l'abbaye de Noirlac si chère à son cœur, les pierres blanches de la grande Chartreuse, ou la coupole du collège des quatre nations, où il reçut un Grand prix de l'Académie française. Ce lecteur encore émerveillé d'Alain Fournier et de la pureté du Grand Meaulnes aime errer dans « *ces endroits où il n'y a plus d'explication qui tienne* ». « *Le grégorien c'est la respiration de l'âme* », disait Dom Guéranger à ses moines : nul ne peut aimer ce chant avec un déficit de vie intérieure. La pièce préférée de Nicolas Diat est l'office des complies. ♦ **Louis Lecomte**



L'INCORRECT

Faites-le taire !

Directeur de publication

Laurent Meeschaert

Directeur de la rédaction

Jacques de Guillebon

Rédacteur en chef

Arthur de Watrigant

Directeur artistique

Nicolas Pinet

Rédacteur en chef Culture

Romarc Sangars

Rédacteur en chef Monde

Hadrien Desuin

Rédacteur en chef L'Époque

Gabriel Robin

Rédacteur en chef Politique

Bruno Larebière

Rédacteur en chef Portraits & Numérique

Louis Lecomte

Rédacteur en chef Essais

Rémi Lélian

Rédacteurs en chef L'Incotidien

Marc Obregon & Ange Appino

L'Inco Madame

Domitille Faure

Comité éditorial :

Thibaud Collin, Chantal Delsol, Frédéric Rouvillois, Benoît Dumoulin, Bérénice Levet, Bertrand Lacarelle, Marc Defay, Gwen Garnier-Duguy, Jérôme Besnard, Romée de Saint-Céran, Joseph Achoury Klejman, Sylvie Perez, Richard de Seze, Stéphanie-Lucie Mathern, Pierre Valentin, Jupiter

Photographe :

Benjamin de Diesbach

Graphiste :

Jeanne de Guillebon

Stagiaires :

Jeanne Leclerc, Rémi Carlu

Cantinière :

Laurence Prévaut

Ont collaboré à ce numéro :

Pierre Robin, Frédéric Saint-Clair, Philippe Delorme, Maël Pellan, Mathieu Bollon, Jean-Baptiste Noé, Alexandra Do Nascimento, Paolo Kowalski, Luc Tesson, Stéphanie-Lucie Mathern, Sylvain Durain, Édouard Fréval, Emmanuel de Gestas, Henri Quantin, Lucien Rabouille, Jean Doomer, Thierry Buron, Matteo Gaduelo, Mélanie Courtemanche-Dancuse, Laurent Gayard, Pierre Aubert, François Gerfault, Patrick Eudeline, Alexandra Do Nascimento, Matthieu Falcone, Alain Leroy, Bernard Quiriny, Jérôme Malbert, Jean-Emmanuel Deluxe

Responsable impression

Henri Charrier

Impression

Estimprim
8, rue Jacquard
25000 Besançon

Secrétariat/Abonnements

France Andrieux – 0140347270

ISSN : 2557-1966

Commission paritaire : 1024 D 93 514

Dépôt légal à parution

Mensuel édité par la SAS L'Incorrect

Courriel : contact@lincorrect.org

Courrier et abonnements :

L'Incorrect

28, rue saint Lazare – BP 32149

75425 Paris cedex 09

Téléphone : 0140347270

lincorrect.org

facebook.com/lincorrect

twitter : @MagLincorrect

Ce numéro comprend un encart d'abonnement non folioté.



Allô L'Inco!

Courrier des lecteurs

En tant qu'abonné, porteur de la casquette de « lecteur fidèle », comme on dit, je vous soumetts une réflexion de l'instant, branchée doublement, à l'actualité américaine, au catholicisme : ainsi, pourquoi ne pas relever dans vos colonnes, en passant, ou plus substantiellement, ce fait, ce paradoxe qu'une Amy Conney Barrett, catholique fervente, conséquente, ait été nommée juge à la cour suprême des États-Unis, par un Trump, en la circonstance très déterminé ; et toutefois, par ailleurs adepte, et même héraut d'un amoralisme radical, vulgaire et débridé... Tandis qu'à l'inverse, Biden, lui, pourtant le « gentil catholique policé », aurait pour sûr estimé a *contrario* que les convictions de Mme Barrett (ou de tout autre profil semblable), eussent été inacceptables, réductrices pour ladite nomination. – JR

L'Incotidien, bonjour et merci pour votre intelligence insolente et votre insolence réconfortante. Et pour les tristes sires qui ne savent rire, à relire : « Amis lecteurs, qui ce livre lisez, / Despouillez-vous de toute affection, / Et, le lisant, ne vous scandalisez : Il ne contient mal ne infection. / Vray est qu'ici peu de perfection / Vous apprendrez, sinon en cas de rire ; / Autre argument ne peut mon cœur élire, / Voyant le dueil qui vous mine et consomme. / Mieux est de ris que de larmes escrire / Pour ce que rire est le propre de l'homme ».

Rabelais, bien sûr. Pour Ange et les autres, de la part de **Marie-Jeanne, rebelle, insolente**

Bonjour l'Inco, lectrice occasionnelle de *L'Incorrect* (une fois par mois...) je suis en général tout à fait d'accord avec le contenu des articles, même si je suis parfaitement imperméable à la culture pop-rock !

Je suis une femme, et pas féministe comme l'entendent les folles de #MeToo

ou les émules d'Alice Coffin. Cependant, il ne faut pas pousser le bouchon trop loin. L'article de Maël Pellan sur « Coucher avec madame Thatcher » dépasse les bornes. Tout est dans la mesure dans les rapports homme-femme. Il y a sans doute des viragos, des castratrices et des salopes mais ce n'est pas la majorité. Et il y a également chez les mâles des violeurs, des salauds, et surtout des cons !

L'article du même Maël Pellan sur les sept péchés capitaux de la droite me laisse également perplexe. Je suis de droite et même monarchiste, mais ses critiques ridicules sur le look des hommes et femmes de droite sont particulièrement ridicules, et s'en prendre aux retraités encore plus. On a bossé toute sa vie à quarante heures par semaine, alors on a mérité notre retraite.

Que la droite molle de Giscard ou Chirac ait fait des imbécilités monumentales c'est vrai (regroupement familial entre autres), mais ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain.

Je suis d'accord sur l'envahissement de la France par une immigration incontrôlée, sur les égarements bioéthiques ou autres inventions sociétales mais attention de ne pas tomber dans des excès ridicules.

Ou alors je n'ai rien compris et il s'agit d'humour au sixième degré !

Mais je continuerai à lire *L'Incorrect*. Bien cordialement – **M-J V**

Votre publication est – et sera – pour moi une véritable transfusion d'adrénaline tant que je vivrai (86 berges tout de même...). Merci à Jacques de Guillebon pour son magnifique éditorial de novembre, qui surpasse encore celui d'octobre. Merci à votre équipe de gens intelligents et spirituels (au double sens du terme). *L'Incorrect* est pour moi la meilleure médecine contre la morosité des temps actuels. Bravo et courage ! – **M-JJ**



Tous les mois,
recevez *L'Incorrect*
chez vous

Abonnez-vous sur
lincorrect.org ou au 0140347270

Sommaire

ENTRÉE

- 3. NOTRE FORTERESSE DE CERTITUDE**
- 4. JEAN BORELLA, LES MOTS ET LA GNOSE**
- 6. NÉMÉSIS, FEMMES DES ANNÉES 2020**
- 8. NICOLAS DIAT, SECRÉTAIRE PARTICULIER**

L'ÉPOQUE

- 14. REPORTAGE : ZAD DU CARNET**
- 16. COMMERÇANTS, LES SACRIFIÉS**
- 18. LES HURONS, UNE RÉVOLTE FRANÇAISE CONTRE L'AMÉRIQUE**
- 21. DE LA NON-FIERTÉ D'ÊTRE FRANÇAIS**
- 22. MES ANNÉES NIXON**
- 26. L'INCONOMISTE**

POLITIQUE

- 28. « LA PORTE D'ENTRÉE DANS LE CONSERVATISME, C'EST LA NATION »**
entretien avec Laurence Trochu

DOSSIER

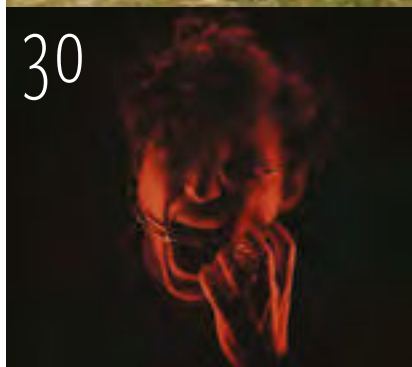
- 30. BLASPHEME, LE MALENTENDU**
- 32. LE CRUCIFIÉ AU-DELÀ DU BLASPHEME**
- 34. LA LIBERTÉ POUR QUOI FAIRE ?**
- 36. DOIT-ON ACHEVER CHARLIE HEBDO ?**
- 37. FACEBOOK, LA CENSURE INVISIBLE**

DOSSIER

- 38. LES URBAINS VEULENT-ILS FUIR LES MÉTROPOLIS ?**
- 42. CHERBOURG, VILLE MOYENNE POUR CLASSES SUPÉRIEURES**



14



30



38



56



86

MONDE

- 47. POPULISTE OU POPULAIRE ?**
- 50. REPORTAGE AU HAUT-KARABAGH**
- 56. MULTICULTURALISME CANADIEN ET RACIALISME AMÉRICAIN** entretien avec Mathieu Bock-Côté

LES ESSAIS

- 58. LES YEUX GRANDS FERMÉS**
- 60. VOIR CE QUE L'ON VOIT**, entretien avec Olivier Rey
- 62. JEAN PAULHAN, L'EXTRÊME MILIEU**

CULTURE

- 65. UN ÉDITO POSITIF**
- 66. LE RAP, DU GHETTO À LA DOMINATION MONDIALE**
- 72. BANDE-ORIGINALE POUR CHEF-D'ŒUVRE INCONNU**
- 74. BÉRURIERS NOIRS, CONTE CRUEL DE LA VIEillesse**
- 76. PETER HANDKE, NOBLE NOBEL**
- 81. TERPANT – RASPAIL, LES DEUX CAVALIERS**
- 86. CLINT EASTWOOD EST-IL LA DERNIÈRE GRANDE LÉGENDE DU CINÉMA ?**

L'INCOMADAME

- 91. BELLES DE L'EST**

LA FABRIQUE DU FABO

- 94. LE CHOCOLAT DANS TOUS SES ÉCLATS**

L'Époque



Valérie Pécresse nous écrit

Mise en cause dans notre dernier numéro sur les « collabos de l'islam », l'élue LR a réagi vertement. Notre Directeur de la publication remet les pendules à l'heure.



La Région que je dirige n'a cessé depuis cinq ans de défendre la laïcité et de lutter contre la radicalisation islamiste. Nous avons été les premiers à voter une charte de la laïcité interdisant le financement d'associations prosélytes. (La gauche et le RN ont voté contre). Nous avons interdit le port du burkini dans les îles de loisirs régionales, nous avons formé les animateurs de clubs sportifs à la prévention de la radicalisation.

Pour toutes ces raisons, je ne laisserai pas votre journal porter atteinte à mon honneur. C'est pourquoi j'ai demandé à mon avocat Thibault de Montfrial de saisir la justice des suites à donner à cette affaire.

MADAME,

vous vous scandalisez de figurer comme « meilleur espoir » dans notre article « Les collabos ». Cette distinction vous est remise pour avoir participé en 2015 à « l'iftar » (repas du soir en période de ramadan), à l'invitation de M'hamed Henniche, secrétaire général de l'Union des associations musulmanes 93 et responsable de la mosquée de Pantin, aujourd'hui provisoirement fermée sur ordre du ministre de l'Intérieur. Vous vous étiez déjà rendue à un « iftar » à Pantin en 2013. Nous sommes fondés demander des comptes aux responsables politiques sur leur manière de conduire les relations avec les responsables d'associations musulmanes, surtout lorsque la France est attaquée au cœur. Au lieu d'aborder cette affaire sur le plan politique, comme elle doit l'être, vous vous dérobez à nos multiples propositions d'entretiens publics et vous repliez sur la voie judiciaire. Et avec tout cela vous osez vous revendiquer

gaulliste ! Être gaulliste, ce n'est pas combattre les ennemis d'hier ni se draper dans les faits d'armes de ses ancêtres – si nobles et respectables aient-ils été.

Qui imagine le général de Gaulle participer à « l'iftar » ? Qui imagine le général de Gaulle subventionner Solidays ? Qui imagine le général de Gaulle se planquer derrière la décision d'un juge ?

Être gaulliste, Madame, c'est savoir combattre sur le bon terrain, le cas échéant seul et à mains nues. C'est savoir être incorrect avec les dignitaires du moment. C'est renvoyer à l'occasion les petits partis à leur petite soupe au petit coin de leur feu. C'est être, en somme, résistant en actes, lors même que des politiciens s'en réclamant veulent le faire taire.

♦ **Laurent Meeschaert, directeur de la publication**

Brèves de STAGIAIRE®

Par **Pierre Valentin**



VOUS ÊTES L'ANCIEN SECRÉTAIRE DE QUI ALORS ?

Dans ces temps de crises, une lueur d'espoir pointe parfois à l'horizon. L'ancien premier secrétaire du PS (titre désormais aussi prestigieux que celui de gardien titulaire du FC Montceau Bourgogne) Jean-Christophe Cambadélis a rassuré le pays – que dis-je, l'univers ! – en déclarant : « Pour 2022, je ne me sens pas hors-jeu ». Peut-être que là où le gardien titulaire du FC Montceau Bourgogne possède un léger avantage, c'est que « Camba » ne doit pas tout à fait comprendre la règle du hors-jeu. Après cette annonce, le FMI a revu ses pronostics à la hausse pour le commerce mondial en 2022. ♦

OUÏGHOURS TOI DE PAYS, ON NE DIRA RIEN

Dans une série de tweets du Conseil des Droits de l'Homme des Nations Unies, la Chine s'est permis un droit d'inventaire sur le respect des droits de l'homme aux États-Unis. « La Chine souhaite recommander aux États-Unis : 1. Éliminer le racisme systémique, s'attaquer à la brutalité policière généralisée et combattre la discrimination à l'égard des Afro-Américains et des Asiatiques ». Une certaine idée du culot. Leur cinquième recommandation est particulièrement croustillante : « Cessez d'incarcérer les migrants, y compris les enfants de migrants, et garantisiez les droits des migrants. » Si certains vont s'étouffer dans leur couscous en lisant ces phrases, on peut toutefois saluer cette initiative qui permettra à la Suisse de donner des leçons de morale sur la fraude fiscale. Les sales jaunes ? Non, les sales rouges. Car les Chinois n'auraient jamais pu essayer de culpabiliser l'Occident si notre gauche ne s'en était déjà chargée. ♦



Hommage à Philippe Martel

Philippe Martel était un homme libre. Il était surtout fondamentalement gentil et bienveillant. C'est rare. C'est encore plus rare dans le monde politique. Égal à lui-même jusqu'à son dernier souffle, il a accueilli la mort avec le flegme britannique qui le caractérisait. Inlassable combattant politique et homme de culture, il fit passer ses idées et ses convictions avant ses ambitions personnelles, depuis les rangs chiraquiens jusqu'à la direction du cabinet de Marine Le Pen. Fin, élégant et patriote : il est parfois d'usage de dresser un portrait trop élogieux des morts. Dans son cas, on serait bien en peine de trouver quelques défauts au bonhomme... Shine a light. ♦ **Gabriel Robin**

D.R./Twitter E. Macron / Chloé des Lysses



Les Jupitérismes

« Face aux anglicismes, nous avons intérêt nous aussi à réinventer en permanence notre langue. Quand je vois des jeunes comme Aya Nakamura qui aujourd'hui par sa chanson est en train de réinventer un certain nombre d'expressions françaises, ça me paraît absolument remarquable, c'est-à-dire qu'elle est en train de porter au niveau international de nouvelles expressions et évolutions de la langue ».

Rémy Rebeyrotte, député LREM de Saône-et-Loire à l'Assemblée nationale, le 19 novembre

« On a toute une série de mesures qui sont assez étonnantes, dont la polygamie. C'est quand même étonnant que l'État se mêle de ce genre de choses ! On sait que la société française est plurielle, diverse. On va maintenant aller regarder combien il y a de personnes sous la couette chez les gens ? »

Aurélien Taché, sur CNews, le 19 novembre

Les journalistes « doivent se rapprocher des autorités, en l'occurrence les préfets de département, singulièrement ici le préfet de police de Paris ».

Gérald Darmanin, conférence de presse, le 18 novembre

« Dites-lui que nous travaillons dur pour que le père Noël puisse faire ses courses en France en décembre : si, comme tous ses lutins, nous respectons les gestes barrières, nous y arriverons ! »

Jean Castex à un père de famille, Twitter, le 14 novembre

« Quand tout va mal, et que cela semble nuit noire pour beaucoup de monde qui ne trouvent pas leur compte dans cette société, il faut allumer une lumière. Mon intention est de déconfiner les esprits et d'aider à se projeter sur l'avenir ».

Jean-Luc Mélenchon, TF1, le 8 novembre

Une journée à la ZAD du Carnet

Ker Problemec

ZAD du Carnet, entre les communes de Frossay et Saint-Viau, Pays de Retz, Loire-Atlantique, Bretagne. Après Notre-Dame des Landes, le Carnet a toutes les qualités pour devenir la nouvelle mecque des gauchistes. **Il faut dire que l'État a de sérieuses ambitions pour les coin-coin et les grenouilles** de ces 110 hectares de zone naturelle en bordure de Loire : **leur bétonner la tronche pour développer le Grand Port Maritime Nantes-Saint-Nazaire**. La rive droite du dernier fleuve sauvage d'Europe ressemblant à une boîte de nuit dès que le jour s'éteint avec ses kilomètres de docks et les torchères de ses terminaux gaziers et pétroliers, il s'agit maintenant de s'occuper de la rive gauche qui a le malheur d'être encore plus ou moins vierge, agricole et bucolique.

Comme à Notre-Dame des Landes, une ZAD s'est mise en place petit à petit, espérant faire capoter le projet. Comme en 2018, de « l'autre côté de l'eau » comme on dit localement. Mais qui sont les Zadistes du Carnet ? **L'Incorrect est allé enquêter.**

A moins d'une forte mobilisation locale et nationale comme à Notre-Dame-des-Landes, la ZAD du Carnet souffre de plusieurs handicaps : trop peu de militants en permanence sur la zone. Un terrain moins boisé qu'à NDDL. Trois zones d'accès seulement au terrain qui interdirait toute réimplantation sauvage en cas d'intervention policière. De surcroît, la ZAD du Carnet ne bénéficie pas (encore?) du même soutien des agriculteurs locaux et de leurs tracteurs à réaction. Mais rappelons-nous que la mobilisation pour Notre-Dame des Landes avait végété de nombreuses années avant de s'enflammer et de s'élargir...

LA ZAD SE RENFORCE EN S'ÉPURANT

Quand nous arrivons, il plane un certain malaise dans le soviet. Quelque temps auparavant un homme a été exclu de la ZAD pour des faits d'attouchements sexuels. Bon, il faut dire que tout le monde était bien

bourré ce soir-là et que l'individu en question a eu la main bêtement baladeuse. Le procès interne qui s'est ensuivi a choqué *certain•nes* et il a fallu une AG tendue pour épurer les choses. La règle à la ZAD est pourtant claire : « on n'exclut personne » (nous déconseillons cependant à *L'Incorrect* d'y tenir ses réunions de rédaction) ; mais là il a bien fallu virer la brebis vicieuse. Quelques semaines auparavant, un groupe de punks à

chien avait également été délogé. Trop de petites, trop de comportements limites. Là aussi, la purge avait fait débat.

BOURGEOISIE GAUCHISTE

Mais au-delà de la présente affaire, on sent une fracture plus « systémique » au sein de la ZAD : à côté d'une minorité de militants radicaux prêts éventuellement à s'opposer physiquement à une intervention des forces de l'ordre, existe une majorité d'étudiants, dont beaucoup sont parisiens et d'origine bourgeoise, venus passer leurs vacances puis leur confinement sur zone. « *Avant de rentrer tranquillou chez papa et maman à Paris ?* » nous glisse, goguenard, un militant. « *Il y a clairement des oppositions classistes sur la ZAD* », ose un autre. « *Et cela se ressent dans certaines prises de décisions. De toute façon nous verrons bien ce que feront certains quand il commencera à faire froid ou que la pression des flics sera plus importante* ».

UN DISCRET SOUTIEN LOCAL

Et les relations avec les autochtones ? « *Il y a des paysans qui nous soutiennent, comme par exemple l'agriculteur voisin qui nous prête son champ* », d'autres agriculteurs sont également cités ainsi qu'une association citoyenne de la commune voisine de Paimbœuf. Mais dans ce pays de Retz breton historiquement ancré à droite, les sympathisants de la ZAD se font discrets même si le projet rencontre une certaine opposition de la population. Des habitants soutiennent la lutte à leur manière en offrant douche et lavage des keffiehs.





Mais le plus étonnant est que la ZAD du Carnet peut parfois ressembler au second round de la bataille de Notre-Dame des Landes : les Zadistes de NDDL ayant, au départ essayé de mettre la main sur la lutte du Carnet (ils ont été éconduits depuis), pendant que l'ancien président des « Ailes pour l'Ouest » qui soutenait le projet d'aéroport de NDDL a, quant à lui, lancé, avec une quinzaine de personnes dont des chefs d'entreprise, un collectif de soutien... au projet du Carnet !

Mais les jeunes ultra-connectés menant la lutte gardent jalousement leur indépendance. Europe Écologie les Verts a pointé son nez mais sans plus, des indépendantistes bretons ont volé le drapeau français de la mairie de Paimbœuf pour le brûler « en soutien au Carnet » mais, même si l'acte a été salué par les occupants, ceux-ci sont, dans leur grande majorité, très loin de cette problématique.

IDÉALISME AGRICOLE

En nous promenant derrière la barricade, nous remarquons une anomalie de la nature. Mi-homme mi-femme, tout maigre avec des seins et une barbe surmontée d'une coiffure typiquement féminine ! Horreur ! « Genre fluide » sûrement.

Même si l'alcool semble présent il n'y a pas d'excès, les joints se font discrets. Alors que le soleil descend, nous sentons bien quelques odeurs de fumette dans un des lieux « de détente commune » mais loin des clichés de la bourgeoisie apeurée, l'ambiance est plutôt boy-scout. Des clebs partout (« qui n'appartiennent à personne », antispécisme oblige). Des chants. Tous les « copaines » (pas de « copains » ou « copines » à la ZAD mais des « copaines ») font la cuisine. On parle de produire des conserves « lacto-fermentées » pour avoir de quoi durer. Un projet qui tient également à cœur

Efficaces et motivés pour préserver la nature autant qu'effrayés par l'hiver qui vient et l'appart' en ville qui attend, les Zadistes du Carnet sont paradoxaux comme seuls les gauchistes peuvent l'être.

des jeunes idéalistes de la ZAD est de faire des distributions gratuites de nourriture dans les environs. Sorte de « Restos du cœur » alternatif. Pour cela il faudra planter des carottes et des navets et pas sûr que les étudiants parisiens branchés en permanence sur leurs e-books soient au fait des règles de la permaculture. Certains aident tout de même des paysans locaux en échange de légumes. Mais l'utopie fait vivre ! Au moins autant que l'Intermarché de Paimbœuf dont les poubelles sont scrupuleusement visitées chaque soir.

Sympathiques autant qu'exaspérants dans leurs réflexes gauchistes. Généreux autant que pique-assiette dans les poubelles de la mondialisation. Efficaces et motivés pour préserver la nature autant qu'effrayés par l'hiver qui vient et l'appart' en ville qui attend, les Zadistes du Carnet sont paradoxaux comme seuls les gauchistes peuvent l'être. Mais il faut reconnaître qu'eux, au moins, mettent leurs idées au bout de leurs palettes. ♦ **Maël Pellan**

Commerçants Les sacrifiés

Confinés, interdits de sortie, obligés de retrouver leurs amours en secret comme des collégiens, privés de messe et de dessert ; les Français vivent une période éreintante pour les corps et pour les nerfs. **Un an que nos vies se concentrent sur le triptyque « métro-boulot-dodo »,** où notre vie sociale serait réduite à la boulangerie. Mais nos malheurs sont peu de chose devant le sort fait aux « non-essentiels », commerçants, restaurateurs ou coiffeurs bientôt ruinés. **Enquête.**

« **O** n ne va plus tenir ! Je suis au bord du gouffre financier. C'est très difficile et je ressens de l'injustice de ne pas

pouvoir ouvrir. J'avais tout mis en place pour que les conditions sanitaires soient respectées », confie Laura, coiffeuse indépendante d'une petite quarantaine, installée en centre-ville de Toulouse. Qu'est-ce qu'une activité essentielle ? Se faire coiffer serait-il moins « essentiel » que se rendre dans une administration ? Cette difficulté à discriminer est au cœur du sentiment d'injustice éprouvé par de nombreux indépendants, commerçants et artisans.

Une grande cruauté qui fait des principaux animateurs de la vie de nos villes et villages des sous-citoyens, des professionnels de seconde zone dont il serait finalement facile de se passer à l'heure des Amazon, Uber et Zalasta. Pourquoi se rendre dans une boutique de vêtements quand on peut commander en ligne ? Peut-être parce que l'homme est un animal social.

N'oublions pas non plus les artistes, les professionnels du spectacle et le monde de la nuit, totalement oubliés et non pas simplement menacés par la ruine, puisque cette année blanche plantera le dernier clou dans le cercueil des boîtes de nuit, déjà menacées avant crise par les nouvelles manières de faire la fête – bar à tapas et salles de concert. Portier de profession, Anthony s'est fait une raison : « Les boîtes, c'est mort. Il faudra trouver autre chose. Je suis en phase de reconversion, c'est dommage car la porte en discothèque rapporte plus que les horaires classiques de vigile ».

Bénéficiant d'aides pour ne pas sombrer, les discothèques ont vu leur accès au volet 2 du fonds de solidarité prolongé jusqu'à la fin de l'année 2020, avec une prise en charge de leurs frais fixes incluant leurs loyers dans la limite de 15 000 euros. De quoi les sauver ? Ce n'est même pas certain. Plusieurs dizaines d'établissements ont déposé le bilan cette année. Sans compter les dégâts pour les patrons et les employés. Le chômage partiel des salariés de la restauration, des bars et discothèques ne comprend évidemment pas les pourboires arrondissant des fins de mois parfois difficiles.

De plus, si la fermeture des établissements de nuit peut se justifier dans un premier temps parce qu'ils sont générateurs de foyers épidémiques localisés, celle des prétendus rayons « non-essentiels » de supermarchés et des petits commerces semble ubuesque. L'État n'a rien trouvé de mieux qu'interdire la vente des produits « non essentiels » dans les supermarchés ouverts, seul moyen de préserver l'équité entre les marchands de jouets indépendants et les FNAC, Carrefour et Leclerc qui en vendent aussi. Une fuite en avant due à cet idéal si français de l'égalité qui désavantage les petits commerçants, les employés de la grande distribution et les consommateurs, au bénéfice d'Amazon et des autres « market places ».

Il est à craindre que les « non essentiels », frappés dans leur chair et humiliés, ne créent une réaction économique en chaîne.

Combien vont pouvoir tenir les échéances de leurs crédits personnels ? Combien seront en mesure de payer leurs loyers ? Avec eux, combien de propriétaires impayés vont se retrouver dans l'impossibilité de rembourser leurs prêts ? C'est une France en cessation de

paiement durable qui s'annonce si nous n'inversons pas rapidement la tendance. Premiers fermés, les restaurants et les bars seront aussi très certainement les derniers à rouvrir. Les magasins auront un peu plus de chance, ils auront quelques jours pendant les fêtes pour tenter de rattraper le chiffre d'affaires perdu cette année, si les Français ont encore de quoi dépenser.

« On espère pouvoir vendre à Noël. On fait un peu de vente en ligne via notre site, mais les clients sont parfois réticents, surtout pour les jeans et les pantalons qu'il faut essayer. Amazon ne me fait rien car j'ai des modèles premium et des marques difficiles à trouver », confie de son côté le propriétaire de plusieurs boutiques de vêtements. Mieux loti que certains de ses confrères, cet indépendant ne se formalise pas quand Jean Castex se fait Père Fouettard en répondant au père d'un enfant inquiet pour les fêtes : « Dites-lui que nous travaillons dur pour que le père Noël puisse faire ses courses en France en décembre ; si, comme tous ses lutins, nous respectons les gestes-barrières, nous y arriverons ! »

Pragmatiques, les Allemands ont reconfiné sans fermer les petits commerces. Les journaux outre-rhénans critiquent d'ailleurs vertement la France, *Die Zeit* se gaussant du « bilan catastrophique » français en dépit de mesures autoritaires. C'est bien le mal français : une rigidité bureaucratique parfois exercée avec perversité par ses plus zélés serviteurs. Les maires de France ont sauvé l'honneur. Plus proches du terrain, ils sont les seuls à faire remonter les cris de souffrance de la France « non essentielle ». Ils n'ont pas été entendus. Nous en paierons longtemps le prix. ♦ **Gabriel Robin**

On l'a élu président,
parce que c'est un philosophe.
Il sait ce qui est essentiel.



Chronique civilisationnelle

Par **Frédéric Saint-Clair**

La disparition du « génie de la France »

« **L**es cathédrales imposent le sentiment de la confiance, de l'assurance, de la paix – comment ? Par l'harmonie ». C'est ainsi qu'Auguste Rodin ouvre son admirable texte consacré aux cathédrales de France. Dans une France où les cathédrales et les églises brûlent, où les chrétiens sont égorgés par des musulmans radicalisés, où le Conseil d'État impose le retrait de la croix qui surplombe une statue de Jean-Paul II, où le ministère de la Culture préfère la destruction des chapelles à leur restauration, où le gouvernement étouffe l'âme des fidèles en interdisant les messes sous prétexte de protéger la chair, la vie nue, biologique, où il réprime les manifestations catholiques mais consent aux manifestations islamiques ou indigénistes, nous pouvons légitimement nous interroger : où sont passées la confiance, l'assurance et la paix ? Dans la France de 2020, celle d'Emmanuel Macron et de son socialisme libéral, on ne voit que défiance, inquiétudes et guerres. Nous avons perdu le sens de l'harmonie. Pourquoi ? Car nous avons cru que la République, ses valeurs et ses institutions, étaient la source de l'harmonie sociale. Rodin nous rappelle à l'ordre : ce sont les cathédrales !

« Le temps des raisonneurs est revenu, écrit ensuite Rodin. Comme toujours, ils bavardent, ils pérorent savamment [...] Mais, raisonneurs, un simple compagnon de jadis n'y mettait pas tant de façons et trouvait tout de suite, en lui-même et dans la nature, la vérité que vous cherchez dans les bibliothèques ! Et cette vérité, c'était Reims, c'était Soissons, c'était Chartres, c'étaient ces rocs sublimes de toutes nos grandes villes : c'était, cette vérité, le génie même de la France ». La grandeur de la France, que d'aucuns cherchent aujourd'hui dans la redistribution sociale, une baisse d'impôts, les politiques de croissance, voire de réindustrialisation, repose en réalité sur un socle bien plus fondamental que celui d'un point de PIB. La grande leçon de Rodin pour notre

époque est que la politique n'est rien et que la civilisation est tout. La politique ne commence à prendre du sens que lorsqu'elle émane de la civilisation et s'en nourrit. Quand bien même l'immigration serait freinée, quand bien même l'islamisme serait traqué, quand bien même l'économie serait redorée, les territoires réindustrialisés, la démocratie rabibochée, le PIB/habitant rehaussé, le coronavirus éradiqué, en un mot, quand bien même l'œuvre des « raisonneurs » qui nous gouvernent serait réalisée, nous n'aurions pas fait renaître pour autant « le génie de la France ». Nous n'aurions pas rendu à la France sa grandeur. Croyons-nous cela ?

Nous avons cru que la République, ses valeurs et ses institutions, étaient la source de l'harmonie sociale. Rodin nous rappelle à l'ordre : ce sont les cathédrales !

Si nous répondons par la négative, c'est que nous avons été piégés nous aussi par les pré-occupations matérialistes qui dominent ce siècle. C'est que nous avons perdu le sens vrai de la grandeur, lequel n'est que civilisationnel. La puissance du christianisme réside à la fois dans le génie spirituel de l'Évangile et dans sa potentialité civilisationnelle. C'est ce second membre qu'incarnent « Reims, Soissons, Chartres, ces rocs sublimes de toutes nos

grandes villes ». C'est là la « vérité » qu'évoque Rodin, inaccessible aux « raisonneurs », mais naturelle et immédiate aux « compagnons de jadis ». C'est là ce que le monde entier vient apprécier massivement chaque année : l'esthétique d'une civilisation ! C'est là ce qu'il restera de la France une fois la République intégralement islamisée, revendue au Qatar après avoir été pillée par la Chine : les marques de grandeur d'une civilisation chrétienne fossilisée.

Au cœur de cette civilisation chrétienne, il y a Noël. Non seulement par ce qu'il représente d'un point de vue spirituel, mais également par ce qu'il représente d'un point de vue culturel : un acte de naissance et une raison d'être. Doit-on s'étonner si aujourd'hui les crèches sont interdites dans les lieux publics, par la confusion qui règne dans l'esprit des décideurs politiques entre religion et civilisation, entre cultuel et culturel ? Doit-on s'étonner si l'écologie politique post-moderne cible directement l'arbre de Noël à Bordeaux ? Doit-on s'étonner si l'idéologie capitaliste néo-libérale de l'actuel gouvernement incite ce dernier à classer Noël et la messe au rang des « produits non essentiels » ? Nul doute, le temps des raisonneurs est bel et bien revenu, et si nous laissons faire, ils auront raison aussi de notre civilisation. ♦





Les Hurons

Une révolte française contre l'Amérique

Le collectif « Les Hurons » publient *Françamérique, un divorce raté* (Éd. du Cerf) : une généalogie des rapports tourmentés entre la France et l'Amérique. Un livre qui tombe à point nommé après cette année agitée follement conclue par l'élection ayant opposé Donald Trump à Joe Biden.

Vous commencez par une généalogie de l'atlantisme à la française : vous utilisez l'expression étonnante de « pères fondateurs de l'ultratlantisme ». De qui s'agit-il ?

« Les pères fondateurs » est une expression typique du patriotisme biblique américain. Par mimétisme, les dirigeants européens l'ont reprise pour réenchâter « le narratif » de la construction européenne. Quant à l'ultratlantisme, c'est ce désir chez beaucoup d'Européens de transposer leurs idéaux en Amérique et de conjurer leurs citoyens de rester fidèles aux promesses d'une société nouvelle, plus libre, plus heureuse, plus pure. Ce sont des Européens qui se veulent plus américains que les Américains eux-mêmes, ce qui a été particulièrement saillant pendant ces quatre années de trumpisme. Nous avons pensé qu'ajouter le préfixe « ultra » pouvait aussi souligner l'aspect extrême de leur position. Quant au choix des personnalités, il y a des incontournables comme La Fayette et Jean Monnet et d'autres plus inattendus et moins importants parmi l'immense cortège des Français fascinés par la société américaine. Au centre de l'échiquier politique, où se trouvent la plupart de ces acteurs, on milite dans un premier temps pour une alliance franco-américaine et puis, avec le temps, en faveur

d'un gouvernement mondial inspiré du système libéral américain.

Comment expliquez-vous cette histoire française faite de fascination et de répulsion pour l'Amérique ?

Il faut comprendre que les révolutions française et américaine, bien que distinctes, sont inséparables. L'une est une guerre d'indépendance (une colonie qui s'émancipe de l'Europe et part de rien) quand l'autre est un changement de régime au sein d'une nation millénaire. Mais l'une n'aurait pas pu avoir lieu sans l'autre, de sorte que la révolution américaine fait partie de notre histoire. Sans La Fayette, Rochambeau et l'amiral de Grasse, les États-Unis n'auraient pu naître. De même, sans La Fayette, Franklin, Jefferson et cette aventure militaro-financière insensée (la France ne gagne presque rien avec sa guerre américaine, elle cherche surtout une revanche de la guerre de Sept ans) la banqueroute et la Révolution française n'auraient probablement pas eu lieu. La fascination vient sans doute de cette histoire commune très forte et du traumatisme du xx^e siècle. Pour la répulsion, il faut se souvenir que cette idylle franco-américaine n'a pas duré. La société américaine est religieuse, elle ne comprend pas la laïcité à la française. Ensuite les intérêts géopolitiques divergent aux Antilles, au

Mexique et en Europe au xix^e siècle. Au xx^e, une majorité de pays européens préférèrent se soumettre à la puissance américaine plutôt que de se livrer à un périlleux exercice d'équilibre géopolitique, ce qui suscite en retour quelques aigreurs parmi les nations les plus anciennes et les plus puissantes du continent, comme la France.

Vous insistez dans votre ouvrage sur une nouvelle forme d'américanisation provenant de l'ultratlantisme « communautariste et racialisé » ? Par quel biais ces idées – parfois paradoxalement venues de la « french theory » – s'imposent-elles en France : le *soft power* culturel, le financement d'associations dans l'hexagone, les liens avec des partis politiques européens ?

La relation transatlantique est faite d'allers-retours surprenants et souvent désolants. L'université américaine a en effet digéré les principes de la déconstruction chers aux philosophes français de l'après-guerre. Et elle y ajoute une couche de communautarisme très anglo-saxonne, ce qui donne l'intersectionnalité. Cette gauche post-marxiste abandonne en grande partie le combat social pour se concentrer sur l'aggrégation des luttes religieuses, raciales et sexuelles issues des traumatismes de l'histoire américaine (esclavage, ségrégation, puritanisme, etc.). Les « blacks studies » arrivent en France avec un parfum syncrétique décolonial assez curieux. On peut parler d'un combat culturel réussi à travers le monde universitaire, culturel, associatif et politique. Il y a quelques semaines Houria Bouteldja, l'égérie du Parti des indigènes de la République, s'est autorisée un moment d'autosatisfaction, mesurant le chemin parcouru en près de 20 ans. Dans sa logique, l'immigration africaine et nord-africaine a changé la démographie française, la culture américaine s'est imposée en Europe. Il en résulte une société afro-européenne qui remplace, comme aux États-Unis, une civilisation occidentale honnie, réduite au racisme et donc aux poubelles de l'histoire.

La victoire de Joe Biden et Kamala Harris va-t-elle renforcer ce mouvement ? Au fond, allons-nous assister au retour de l'Amérique donneuse de leçons ?

Une Amérique qui ne donne pas de leçons ne serait pas vraiment l'Amérique ! La France et les États-Unis sont

deux puissances universalistes qui s'érigent en modèle pour l'humanité même si aujourd'hui seuls les États-Unis sont encore capables d'assumer cette posture avec une certaine crédibilité. La France ne fait plus que se placer dans ce sillage américain. Le modèle français a disparu, d'ailleurs Emmanuel Macron l'a si bien compris qu'il s'exprime systématiquement en anglais à l'étranger.

Quel sera l'héritage de Donald Trump ? Y a-t-il encore une place pour le trumpisme chez l'Oncle Sam ?

Trump n'est pas un ovni dans l'histoire américaine. Il vient de cette tradition jacksonienne, populiste et nationaliste. La droite conservatrice américaine l'a soutenu en dépit de ses failles mentales évidentes, parce que Trump a su parler au peuple américain. Mais ce type de personnalité hors-norme est assez rare, la droite américaine va devoir se reconstruire autour d'une autre figure. Il serait stupide que la droite française copie ce modèle qui ne correspond en rien à notre culture européenne, nettement plus policée.

Obama puis Trump ont pris conscience de la force chinoise qui pourrait prendre la thalassocratie américaine au « piège de Thucydide » comme l'a nommé le polémologue Graham T. Allison. Un conflit militaire pourrait-il succéder à cette guerre commerciale que se livrent les deux empires ?

L'Europe n'a pas intérêt à s'aligner dans ce conflit américain contre la Chine, ce qu'elle a néanmoins fait pendant quatre ans et malgré sa répugnance pour Trump. Avec Biden, l'Europe va assumer sa fidélité à Washington sans remords, voire avec fierté. Mais Biden, s'il n'est certes pas un faucon, défendra comme ses prédécesseurs les intérêts des États-Unis, avec ou sans nous. Et de préférence avec l'arme économique et monétaire. Je doute que Xi Jinping et ses successeurs soient assez fous pour s'attaquer militairement aux États-Unis. Et ce n'est pas dans la mentalité de la démocratie américaine que de déclencher une très coûteuse guerre mondiale sans avoir été agressée sévèrement au préalable. Ils ont vaincu l'URSS sans combattre frontalement. En réalité, les deux nations savent que pour dominer le monde, il faut dominer économiquement. À commencer par l'Europe. ♦ **Propos recueillis par Gabriel Robin**

Nicolas Pinet pour L'Incorrect

L'INCODICO

LE MOT DU MOIS

Parce qu'il y a des mots qui sont comme des poignards et que l'ignorance tue, *L'IncoDico* vous met à la page.

NATIOBEAUF



Apparu depuis quelques années sans être toutefois nommé, le « natiobeauf » est un homme de droite d'un certain âge qui adore diffuser des photomontages mettant en scène Astérix et Obélix en lutte contre les ennemis de la France : « Mon pays c'est le saucisson, le pinard et les nichons ! T'aimas pas : tu dégages ! » Moqué, ridiculisé, le natiobeauf est pourtant touchant. Sa politique n'est qu'un instinct. Désireux d'un retour à la France des années soixante et soixante-dix, ère bénie durant laquelle les émissions de variété n'invitaient pas des Jamel Debbouze et des Soprano mais des Sardou et des Carlos, le natiobeauf ne reconnaît plus sa France. Il est orphelin des ballons de rouge au comptoir à sept du mat', du petit baluchon dans lequel on portait son encas

de camembert ou de pâté pur porc avant d'aller au turbin.

Notre natiobeauf est un peu rude et grossier, usant et abusant des majuscules comme des points d'exclamation, passant ses week-ends à pourrir les commentaires des médias en ligne en trollant la start-up nation, les islamistes ou les « bobos », mais on l'aime pour ça. Il a développé une esthétique chaleureuse, immédiatement reconnaissable. Il nous amuse, nous fait parfois sourire. Quand on le parodie, c'est peut-être un hommage inconscient que nous lui rendons : « FOUTEZ NOUS LA PAIX BANDE DE CONS!!! MICRON, BRIGITTE ET LES MUZZS: TOUCHEZ PAS AUX GAULOIS, ON VA SE FÂCHER!!!! » ♦ **GR**

Les zéros sociaux

Les réseaux sociaux vous parlent. Puisqu'ils font aussi beaucoup parler, sans qu'on sache vraiment toujours ce qu'il s'y passe, nous vous montrerons tous les mois le meilleur du pire de ces nouveaux espaces de sociabilité virtuelle.

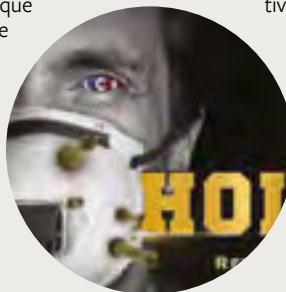
Hold-up sur la réalité

« **O**n nous cache tout, on nous dit rien ! » Bah oui, c'est bien vrai, ça. Pour comprendre les actualités, les internautes dégoûtés des experts... ont besoin d'autres experts. Habituellement soupçonneux, les sceptiques autoproclamés qui remettent en doute la « parole officielle des sachants » sont pourtant enthousiastes dès qu'il s'agit de déléster leurs portefeuilles de quelques euros pour financer des documentaires de 2h40 qui confirmeront tous leurs biais. C'est un Hold-Up sur votre intelligence critique qu'a monté l'ancien journaliste de *TF1* Pierre Barnérias. Hold-Up est un documentaire aussi trompeur que dangereux.

S'il ne faut évidemment pas le censurer, grossière erreur qui ne fera que conforter les croyants dans leurs croyances, il est néanmoins de notre devoir de dénoncer les mensonges, les falsifications et les erreurs que cette propagande pour bas QI diffuse. La méthode hypercritique au cœur de la rhétorique conspirationniste doit être combattue : c'est une véritable maladie mentale de l'ordre de la psychose collective qui mène les Français à un obscuran-

tisme digne du tiers-monde, les faisant renoncer à leur saine rationalité passée. Les croyants partent du principe qu'un point de vue « politiquement incorrect » est par nature « subversif » donc fondé, véritable.

Résultat : il devient difficile de faire entendre une idée raisonnée sur les réseaux sociaux, tant ces espaces de liberté deviennent désormais des champs de bataille entre hystériques. Remettez en cause légitimement la parole officielle, vous êtes un complotiste. *A contrario*, si vous trouvez Hold-Up débile et ses pseudo-experts avec, à l'image de la morphopsychologue condamnée pour escroquerie qui conclut le reportage, vous serez accusé d'être un complice des « labos » et intoxiqué par les mensonges de Bill Gates, du gouvernement ou des grandes firmes du numérique. L'élection américaine a aussi mis cette forme de réflexion en évidence, les partisans des Démocrates comme des Républicains ayant établi des réalités alternatives tenant lieu de dogmes. Malheureusement, les premiers responsables officient chez CNN ou au Monde. Ils ont nié et méprisé la réalité pendant trop d'années pour qu'ils soient aujourd'hui crus. ♦ **GR**



Les amers sont-ils de droite ?

Par **Richard de Seze**

Le Havre-de-Grâce, c'était l'ancien nom du port du Havre. Depuis, la république, les Anglais et les communistes sont passés par là. Mais il existe un Havre-de-Grâce aux États-Unis, dans le comté de Harford, à l'embouchure du fleuve Susquehanna. C'est La Fayette qui lui donna son nom pendant la guerre d'indépendance. La marine anglaise ravagea la bourgade en 1813. John O'Neill bombarda tant qu'il put les Anglais du haut du promontoire puis s'enfuit, à court de munitions. Il devint le premier gardien du phare qui y fut installé en 1827, avec douze autres phares autour de la baie de Chesapeake, et sa famille garda le phare quatre générations durant. Ce phare est un amer.

Les amers sont des objets fixes servant de point de repère sur une côte. Le mot, normand, rentre officiellement dans la langue française 1683, dans les *Instructions des pilotes* rédigées par Samson Le Cordier, qui fut « pilote entretenu au département du Havre-de-Grâce pour la conduite des vaisseaux de Sa Majesté ».

Les amers sont des objets remarquables; fixes et remarquables. Les marins nous disent qu'on les identifie sans ambiguïté. Tout peut être amer : un rocher, comme celui du crapaud, à Saint-Samson, une maison, une église, comme celle de Saint-Vaast-la-Hougue, une vieille tour, un arbre séculaire... Ou une construction érigée tout exprès, comme ces blocs de granit qui forment des tours trapues dans le pays de Léon, en Bretagne, en Cornouaille, dans le pays de Trégor ; ou le bel amer rond et élancé de Cléden-Cap-Sizun. « *Dans ce canton, l'esprit d'incivisme et de révolte se manifeste de jour en jour de la part des paroissiens de Plogoff et d'une partie de ceux de Cléden* ». L'abbé Corentin Parcheminou nous dit, dans son ouvrage *La Révolution au fond du Cap-Sizun*, tout ce qu'il faut penser des événements qui s'y passèrent et qui ne sont qu'une longue suite de légitimes rébellions contre le pouvoir sacrilège et rapace de Paris. Le pli était pris depuis longtemps et ne s'est pas vite défroissé : en 1904, alors que la laïcité républicaine faisait pleuvoir le lait et le miel de sa tendresse sur les catholiques, le conseil de préfecture de Quimper annula l'élection des 21 conseillers municipaux de Cléden-Cap-Sizun pour ingérence du clergé : « *Le clergé exerce trop souvent, dans les affaires complètement étrangères au culte, une autorité qui ne saurait être attachée qu'aux fonctions proprement sacerdotales* », Wikipédia dicit.

C'est ainsi. Les amers fixent bien autre chose que le regard. L'histoire du pays s'y agrège. Ils disent sans ambiguïté que le monde existe depuis longtemps, qu'il est parsemé de repères, que les pays sont tissés par un passé où prévenir, aider et transmettre (la bonne route et le Bon Dieu) étaient choses normales. La France est cousue d'amers, hérissée d'amers, sur les côtes ou dans les villes, au creux des campagnes et au long des routes. Calvaires et parcs, granges et églises, bosquets et cha-teaux, les amers, fixes, même oubliés, dévastés ou vidés, nous disent que la France est là et qu'il est bon de tenir, debout et visible, pour ceux qui passent et ceux qui viendront. Les amers sont de droite.♦

De la non-fierté d'être français



Français, expliquez-moi ! Pourquoi ? Pourquoi n'êtes-vous pas plus fiers que ça ? D'être français ! Pourquoi pas plus de démonstration ? Genre « charismadingues ». Sans parler de vous tatouer la tour Eiffel au milieu de front, je ne perçois pas chez les Français d'orgueil national, dans le genre exubérant.

Les Américains plantent des drapeaux sur leur pelouse et se mettent au garde à vous dès qu'ils entendent l'hymne national. Le plus miteux des Irlandais est plus nationaliste qu'un congrès entier de l'Action Française. Les Turcs arrivent même à être fiers de leur trou à rats et de leur armée de branleurs ! Quant aux Anglais, lorsque l'équipe nationale joue, les façades des immeubles de la classe ouvrière sont couvertes de Croix de Saint-Georges. A-t-on déjà vu la même chose en France ?

Ah, et puis tiens, invitez un Breton à une soirée, au bout d'une heure il aura emmerdé tout le monde avec son pays. Notre fierté et notre amour de l'Armorique éternelle sont grands. Comme l'océan et ma gueule. Et les Français ?

À chaque élection présidentielle américaine, la presse de Dublin publie le portrait du nouveau représentant du lobby irlandais au sein de la nouvelle

administration. Pas l'ambassadeur de l'Eire, non : le fonctionnaire Américain au sein de l'équipe présidentielle qui influencera la politique de Washington pour toutes les affaires concernant la République d'Irlande. Et accessoirement les nationalistes républicains d'Irlande du Nord. Pouvez-vous me dire qui est le représentant du lobby français dans l'administration Biden ?

Les Français ne se vivent pas comme une communauté. Même pour les aspects les plus folkloriques, anodins. Prenez le sport : dans toutes les grandes capitales du monde il existe un club de football gaélique fondé par des expatriés irlandais. Le même phénomène existe aussi pour la capoeira brésilienne. Et les Français ? Quel sport exportent-ils à travers le monde ? À New-York, les deux clubs « français » de football sont... le Stade Breton et le Racing Club d'Alsace !

Et si le constat est affligeant à l'extérieur, qu'en est-il de l'intérieur ? Je ne vois pas

beaucoup d'allégeance aux symboles. À la bonne bouffe et au Tacotac oui, mais au drapeau, à l'hymne, à la langue, à la constitution, au gouvernement ? On parle des « valeurs de la République » : la liberté, la fraternité, la franc-maçonnerie, les Lumières. Mais quelles sont les valeurs françaises rassemblant tous les Français ? À part « l'apéro en terrasse » et le beaujolais nouveau ? Les Américains ont la constitution, les Thaïlandais, les Japonais et les Marocains ont le roi ou l'empereur. Les Français ont... Macron. Bon, c'est vrai que.

Alors merde quoi ! Qu'attendez-vous pour définir un patriotisme de combat ?

Il faut reconnaître que le RN fait le boulot en matière de « fierté française », mais qu'en est-il du militant de base ? Et le lecteur de *L'Incorrect* de la Nièvre ou de la Seine-et-Marne ? Qui peint son trottoir aux couleurs de la France ? Qui va se plaindre auprès d'un magasin de fringues que ses jeans sont « regulars » ? Qui écrit sur les murs « le français est notre langue, défendons-la » ? Qui a un drapeau français sur la plage arrière de sa bagnole ? Le patriotisme français ne se voit pas, ne s'entend pas.

Parce que vous n'avez pas de patrie de rechange, camarades ! Et la seule que vous ayez il va falloir la défendre avec les dents. Et je parle bien ici de « patrie » et non de « république ». Parce que la v^e République à régime présidentiel peut se transformer facillou en vi^e république à régime islamique, c'est juste une affaire d'alinéas et de congrès. Alors que la France éternelle, faudra quand même y aller de la décapitation pour transformer ses 42 258 églises en autant de mosquées.

Malheureusement, la France paraît, de l'extérieur, un astre éteint. Personne n'allume plus la lumière. Les immigrés ne veulent plus s'assimiler. À qui la faute ? Le Français s'excuse en permanence d'être français dans une chiasserie de « Français mais ouvert sur les autres. Et citoyen du monde aussi et blablabla ». Qui a envie de s'assimiler à un torrent d'excuses ?

Le patriotisme est une valeur binaire. C'est tout ou rien. C'est exubérant ou c'est que dalle. Quand vous allez en vacances en Corse, en Bretagne ou au Pays Basque, tirez-en quelques enseignements en la matière.

◆ **Maël Pellan**

ENVERS ET CONTRE-COOL

Auteur récent de **L'Esthétique Contre-Cool**, essai illustré contre la coolitude et ses ravages en milieux urbain et culturel, **Pierre Robin** nous propose un regard sur l'actualité via ses souvenirs, préjugés et obsessions.

Par **Pierre Robin**

Mes années Nixon

Quand j'étais lycéen, Donald Trump se prononçait Richard Nixon. Bon, Nixon n'était pas un businessman prospère, son père était un modeste épicier, il n'avait pas l'aisance showbizöide de Trump, ni une épouse spectaculaire et il ne dansait pas sur ses clips de campagne. Mais l'un comme l'autre ont suscité le même rejet viral de la part des bien-pensants, des proto-bobos de Greenwich Village aux étudiants anti-guerre du Vietnam en passant par les Black Panthers et leurs suiveurs. Et la presse occidentale ne fut pas fair-play non plus avec Nixon, c'est une litote.

LAID ET RÉAC À LA FOIS

Pour la nouvelle gauche américaine née des hippies, d'Hollywood et des Droits civiques, Nixon fut cet ennemi irremplaçable dont Carl Schmitt rappelait qu'il était le sel de la politique. Pourquoi tant de haine ou de mépris ? À cause de ses origines modestes et de sa vision anti-progressiste de l'Amérique, de sa popularité, qui le fit deux fois élire président. Clairement, il faisait figure de squatter de la Maison Blanche aux yeux des patriciens démocrates de la Côte Est. Et ce fut un ennemi intrinsèque de la jeunesse aux yeux du vaste mouvement anti-guerre du Vietnam. Parce qu'on lui refila l'ardoise de cette guerre, commencée par son ennemi John Kennedy et intensifiée par Lyndon Johnson, et dont il hérita à sa première élection en 1968, année agitée s'il en fut. On ne se doutait pas que c'est lui qui retirerait les États-Unis de ce borborygme...

Et puis – c'est important d'un point de vue jeune, bourgeois et/ou pro-

gressiste – Nixon était laid. Cette laidure, aggravée de transpiration et de gaucherie, qui lui fit perdre un débat télévisé décisif face au trop riche, trop élégant et trop beau Kennedy, et donc, de peu, la présidentielle de 1960. Bref, le méchant du film, le mauvais film hollywoodien que la gauche, toutes les gauches nous projettent depuis 40 ans. Avec l'éblouissant final du Watergate, incident qui devint un basculement, happy end « moral » pour tous ceux pour qui ce président était une ombre obscurcissant l'Amérique forcément lumineuse de Lincoln, Roosevelt, Kennedy, Luther King et Dylan. Et ce *storytelling* fonctionnait aussi en France,

relayé par tous les Philippe Labro de la presse...

Rien n'y fit dans l'inconscient progressiste : ni que Nixon ait pu se retirer de l'impasse indochinoise, ni qu'il ait réussi en 1972 cette incroyable alliance de revers anti-soviétique avec Mao – lui le chasseur de communistes infiltrés de la Guerre Froide ! – forçant ensuite Moscou à signer en 1974 un traité limitant l'emploi des missiles stratégiques. Ni surtout qu'il ait été élu et réélu par une nette majorité du peuple américain, 60 % la seconde fois en 1972, remportant 49 des 50 États américains !

Cette campagne de 1972, je me souviens un peu. J'étais instinctivement pro-Nixon, parce qu'il se battait effectivement contre le communisme, au Vietnam, mais aussi contre la 5^e colonne « vietnik » dans son pays, tous ces fils à papa de Berkeley, ces intellos de gauche new-yorkais, ces troubadours ou saltimbanques engagés façon Jane Fonda (sexy, il fallait le reconnaître la mort dans l'âme), Joan Baez (belle voix quand même), Simon & Garfunkel (belles chansons, hélas). Rien que du beau monde « radical chic » que je détestais bien plus que les soldats nord-vietnamiens qui eux sacrifiaient tout à leur pays dans la meilleure tradition spartiate.

On peut dire que ce choc électoral de l'an 72 fut une guerre des mondes. Contre Nixon, son patriotisme de proximité avec les plus humbles, sa détestation des élites friquées et libérales, le parti démocrate, le mouvement progressiste et pacifiste et les médias soutinrent le sénateur George McGovern, incontestable héros de guerre (41-45) mais vrai produit de synthèse de l'establishment démocrate de la Côte Est, avec toutes les options libérales, ralliant à son panache blanc les gauchistes, les bourgeois déjà bohèmes, les pacifistes, les jeunes survoltés, les Noirs



Le drame des politiciens réacs, mêmes capables et courageux, c'est peut-être qu'ils sont souvent peu sexy.

révoltés, les féministes, la presse en une véritable préfiguration de Joe Biden. Sauf que McGovern subirait malgré tout une défaite humiliante, la majorité silencieuse que revendiquait Nixon se mobilisant à fond contre ce gauchisme *soft*. On imagine la fureur du camp du bien libéral, qui ne pardonnerait pas à R.N. ce nouveau crime de lèse-majesté électorale.

LE KING ET LE PRÉSIDENT

Le drame des politiciens réacs, mêmes capables et courageux, c'est peut-être qu'ils sont souvent peu sexy, et par nature peu branchés sur les cultures modernes – bon, en France on a eu Pompidou mais... Je n'ai pas entendu parler à l'époque de l'incroyable rencontre entre Nixon et Elvis Presley (à la demande de ce dernier) à la Maison Blanche, en décembre 1970, pourtant immortalisée par une série de photos flashantes. Je n'ai pas su davantage que l'écrivain-phare de la beat-generation, Jack Kerouac, soutenait l'engagement militaire de son pays au Vietnam et condamnait ceux qui brûlaient le drapeau américain dans les rues et les campus. Non, on ne connaissait ici à Nixon d'amis prestigieux que John Wayne, vieux roc traditionaliste battu par la marée montante du progressisme culturel, et un rien ringardisé par son film pro-guerre *Les Bérêts verts*. D'ailleurs en 72, même Elvis était ringardisé, par les Beatles puis Dylan, puis la génération Woodstock...

Cela dit, combien de présidents américains peuvent se vanter d'avoir inspiré une œuvre lyrique ? Lui a eu ce rare hommage via l'opéra contemporain à succès *Nixon in China* du compositeur bobo John Adams (1987). Il y a de beaux moments musicaux dans cette œuvre étrange, dont le président et son épouse sont, avec Mao, Zhou Enlai et Kissinger, les personnages principaux. Mais l'a-t-il entendu ?

Aujourd'hui, Richard Nixon est plutôt considéré comme un bon président – il n'est que de voir le long biografilm assez empathique d'Oliver Stone, sorti en 1995 soit un an après sa mort, qui le présente comme un homme de bonne volonté et une victime des temps et de sa jeunesse pauvre et humiliée. Il aura sans doute manqué à Nixon une égérie médiatique à la Jane Fonda. Au fait, consacrera-t-on un opéra à Donald et Melania Trump ? ♦



Retour vers le passé

Jacques Renouvin Un royaliste dans la Résistance

Dans la tourmente de 1940, seule une poignée de téméraires osera relever la tête, venant plutôt de la droite de l'échiquier politique.

Au cours de l'histoire, à chaque période de crise, devant un pouvoir arbitraire, on constate que huit personnes sur dix se conforment passivement aux ordres et obéissent sans regimber. Dix pour cent adhèrent et collaborent avec enthousiasme à la politique mise en œuvre, et seulement dix pour cent s'y opposent farouchement. Et c'est à juste titre qu'Henri Amouroux a intitulé le deuxième tome de sa grande *Histoire des Français sous l'Occupation*, « Quarante millions de pétainistes ». Le 28 avril 1944, cinq semaines avant le débarquement en Normandie, le Maréchal est encore acclamé par des dizaines de milliers de Parisiens... qui, au mois d'août suivant, accueilleront avec la même ferveur le général de Gaulle.

« C'est la gauche qui a exploité la Résistance, mais ce sont des gens de droite qui l'ont créée ! » affirmera justement François de Grossouvre, éminence grise de Mitterrand, en 1987. De fait, beaucoup d'acteurs éminents du collaborationnisme – de Jacques Doriot à Marcel Déat, en passant par Pierre Clémentini ou René Château – viendront du socialisme et du communisme. *A contrario*, les premiers à se dresser contre la honte de la débâcle et de l'occupation seront souvent issus des milieux de la droite nationaliste.

C'est le cas de Jacques Renouvin. Né en 1905, il adhère à l'Action française au cours de ses études de droit et devient Camelot du roi. Déçu par Maurras après l'échec du 6 février 1934, ce catholique fervent n'en continue pas moins d'afficher un patriotisme intransigeant et quelque peu tapageur. Ce géant myope d'un mètre 92, à la large carrure, ira jusqu'à gifler l'ancien président du Conseil Pierre-Étienne Flandin, qui avait envoyé un télégramme de félicitations à Hitler au lendemain de Munich !



Ce géant myope d'un mètre 92, à la large carrure, ira jusqu'à gifler l'ancien président du Conseil Pierre-Étienne Flandin, qui avait envoyé un télégramme de félicitations à Hitler au lendemain de Munich !

Quand la guerre éclate, on lui propose, en sa qualité d'avocat, de siéger à un tribunal militaire avec le grade de capitaine. Il refuse et s'engage comme sergent dans les corps francs. Blessé le 16 juin 1940,

il est fait prisonnier, mais s'évade pour rallier Montpellier. Là il entre en contact avec le mouvement « Liberté », lancé par trois professeurs d'université, Pierre-Henri Teitgen, François de Menthon et Alfred Coste-Floret. Il adhère aussitôt à cet embryon de résistance, dont il intensifie la propagande. Très vite, il décide de passer à l'action, en menant des coups de main spectaculaires contre des dignitaires vichystes. Parfaitement minutées, ces opérations punitives ne font que des dégâts matériels, mais démontrent une volonté farouche de lutter contre l'esprit de défaite.

Après novembre 1941 et la création du mouvement Combat, Jacques Renouvin reçoit d'Henri Frenay la mission d'en animer les Groupes francs. L'ancien avocat devient l'un des Français les plus recherchés par toutes les polices. Ce qui ne l'empêche pas de sillonner sans relâche la zone sud, afin de galvaniser les énergies. Ses « kermesses », coordonnées dans plusieurs villes à la même heure, jettent la consternation dans les rangs des partisans du régime en place. Ses commandos font sauter des lieux symboliques, comme les appartements de ministres et de collaborateurs notoires. En décembre 1941, ils sabotent les trains affrétés pour le congrès du PPF, le parti de Doriot. Longtemps, sous les pseudonymes de Bertrand, Paleyrac, Ricard, Joseph, Renouvin déjouera les filatures. Hélas, le 29 janvier 1943, vendu par un agent de liaison, il est arrêté en gare de Brive-la-Gaillarde. Le même jour, sa fiancée Mireille Tronchon, qu'il a connue dans la clandestinité, est appréhendée à Tulle, enceinte de quatre mois.

Le couple, transféré à Paris, se mariera en détention, le 3 août suivant, après la naissance de leur fils, Bertrand, futur fondateur de la Nouvelle Action Royaliste. Si Mireille survivra jusqu'à la Libération, Jacques est finalement déporté à Mauthausen, en Haute-Autriche, l'un des camps les plus de concentration les plus impitoyables du III^e Reich. Soumis à des traitements inhumains, il y périt d'épuisement, dès le 24 janvier 1944, à l'âge de 38 ans. Edmond Michelet saluera en lui « ce chevalier d'un autre âge, perdu en un siècle où la chevalerie est plutôt inconnue ». ♦ **Philippe Delorme**



**À L'AUBE DE LA
RÉSISTANCE**
François-Marin Fleutot
Éd. du Cerf
300 p. – 24 €.

Bienvenue aux clubs

Charles-Louis de Noüe rend hommage aux « *home far from home* », ces lieux de conservation et de transmission du patrimoine où politiques, intellectuels, hommes d'affaires et artistes se rencontrent.

Les lieux que vous nous présentez semblent hors du temps. Ont-ils encore leur place dans notre Europe post-moderne ?

Autour d'eux, il existe de nombreux fantasmes qui voudraient faire croire qu'ils ne sont pas les témoins de leur époque ou hors du temps. Mais un club existe s'il est vivant. Seule une fréquentation assidue de ses membres assure sa pérennité. On y rencontre amis ou autres membres comme l'on ferait dans un café ou au restaurant – mais qui à l'inverse ont une nature commerciale et non associative. Finalement vous avez peut-être raison : ses membres qui sont des hommes politiques, des leaders économiques ou des artistes sont heureux de retrouver un havre de paix, rassurés par la beauté des lieux qui permet toutes les élégances, une parenthèse ou une récréation que l'heureux membre s'accorde avant de repartir à ses affaires dans un monde si incertain.

Quel est le rôle de ces cercles et clubs dans la vie culturelle et l'art de vivre ?

Comme la vie associative en France, ils connaissent un fort renouveau. Le développement des réseaux sociaux a largement contribué au nouvel âge d'or que nous observons dans toute l'Europe. Ils offrent une plateforme et nombre de services (tournois interclubs de voile, de ski, de billard, conférences, bal, dîners...) pour échanger dans un cadre fixe et convivial avec le temps pour approfondir les conversations, loin de toute virtualité. Ainsi, si un membre souhaite organiser un groupe de dégustation de vins, l'administration l'aidera à faire savoir auprès des autres membres son initiative dans la newsletter, à organiser des dégustations de grands crus et partager leurs découvertes à venir. Tous n'ont pas la même influence, certains comme le Jockey Club sont voués à la passion du cheval, d'autres comme l'Union interalliée, fréquentés par la haute administration et les lettres sont beaucoup plus politiques. Je résumerais l'esprit des clubs vis-à-vis de la politique, des affaires ou de la religion par cette anecdote du New Club d'Edimbourg où un membre se leva et se présenta devant la table de son voisin en lui dit : « Excusez-moi, cher collègue, mais je croyais qu'il était interdit de parler d'affaire en ces lieux ». L'autre étonné leva les yeux et lui répondit doucement : « Madame votre Mère ne vous a-t-elle pas appris à ne pas écouter les conversations des autres tables ? » Tout est question de mesure et de discrétion.

Ma surprise a été de voir à travers la découverte de ces 11 nations et 21 clubs qu'ils sont tous le reflet de leur pays, par leur décoration qui peut être luxueuse



comme au New Club de Madrid ou minimale comme au Club de la Bourse d'Helsinki. La découverte de leur histoire nous apprend qu'ils sont à l'origine d'expressions comme se faire blackbouler (être refusé par des votes négatifs matérialisés à l'aide de boules noires), de cocktail comme le fameux Buck fizz (du champagne allongé d'orange), du plat national suédois avec le Biff Rydberg ; sans oublier les caricatures de SEM ou Tissot ou les nombreux écrivains qui en tirèrent un protagoniste. Le fait que le personnel puisse encore y faire des carrières longues permet d'apprendre l'excellence du service à la française qui reste une référence d'élégance. Le plus grand mérite des cercles est de permettre la conservation du patrimoine et la transmission aux générations suivantes d'une maison vivante, emplie d'œuvres et d'objets conformes aux dispositions de ses architectes, résistant à la spéculation immobilière sans être transformé en ambassade, dénaturé en hôtel, en banque, ou pire : détruit !

Quels sont vos trois coups de cœur ?

Il m'est impossible de préférer un lieu puisqu'ils sont tous des « *home away from home* » et qu'ils m'ont tous accueilli chaleureusement. Simplement, mentionnons le Travellers Paris qui est le plus somptueux, quintessence du style Napoléon III ; le Gremio Litterario de Lisbonne avec ses portraits de Sarah Bernhardt dont le seul nu connu, sa terrasse qui laisse entrevoir le Tage avec un accent poétique à la Pessoa. Enfin, il faut respirer le vent de l'histoire au Circulo Nazionale de Naples qui a vu défiler tous les chefs d'État présents et passés sous les ors du Palais Royal dont il occupe une aile. Comble du luxe, il dispose d'un accès privé à l'opéra San Carlo ! ♦ **Propos recueillis par Jérôme Besnard**



CLUBS ET CERCLES EN EUROPE
Charles-Louis de Noüe
éd. du Palais
240 p. – 45 €

L'INCONOMISTE

Faites les comptes !

La France électroniquée

Vous avez aimé la pénurie des masques et des tests, vous allez adorer la pénurie des composants électroniques : depuis le mois de mars, les entreprises françaises de ce secteur tirent la sonnette d'alarme. À la crise sanitaire s'est ajoutée une crise de la souveraineté économique : **moins de composants signifie moins de cartes électroniques, indispensables éléments de l'industrie automobile, médicale et militaire.**

Serge Calmard dirige Sudelec, PME située à Usson-en-Forez (Loire) : « Mon métier consiste à souder des composants sur des circuits imprimés que l'on appelle cartes électroniques. Cette soudure est effectuée par des machines, toute la production est automatisée. Mais pour créer des cartes, il faut des composants. Un seul composant manque et nous voilà bloqués, même si ce composant coûte un millièmme d'euro ».

La pénurie de composants a mis en exergue l'interdépendance des économies, ou plutôt la dépendance des économies occidentales vis-à-vis de la Chine. Notre perte de souveraineté technologique fut lente – quarante ans – mais sans pitié. Berceau des industries électroniques, l'Europe et les États-Unis totalisaient en 1975 70 % de la production. En 2020, elles ne fabriquent plus que 30 % des systèmes électroniques. Aujourd'hui, le continent asiatique contrôle 65 % de la production mondiale, et à elle seule, la Chine rassemble 40 % des activités.

Ironie de l'histoire, cette délocalisation a débuté dans les années 70 pour contrer la concurrence japonaise : le faible coût de la main-d'œuvre dans les pays en voie de développement apparaît alors comme la solution. Dans les années 80, la délocalisation des sites de production s'accélère avec le développement des ordinateurs personnels, puis à partir de 2007 avec les smartphones. Progressivement l'Occident se cantonne dans la conception des produits : l'Occident fait rêver, l'Asie fournit les bras. Dans l'industrie électronique, le concept de « l'entreprise sans usine » s'impose. Entre 2000 et 2010 aux États-Unis, 400 000 emplois d'ouvriers sont perdus.

Ce triste constat est d'autant plus paradoxal que l'horizon semble radieux : l'électronique s'introduit partout, du missile à la cafetière, du téléphone à la voiture. Colossal, le marché mondial est estimé à 1 622 milliards de dollars et son taux de croissance annuel est de 5 %. Dans les prochaines années, l'explosion de la démographie d'un côté du

La carte électronique est le cerveau de la machine. Elle est constituée d'un circuit imprimé vert sur lequel on soude différents composants. ▼

monde, et le vieillissement de la population de l'autre vont créer de nouveaux besoins. L'électronique peut apporter des solutions aux problèmes de la dépendance, de la mobilité et de l'économie d'énergie.

Ce marché prometteur se structure en deux branches : l'une concerne l'électronique de masse que l'on appelle les 3C (*Computer, Communication, Consumer*). Il s'agit des biens de consommation pour le marché grand public. Ce marché représente environ 70 % de la production mondiale. La totalité de cette production est réalisée aujourd'hui en Asie. La seconde branche est l'électronique professionnelle : industrie médicale (14 % du marché), automobile (9 %), aéronautique et défense (6 %).

L'industrie électronique française se situe dans ce dernier groupe. Ayant abandonné la production de masse compte tenu du coût de la main-d'œuvre, les PME françaises travaillent pour des donneurs d'ordre comme Valeo (équipement automobile) ou Thalès (défense). Ces PME que l'on appelle EMS (*Electronic Manufacturing Services*) sont donc des sous-traitants qui produisent des cartes électroniques. Il en existe 512 en France, qui emploient plus de 25 000 personnes et génèrent un chiffre d'affaires de 4 milliards d'euros par an.

Ces EMS françaises réalisent 30 % de la production européenne pour le marché de l'électronique professionnelle, et en matière de sous-traitance, la France se situe devant l'Allemagne, la Hongrie et l'Italie. Un dynamisme qui résulte de la taille modeste des EMS : la majorité d'entre elles possèdent moins de 100 salariés et travaillent pour des clients locaux. Cette proximité et cette taille leur confèrent une grande réactivité. Revers de la médaille : ces PME peinent à investir.

Jeanne de Guillebon pour L'Incorrect / Benjamin de Diesbach pour L'Incorrect



Dans l'industrie électronique, la miniaturisation a provoqué l'automatisation qui nécessite des capitaux importants. Les robots peuvent en effet manipuler de très petites pièces à des vitesses élevées avec une très grande précision.

Cette absence d'investissement freine l'innovation: le parc robotique français est vétuste, et sa capacité moyenne de pose est d'environ 14 000 composants par heure quand les dernières machines atteignent 800 000. Générant des milliards d'euros de chiffre d'affaires, ses concurrents asiatiques creusent la distance.

Autre problème pour les EMS, l'approvisionnement en composants: le marché

est dominé par quelques grands distributeurs mondiaux comme Arrow, Farnell ou Mouser qui sont les intermédiaires entre les fabricants français et les producteurs de composants en Asie: « Ces distributeurs sont censés nous apporter du conseil; en réalité ils se contentent d'écouler leurs stocks en se gavant sur notre dos, dénonce, amer, le patron de Sudelec. La crise du virus crée une pénurie de composants qui mobilise considérablement notre service achat. Pour pallier les défaillances des grands distributeurs, nous passons aujourd'hui notre temps à chercher des fournisseurs ».

L'atmosphère est morose, mais pas sans espoir: « Les affaires reprennent en France, poursuit Serge Cal-mard. La robotisation rend le coût de la

main-d'œuvre moins fondamental. Autrefois ce coût représentait 80 % du prix d'une carte électronique. Avec l'automatisation de la production, il est tombé à moins de 20 %. Délocaliser est donc devenu beaucoup moins attrayant ».

Le constat demeure mitigé. La France conserve une place de leader dans la production de cartes électroniques dans le secteur professionnel. Mais elle ne produit ni le support imprimé (la carte verte), ni les composants que l'on soude dessus. La dépendance vis-à-vis des fournisseurs asiatiques se poursuit. Et les gesticulations de Bruno Le Maire n'y changeront rien. Le nœud coulant se resserre. ♦ **Benjamin de Diesbach**



Pourquoi la haute finance a voté Biden

S'il a mené une politique pro-business au niveau local, Donald Trump aura mis un coup d'arrêt à la globalisation. L'élection de son opposant au sein de la première puissance mondiale pourrait changer la donne.

C'est peu dire que les financiers ont apprécié l'élection de Joe Biden. À partir du 2 novembre, sur la foi de sondages pronostiquant une vague bleue aux États-Unis, et jusqu'au 6 novembre, avec les premiers résultats consolidés favorables au candidat du Parti démocrate, l'indice américain regroupant les 500 plus grandes sociétés cotées aura gagné 7,5 %, et le CAC 40 français se sera envolé de près de 10 %. « Les marchés d'actions sont au nirvana », constatait l'analyste vedette de CNBC. Plus étonnant encore, les obligations d'État et l'ensemble des titres de dette privée bénéficiaient d'un vaste flux d'achat, signe d'un soulagement général chez les gérants de fonds.

Au premier abord, cette réaction financière n'avait rien d'évident tant Donald Trump est considéré par les analystes comme l'un des présidents américains les plus « pro-business » des dernières décennies. En à peine quatre ans, il a notamment baissé l'impôt sur les sociétés, réduit les réglementations et tenté de rapatrier des fonds inscrits dans les paradis fiscaux. *A contrario*, le parti de Joe Biden prévoit une baisse des frais déductibles pour les entreprises, un doublement de la taxe sur les gains financiers, et la mise en place d'un système de gratuité dans la santé et l'éducation qui augmenteront les charges fiscales. Alors, comment comprendre une telle envolée des titres financiers ? Les économistes ne manquent pas de souligner qu'à court terme, un Sénat à majorité républicaine pourrait bloquer certaines de ces réformes. Mais l'essentiel est ailleurs.

LES FRONTIÈRES, HANTISE DE LA FINANCE MONDIALISÉE

« Nous anticipons moins de stress en matière de guerre commerciale, de négociations commerciales, que ce soient avec les partenaires nord-américains, européens ou la Chine bien-sûr », soulignait le 8 novembre au média Bloomberg le directeur d'un fonds basé à

Doha pour expliquer la hausse des marchés financiers moyen-orientaux. « Une présidence Biden pourrait signifier un retour à une politique commerciale plus traditionnelle et prévisible », écrivait quant à lui le chef de la stratégie de marché du grand gestionnaire Invesco.

C'est que Donald Trump aura fait trembler la finance sans frontière durant son mandat. En janvier 2018, il instaurait des tarifs douaniers sur les panneaux solaires et l'électroménager pour rééquilibrer le déficit commercial américain et favoriser la production locale. Les Bourses d'actions chutaient de 10 % en quelques semaines. S'ensuivait une escalade entre la Chine et les États-Unis pour réduire leurs importations respectives. Ce durcissement commercial culminait à l'automne ; les marchés d'actions rechutaient. Depuis, un fragile accord était en cours de négociation pour éviter un nouveau freinage des échanges transfrontaliers avec, côté américain, la volonté de stopper le détournement de technologies par Pékin.

Cette période dite de guerre commerciale s'ajoutait à d'autres événements défavorables à la globalisation, comme les préparatifs du Brexit ou l'ouverture d'enquêtes anti-trust contre les géants du numérique par le département de la Justice états-unien. Elle a souvent été vécue comme une catastrophe par les milieux financiers et leurs principaux clients (les multinationales), qui craignent qu'un retour relatif du protectionnisme ne les empêche de gagner de nouveaux marchés, ou qu'il n'ouvre la voie à un contrôle de la monnaie et des flux de capitaux par des pouvoirs nationaux. Dans le secteur financier, pas une semaine ne passe sans que des analystes dédiés évaluent ce qu'ils nomment le « risque politique » : le risque que, d'une manière ou d'une autre, des décisions politiques n'entravent l'expansion économique en cours. À cet égard, l'élection présidentielle américaine de ce mois de novembre semble avoir partiellement dégaïté le chemin. ♦ **Édouard Fréval**

Politique

Laurence Trochu

« La porte d'entrée dans le conservatisme, c'est la nation »

Sens commun, mouvement associé aux Républicains, a mené une grande consultation sur le conservatisme. Sa présidente, **Laurence Trochu**, élue LR dans les Yvelines, en explique le sens à *L'Incorrect*.

Pourquoi avoir lancé une consultation sur le conservatisme ?

Cette idée est venue pendant le premier confinement. On parlait alors beaucoup du « monde d'après » et les consultations fleurissaient sur internet. Nous, qui avons toujours eu pour volonté de mettre le conservatisme à la portée de ceux qui sont peut-être conservateurs sans le savoir, nous sommes saisis de cet outil pour aller à la rencontre des Français. L'objectif était à la fois de savoir quelles étaient leurs attentes et de leur exposer ce qu'est le conservatisme de manière concrète. Dans la période que nous traversons, nous voulions leur dire, et je reprends volontairement le titre du livre de l'intellectuel britannique Roger Scruton, qu'il y avait « urgence à être conservateur ».

Mis à part Chateaubriand, existe-t-il réellement une tradition conservatrice en France ?

Le conservatisme est d'abord un état d'esprit. C'est une façon de voir l'homme et la société plutôt qu'une doctrine à proprement parler. Il y a dans le conservatisme une dimension protectrice, qui fait que le conservatisme répond à des besoins qui s'expriment quand on fait face à des menaces, comme actuellement. Avant même la crise sanitaire, il y avait déjà une crise de confiance. Il n'y a pas de politique possible sans relation de confiance,

or c'est là un des fondamentaux du conservatisme.

J'ai d'ailleurs été très étonnée de voir que parmi les thématiques sur lesquelles nous avons proposé aux Français de s'exprimer, celle qui a suscité le plus d'intérêt est celle qui portait sur les institutions. Cela nous oblige à nous interroger sur une réforme de celles-ci.

Une autre thématique a-t-elle émergé ?

Oui, un autre mot est revenu fréquemment, celui de souveraineté. Pour dire qu'il nous faut préserver (ou retrouver) la souveraineté de notre nation, qu'il n'y a pas de souveraineté européenne, que l'Union européenne ne doit intervenir que pour faire ensemble ce que l'on ne peut faire seul, en application du principe de subsidiarité, qu'il doit y avoir une primauté du droit national sur le droit européen dérivé, et que, tant que les frontières européennes ne sont pas fiables, il y a nécessité de rétablir de véritables contrôles aux frontières nationales pour lutter contre l'immigration clandestine et le terrorisme islamique.

Vous avez défini le conservatisme comme « l'alliance entre l'audace et la volonté de préserver ». Que reste-t-il à préserver ?

La nation. La porte d'entrée dans le conservatisme, c'est la nation. Or

elle est menacée par le progressisme qu'incarne parfaitement Emmanuel Macron. Un progressisme qui conteste voire réfute l'existence même de la nation, qui nie sa géographie, notamment ses frontières, qui nie son histoire, puisque, apparemment, la culture française n'existe pas, et qui nie la notion d'héritage, nous forçant ainsi à vivre dans une « société liquide », comme le rappelle Frédéric Rouvillois. L'essence du progressisme, c'est de liquider la nation, et le conservatisme répond à cela en déployant l'instinct de conservation. Ce qui nous lie, c'est ce que nous avons en commun, et la nation est l'échelle à laquelle nous pouvons vivre ce commun dans la Cité.

L'écueil du conservatisme n'est-il pas l'immobilisme ?

On oppose frontalement le progressisme au conservatisme. Or le conservateur n'est pas le réactionnaire. Le réactionnaire pense que c'était mieux avant. Le progressiste pense, lui, que, quel que soit le changement, ce sera forcément mieux après. Le progressiste n'assume aucune limite, ni celles du temps, ni celles de l'espace, ce qui fait de lui un homme déraciné, un homme qui ne se reconnaît pas héritier d'une histoire, d'une culture, d'une civilisation, et qui ne se reconnaît pas dans un territoire donné.

Le conservateur, c'est celui, qui, à la croisée de ces deux chemins, assume d'être de quelque part, comme l'analyse l'essayiste britannique David Goodhart. En conséquence, il sait recevoir du passé. Il ne veut pas conserver pour conserver, par peur du changement, mais parce qu'il veut que le changement soit synonyme d'amélioration.



N'est-ce pas là davantage la définition de la tradition, plutôt que du conservatisme ?

La tradition est quelque chose de vivant, puisqu'elle renvoie à la transmission. Il y a une dimension traditionnelle dans le conservatisme au sens où le conservateur n'est pas celui qui liquide les traditions, mais celui qui les intègre. Le conservateur pense que c'est pour actualiser le passé que nous l'avons reçu.

C'est donc en sachant qui nous sommes, d'où nous venons, sur quoi nous nous appuyons, que nous affirmons que nous ne sommes pas « Macron-compatibles ». Notre vision de l'homme et de la société n'est pas « Macron-compatible », parce que celle d'Emmanuel Macron, post-nationale, multiculturaliste, et transhumaniste, refuse la notion de limites : la limite en tant que frontière et la limite en tant que questionnement de ce qui est techniquement faisable mais pas forcément éthiquement acceptable.

Le grand défi d'aujourd'hui va être de faire comprendre, et le regard conservateur le permet, que la limite n'est pas là pour mettre un frein à la liberté, mais pour la protéger. C'est pour cela que nous présentons le conservatisme comme le cœur de la droite. Le cœur au sens de centre de la droite, mais aussi comme cœur charnel. C'est-à-dire ce qui permet à la droite de rencontrer les aspirations des Français.

Une question va se poser : qui pourrait-être le meilleur

candidat conservateur pour 2022 ?

Avant d'être dans la démarche du qui, nous sommes dans celle du quoi. À Sens commun, nous avons toujours considéré que le rassemblement était une conséquence et non pas la finalité de l'action politique.

« La droite ne pourra pas faire à nouveau faire battre le cœur de la France si elle ne sait pas elle-même qui elle est, voire pire : si elle renie ce qu'elle est. »

Laurence Trochu

La question de l'incarnation va finir, bien sûr, par se poser, parce que, dans le principe de l'élection présidentielle au suffrage universel direct, il y a la rencontre d'un homme et d'un projet, autrement dit, du qui et du quoi. Mais nous n'en sommes pas encore là, et nous, nous sommes là pour rappeler que la droite ne pourra pas faire à nouveau faire battre le cœur de la France si elle ne sait pas elle-même qui elle est, voire pire : si elle renie ce qu'elle est.

DÉCONFINER LE CONSERVATISME

« Déconfiner le conservatisme », tel était l'objectif de la grande consultation menée par Sens commun, laquelle va déboucher prochainement sur un *Manifeste du conservatisme*. Du 15 mai au 30 juin, près de 240 000 Français ont répondu à la consultation. Trois thèmes ont représenté 45 % des votes : les institutions (21 %), l'immigration (12 %) et les solidarités familiales et locales (12 %). Les mots le plus souvent employés : subsidiarité, souveraineté, identité. Et éthique.

Mi-octobre, après un discours de Laurence Trochu, Philippe de Lespéaux, secrétaire général de Sens commun, les a détaillés et commentés durant près d'une heure lors d'une cérémonie dont LR ne pourra pas dire qu'il n'a pas eu connaissance : elle se tenait au siège des Républicains et la soirée a été ouverte par le sénateur LR Sébastien Meurant. Lequel a asséné dans son propos introductif, à propos d'Emmanuel Macron, mais pensant certainement à ceux qui, dans sa famille politique, ont pour le chef de l'État les yeux de Chimène : « *On n'a strictement rien à voir avec [ce] dangereux progressiste, ce déconstructeur comme jamais nous n'en avons connu. Il est urgent de retrouver un chemin, une espérance, et c'est pour cela que je suis ravi d'être avec vous ce soir* ». Il fut donc au moins un parlementaire LR pour répondre à l'appel de Laurence Trochu : « *Il est grand temps que la droite cesse d'être une non-gauche* ». ♦ **Bruno Larebière**

Nous n'avons pas la prétention de dire que la droite n'est que conservatrice – ce n'est pas l'Histoire de la droite française – mais si elle oublie ce qui est à même d'inspirer un projet politique et de lui donner du souffle, alors elle sera réduite à égrener une liste de mesures à la Prévert qui n'auront aucune cohérence. Un des grands apports du conservatisme, c'est justement de proposer un regard à la fois cohérent, équilibré et généreux, qui permette de stabiliser un projet politique. Et même nos détracteurs les plus virulents nous reconnaissent stabilité dans le temps et constance dans nos propositions.

Penser, dire et faire : voilà les étapes par lesquelles ce que j'appelle « la droite de conviction et de civilisation » réconciliera les Français avec la politique. Notre rôle est de conserver l'essentiel : ce qui donne du prix et de la beauté à l'existence, de la grandeur à la construction commune, des points de repère et des directions pour avancer. ♦ **Propos recueillis par Emmanuel de Gestas**

Dossier

BLASPHEME LE MALENTENDU

Tout ou rien ; rien n'est sacré ou tout l'est. C'est la question toute pourrie que ce monde nous pose et à laquelle il nous somme de répondre. Comme si rien ne s'était passé depuis 2000 ans, et que l'ancien sacré, totalitaire d'essence, nous revenait en pleine face : ils ont blasphémé, ou bien le faux prophète, ou bien la mauvaise République. On ne sait pas, et ils se renvoient l'injure en boomerang, mais en tout cas on n'a pas le droit de parler. On ? Oui, on, les catholiques qui fondent ce pays et qui le maintiennent dans les derniers reliefs de la civilisation. On, c'est-à-dire nous donc qui avons, après de lourds travaux et d'immenses engueulades, à peu près réglé la question du blasphème et partant de la liberté d'expression : notre morale était, et est encore, une morale de l'intention et qui juge son prochain se juge lui-même. Ainsi donc, dessiner un Jésus à poil quand on sait qu'il a été cloué dans cet appareil sur le patibulum pour nous sauver et que nous le représentons ainsi volontairement depuis, et non d'abord en Pantocrator, n'est pas pour nous choquer, malgré les intentions des auteurs. Mais eux se jugent ainsi, et tant pis pour eux. *Charlie* pouvait vivre et évoluer seulement en terre chrétienne, bouffon sympathique héritier de la farce médiévale. Seulement il portait caché en lui, et

sans doute malgré lui, un mal propre à la République née de la Terreur, c'est-à-dire l'intolérance à toute contestation de sa tolérance qu'elle a érigée en maître-mot, en déesse, en totem. Vieille femme tendre et bougresse, la République ne moufte jamais tant qu'on ne met pas le nez dans sa cuisine : alors, elle qui gouverne si mal se défend bien. Et érige en blasphème tout ce qui la conteste, parce qu'elle n'a nul fondement sinon la proclamation que puisque toute vérité est morte, tout est permis.

Aussi, quand elle se heurte à son opposé exact dans la totalitarisation du monde, qui proclame que rien n'est permis, soit

l'islam, l'étincelle jaillit et le feu prend à la plaine : c'est une guerre à mort, qui ne fait pas de quartier, pas de prisonnier. Or, nous réclamons, nous catholiques, le droit de n'être ni du camp des sarcastiques, des hommes voltaires « au hideux sourire » ; ni du camp des pseudo-forts sans faiblesse, des musulmans sans blessure pour laisser filtrer la grâce.

Ni Marianne, ni Mahomet. Nous réclamons le droit habituel et naturel d'adorer notre Dieu vrai dont la justice ne saurait se passer de miséricorde ni de rire. Laissez-nous chrétienner en paix, c'est-à-dire être des hommes épris d'absolu et pétris de faiblesses.

♦ **Jacques de Guillebon**

Dessiner un Jésus à poil quand on sait qu'il a été cloué dans cet appareil sur le patibulum pour nous sauver n'est pas pour nous choquer.



Le Crucifié au-delà du blasphème

Au sujet du blasphème, on nous permettra une évidence qui ne semble partagée ni par certains évêques, ni par les vrais ou faux Charlie de tout poil : **les catholiques ne sont ni des athées, ni des musulmans !**

Ils ne sont pas athées et ils sont donc concernés par le blasphème. Ils ne sont pas musulmans et ils n'ont donc aucune raison de faire interdire ou, pire, de punir au couteau de cuisine, les caricatures de Dieu. Tant que les catholiques se demanderont s'ils sont, affectivement, plus proches des athées qu'on égorge ou des musulmans qu'on provoque, ils feront fausse route. Et si, au nom d'une solidarité supposée entre « croyants », ils choisissent les seconds et se contentent de dire qu'il ne faut pas se moquer des convictions religieuses, ils tendront toujours, consciemment ou non, à justifier les égorgeurs. Il faut être bien naïf pour croire que le projet islamiste n'a pas mille autres raisons de tenter de s'implanter en France que le prétexte des caricatures de Mahomet ! La lutte contre les anciens croisés – dont on peinerait à trouver des descendants en armure dans l'actualité immédiate – fait aussi bien l'affaire.

Les catholiques ne sont pas des athées, disions-nous. Ils peuvent donc blasphémer. On ne citera jamais assez la *Lettre aux escrocs de l'islamophobie qui font le jeu des racistes*, le texte de Charb devenu testamentaire, dont la mise en scène fut annulée en 2007 dans l'université de Lille (avec les effets d'apaisement que l'on constate). Charb y dit ceci : « Un croyant peut blasphémer dans la mesure où blasphémer a un sens pour lui. Un non-croyant, malgré tous ses efforts, ne peut pas blasphémer. [...] Pour insulter ou outrager Dieu, il faut être per-

suadé qu'il existe ». Oui, les catholiques peuvent blasphémer, car ils jugent vital de se tourner vers Dieu, de Lui parler, parfois de Lui crier leur révolte. Les psaumes en offrent même quelques exemples percutants.

Les catholiques peuvent blasphémer. Ils prennent en outre le blasphème au sérieux et se méfient des contrefaçons. Avec un personnage de Bernanos, ils peuvent dire : « *Le blasphème engage dangereusement l'âme, mais il l'engage* ». Ils savent que cela n'a rien à voir avec l'agit-prop publicitaire, qui attend les caméras pour dire « merde » à Dieu. Les catholiques ne diront jamais *Amen* aux *Femen*.

Ne comptez pas sur eux, néanmoins, pour faire des procès pour blasphème. Au pied de la Croix, certes, ils souffrent de voir ce que les hommes font de l'Amour incarné. À leur petite échelle, ils subissent aussi la dérision du « Sauve-toi toi-même » et reçoivent quelques crachats, pas toujours métaphoriques, sur le visage. Aussi peut-on comprendre qu'en désespoir de cause, quelques-uns dénoncent la « christianophobie », en emboîtant le pas des chasseurs d'islamophobes, comme les fils de la lumière peuvent imiter la ruse des fils des ténèbres. Toutefois, les catholiques n'ont pas vocation à mettre qui que ce soit dans la « cage aux phobes » évoquée par Muray. Le triomphe des anti-phobes serait leur défaite, dans un monde où il ne serait plus possible de lire saint Paul à haute voix sans être censuré pour homo-

phobie. Qui veut interdire les propos offensants risque fort d'être lui-même jugé rapidement blessant. Sur ce point, Muray renvoyait dos à dos les « archéo-Pinard » et les « néo-Pinard », les deux descendants successifs du fameux Ernest Pinard, substitut qui prononça les réquisitoires lors des procès contre *Madame Bovary* et *Les Fleurs du Mal*. C'était en 1857, un bon millésime pour le Pinard. Muray fut d'ailleurs l'un des premiers à apercevoir les « *Observatoires de la nouvelle délinquance et des nouvelles criminalités* », qui se mettaient en place avec l'approbation de tous. Il annonça très tôt l'arrivée des archéo-Pinard, « *nouveaux bigots des nouvelles cliques persécutrices* », dont les charrettes « *seront remplies d'une foule de coupables agrémentés du suffixe phobe* ». Et Muray concluait, aussi euphorique dans la satire qu'inquiet dans l'avenir : « *Le Pinard nouveau est arrivé* ».

Sans entrer dans les détails du procès des *Fleurs du Mal* – Baudelaire fut condamné pour « outrage à la morale publique », tandis que « l'outrage à la morale religieuse » ne fut pas retenu – on nous permettra de juger Bloy plus éclairé, quand il sut voir « *un grand cri d'angoisse vers Dieu* » dans quelques vers des *Fleurs du Mal*, là où Pinard – réduction de l'inquiétude métaphysique à la pathologie psychologique, déjà – ne vit qu'« *un esprit tourmenté* » voulant choquer. N'étant pas athée, les catholiques sont sensibles au blasphème et, plus proches de Bloy que de Pinard, ils savent voir si le blasphémateur supposé s'adresse à Dieu ou s'il guette les applaudissements du public. Bref, l'Église est appelée à être experte en blasphème, autant qu'en humanité.

N'étant pas athées et sachant ce qu'est le blasphème, les catholiques ne sont pas pour autant musulmans. Leur Dieu n'est



pas l'Être inaccessible de la transcendance absolue. En la personne du Christ, il a pris un Corps, fait pour être mangé, mais offert du même mouvement à toutes les caricatures possibles. Mieux, si, comme le dit saint Thomas d'Aquin, le blasphème consiste à refuser à Dieu ce qui lui revient ou à lui attribuer ce qui ne lui revient pas, alors l'Incarnation – le Tout-Puissant sur la paille – la Crucifixion – le Roi des Rois châtié comme un brigand – l'Eucharistie – le Créateur de toute chose passant par la bouche et mêlé à la salive – devancent et dépassent tous les blasphèmes imaginables. Le scandale de la Croix aboutit à mettre dans toutes les églises une représentation de Dieu qu'aucun provocateur trash n'aurait pu imaginer. Prier devant un crucifix n'est, à première vue, pas plus respectueux que de placer une statue de Trump en slip sur une chaise électrique dans son QG de campagne.

Au regard de la représentation inouïe de Dieu qu'est l'Incarnation, Rabelais est un enfant de chœur et Voltaire un chanteur de pop-louange. Et quand ce même Voltaire écrit dans son *Dictionnaire philosophique* que les chrétiens « pissent et chient leur Dieu », sa scatologie de salon libertin a le mérite de mettre le doigt sur le don stupéfiant d'un Dieu qui se donne à manger, plus sûrement que les clercs qui s'étonnent que des chrétiens confinés réclament le Pain de Vie. À l'abbé Bethléem, infatigable censeur des œuvres immorales, et à son complice en censure Jean Guiraud, rédacteur en chef de *La Croix*, Mauriac répondit en son temps : « Une France telle que la rêvent M. Jean Guiraud et l'abbé Bethléem, une France où n'existeraient ni Rabelais, ni Montaigne, ni Molière, ni Voltaire, ni Diderot (pour le reste, consulter l'Index), serait aussi une France sans Guiraud et sans abbé Bethléem parce qu'elle ne serait pas une France chrétienne ».

S'il reste quelque chose de cette France qui ne mettait pas non plus Sartre en prison, s'il reste quelque chose de l'Église qui accueillait les farces scatologiques au cœur même des repré-

sentations de théâtre médiéval jouées dans les églises, il serait bon de voir que dans cette France-là, pays de croisés et de blasphémateurs, il est tout aussi incohérent pour des athées de brandir un droit au blasphème – au nom de la laïcité, qui plus est – que, pour des disciples du Crucifié, de s'insurger contre des représentations outrageantes de Dieu.

Prier devant un crucifix n'est, à première vue, pas plus respectueux que de placer une statue de Trump en slip sur une chaise électrique dans son QG de campagne.

S'il y a un blasphème à combattre d'urgence, ce n'est pas le blasphème amoureux d'un Dieu qui a renoncé de toute éternité aux attributs jupitériens et aux caprices vengeurs, mais le blasphème des islamistes, qui donnent à Dieu le visage odieux et impassible d'une idole qui réclame des égorgements. Seuls des blasphémateurs sans Foi ni loi sont prêts à se soumettre à une caricature de Dieu qui réclame des attentats-suicides.

Il est donc urgent de rappeler aux athées comme aux musulmans que les adorateurs du Dieu désarmé ne sont pas assoiffés de Pinard, mais abreuvés du sang du Crucifié.

♦ **Henri Quantin**



La liberté, pour quoi faire ?

Liberté : le moderne n'a que ce mot à la bouche. Sans en comprendre véritablement le sens.

« **L**a liberté, pour quoi faire ? » C'est ce que répondait Lénine aux socio-démocrates qui lui reprochaient, lors de la révolution russe d'octobre 1917, d'avoir confisqué le pouvoir à son profit et de l'exercer en tyran au nom du parti bolchévique. « *Le peuple n'a pas besoin de liberté*, ajoutait Lénine dans *L'État et la Révolution*, car la liberté est une des formes de la dictature bourgeoise ».

« La liberté, pour quoi faire ? » C'est également le titre d'un ouvrage posthume de Georges Bernanos issu d'une conférence prononcée au sortir de la Deuxième Guerre mondiale où l'écrivain, reprenant la phrase terrible de Lénine, lui donne un sens tout particulier. Si la victoire du monde libre sur la servitude du nazisme ne sert qu'à devenir esclave d'une technique qui broie toujours plus

la personne humaine, alors vaine est notre victoire : « *La pire menace pour la liberté*, explique Bernanos, *n'est pas qu'on se la laisse prendre, – car qui se l'est laissée prendre peut toujours la reconquérir – c'est qu'on désapprenne de l'aimer, ou qu'on ne la comprenne plus* ».

De fait, il semble qu'on ne comprenne plus réellement ce qu'est la liberté. Pour les anciens, elle était orientée, c'est-à-dire qu'elle avait un objectif qui en était le terme logique et l'accomplissement nécessaire : la recherche de la vérité. L'homme, tant au niveau personnel que sur le plan social et politique, devait, par son libre arbitre, s'acheminer librement et sans contrainte vers cette vérité qui, à son tour, illuminait sa liberté dans un cercle vertueux que résume la formule de l'apôtre saint Jean : « *La vérité vous rendra libres* » (Jn, VIII, 32). C'est ce qu'exprimait le cardinal Ratzinger dans un article accordé à la revue *Communio* en 1999 : « *La liberté, pour ne pas conduire au mensonge et à l'autodestruction, doit s'orienter vers la vérité, c'est-à-dire vers ce que nous sommes véritablement, et qui correspond à notre être* ».

La liberté des modernes exalte le libre arbitre mais lui supprime toute orientation pour la cantonner dans un choix infini de possibles. C'est la liberté de choisir tout et le contraire de tout, dans une indétermination qui est le critère même de cette liberté. Dans ce contexte, l'homme est libre par sa capacité à pouvoir tout choisir, sans contrainte de

quelque ordre qu'elle soit (physique, psychologique ou morale) et sans direction vers un objectif qui donnerait à la liberté sa raison d'être. La liberté devient alors une fin en soi : tout est admissible pourvu que le choix soit libre. Mais pour quoi faire ?

S'exprimant un an après l'attentat contre *Charlie Hebdo*, Rémi Brague résume ainsi le problème s'agissant de la liberté d'expression : « *De manière générale, je dirais que défendre la liberté d'expression est un très noble devoir, mais j'aimerais demander ce que l'on tient tellement à exprimer et souhaiter que l'on essaie d'avoir vraiment quelque chose à dire. Si la liberté d'expression sert à nous chier dans la cervelle, passez-moi l'expression, mérite-t-elle qu'on se donne tant de peine pour elle ?* » (entretien donné à *Valeurs actuelles* le 7 janvier 2016).

De fait, la liberté d'expression reste un moyen et non une fin en soi. C'est un moyen très noble qu'il faut défendre contre tout système d'oppression mais on ne peut en rester là. L'esprit Charlie est puéril en ce qu'il consiste à se glorifier d'une possibilité de pouvoir exprimer tout et son contraire sans s'interroger sur la qualité de ce qu'on exprime, la beauté d'un dessin ou la vérité d'une idée. C'est même dans cette volonté de se prouver à soi-même qu'on est libre que réside l'esprit Charlie qui absolutise un moyen tout en s'interdisant de s'interroger sur sa finalité. C'est tout le problème de l'esprit Charlie.

♦ **Benoît Dumoulin**

Libertés et soumissions

Depuis les attentats de *Charlie Hebdo*, deux stratégies se sont mises en place pour contrer le discours de ce que les médias appelaient alors « l'islamisme radical » et qu'il conviendrait plutôt de nommer clairement par son nom: l'islam.

La première, tenue par la gauche républicaine et la « droite molle », place la liberté d'expression comme valeur indépassable dans la République avec son corollaire du droit au blasphème. S'arroger le droit presque divin de critiquer et ridiculiser les religions serait une preuve absolue de la grandeur d'une civilisation. Et puis après tout ce que les cathos ont supporté, les nouveaux arrivants, devant la grandeur de notre modèle social, devront bien s'y soumettre également. « D'un côté on te donne le RSA, de l'autre on moque ton prophète ». Et bien entendu, à l'instar de Le Drian, ministre des Affaires étrangères, il est interdit de faire un rapprochement quelconque entre terrorisme et immigration. Car c'est bien là le verrou à faire sauter.

LA STRATÉGIE DU PAYS INCLUSIF

Finalement, le meurtre de Samuel Paty n'aura fait que renforcer cette vision du monde datée. Le corps enseignant, habitué au « pas de vague », ne verra pas le rapport entre immigration et terrorisme, mais entre religion et violence. Nous pourrions lui conseiller la lecture de René Girard. Ainsi comprendrait-il que le cultuel est toujours premier face au culturel, et que la violence religieuse est créatrice de civilisation. La clé de voûte de ce passage est la violence sacrificielle. La France se fondant sur le sacrifice du Christ rédempteur et la fin de la vision de l'*ordo ab chaos* archaïque, proposait alors une vision du monde linéaire vers le moins de violence possible. L'islam, quant à lui, effectue un retour au primitif et a besoin de voir le sang couler pour coaguler son clan et imposer sa loi.

Ainsi, ce que le camp inclusif pense repousser en mêlant le christianisme et l'islam dans le même terme de « religion », il le renforce en écartant ce qui devrait être le contre-poison de la violence: le Christ. De même, c'est bien dans un monde culturellement chrétien que leur si cher blasphème pourrait s'exercer. Méprisé par la majorité, il serait toutefois toléré d'un côté, ignoré de l'autre mais certainement pas porté en valeur universelle de la liberté. Leur liberté n'est que le voile de leur soumission.

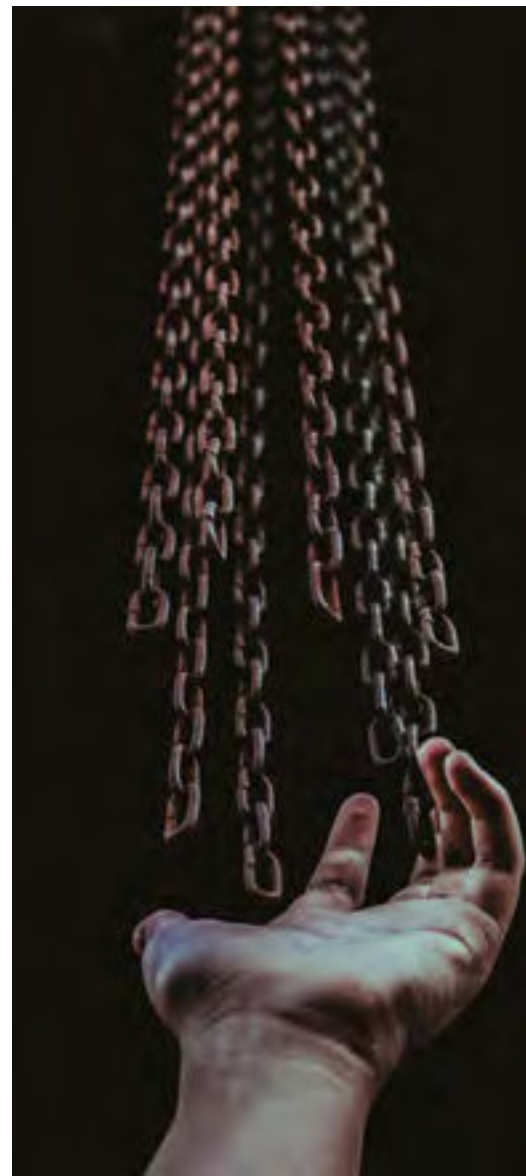
Si c'est le droit au blasphème qui porte la République, c'est bien le catholicisme qui porte la France.

LA STRATÉGIE DU PAYS RÉEL

La seconde stratégie, portée par une minorité de plus en plus visible dans le camp du politiquement incorrect national, tente de faire face à l'islam par la France, ce génie européen sanctifié par le christianisme. En clair, si c'est le droit au blasphème qui porte la République, c'est bien le catholicisme qui porte la France. D'un côté l'alliance entre l'islam et les idiots utiles républicains, et de l'autre le camp de la France.

Cette stratégie, que nous nommerons ici « patriarcale », devrait opérer par trois actions concrètes. D'abord, remettre le père de famille au centre du système nucléaire français, en complémentarité avec la mère, d'un côté

l'autorité, de l'autre la sainteté. Ensuite, exiger un père de la nation, qu'il soit président, roi ou général, l'heure n'est pas à cette querelle, il y va de notre survie. Enfin, rapatrier Dieu le Père au cœur de la France, fille aînée de l'Église. On mesure le travail qu'il reste à accomplir après le refus d'autoriser les messes malgré l'appel de plusieurs évêques. ♦ **Sylvain Durain**



Doit-on achever Charlie Hebdo ?

Le blasphème est devenu impossible dans un réel dépossédé de Dieu. Là où le Sacré a été spolié, la caricature n'a plus de fonction dissidente ou révolutionnaire. Elle est en quelque sorte neutralisée par son propre mode d'émergence et se répand par conséquent dans des facilités pornographiques qui n'ont aucun impact réel.

Le dessin est intrinsèquement opposé à la peinture pour plusieurs raisons : parce qu'il relève de la ligne claire, parce qu'il ne dépend pas de constructions préliminaires et qu'il n'est pas soumis aux règles de la perspective. Un dessin est le produit direct d'un corps, et sa conception relève de l'intuition, là où la peinture s'élabore par couches, par zones de construction et par lignes de fuite. C'est pourquoi le dessin est profane par essence, là où la peinture est sacrée. Le dessin relève de l'animisme là où la peinture relève du théisme. Le dessin s'inscrit dans l'histoire de l'art, et ce dès ses balbutiements, comme une sorte d'inconscient, de pratique résiduelle et pulsionnelle. Ainsi, on peut trouver une origine probable de la caricature dans les *marginalia*, ou « drôleries », qui apparaissent dans les marges des manuscrits à la fin du xv^e siècle et mélangent des éléments gothiques et modernes, tout en intégrant des scènes de la vie quotidienne, champêtre, festive, voire érotique. Le *marginalia* s'est imposé comme un contrepoint nécessaire, empruntant autant à la *fatrasie* qu'à la tradition ésopique. La caricature devient populaire dès la fin du Moyen Âge – notamment sous forme de gravures sur bois – mais prend son essor à partir de l'imprimerie : facile à copier, facile à diffuser, elle est liée à l'ère de la reproduction. Elle se développe considérablement sous la Réforme, où la contestation des autorités religieuses devient peu à peu institutionnelle.

Aujourd'hui, la caricature est brandie en France comme le dernier rempart de l'esprit des Lumières et de notre sacro-sainte liberté d'expression. Il faudrait pouvoir différencier la caricature telle qu'elle s'est pratiquée dans une nation close, d'avant le globalisme et la généralisation des canaux de diffusion ; et la caricature d'aujourd'hui, censée parler à un réel mondialisé. Dans les années 70, les dessinateurs pouvaient à peu près faire tout ce qu'ils voulaient parce que le dessin relevait encore d'une contre-culture qui dialoguait malgré tout avec le Sacré : des dessinateurs comme Gotlib ou Vuil-

lemin ont repoussé parfois les limites du blasphème et aujourd'hui il serait impensable de publier certaines de leurs œuvres. Pourtant, leur pratique s'inscrivait encore dans une forme de « raison » puisqu'elle était comprise comme un rebond naturel de la tradition et de l'ordre. Le blasphème est inscrit tout entier dans le Sacré, et il est particulièrement prégnant dans un monde qui a séparé la religion de l'espace public, comme une sorte de *feedback* naturel.

Les dessinateurs de Charlie barbotent dans un entre-soi condescendant, sûrs de leur bon droit et persuadés d'incarner une bien obsolète forme de contrevenance au bon goût.

Aujourd'hui dans le sillage de la tuerie de *Charlie Hebdo* et de l'affaire Paty, on fait semblant de croire que la caricature repose encore sur cette dialectique, ce qui est faux : dans un monde où l'information circule à toute vitesse, où les réseaux sociaux permettent de surenchérir, la caricature a été sortie de son rôle premier d'inconscient libérateur, elle devient au contraire un nouvel instrument de conformité, un contrepoint paralysé et paralysant. Les ventes de *Charlie Hebdo* avant l'attentat tragique étaient d'ailleurs en chute libre, et encore aujourd'hui l'hebdomadaire peine à trouver son public. Sans doute parce qu'il ne parle plus au peuple, mais seulement à lui-même : les dessinateurs de *Charlie* barbotent dans un entre-soi condescendant, sûrs de leur bon droit et persuadés d'incarner une bien obsolète forme de contrevenance au bon

goût. Pour exemple, chez *Charlie Hebdo* on s'attache encore à dessiner les riches comme des obèses à haut-de-forme et les pauvres en figures faméliques. Ils devraient peut-être descendre une fois dans la rue pour constater que cette socio-morphologie est exactement inverse depuis au moins une bonne soixantaine d'années... Pour caricaturer, il faut s'opposer à quelque chose, et la plupart du temps *Charlie* ne s'oppose pas à grand-chose si ce n'est à son propre fantasme issu d'une idée vieillissante du monde. Doit-on vraiment risquer la vie de nos ressortissants français parce qu'un dessinateur confit d'arrogance se prend pour un héros de guerre en dessinant des prophètes à poil ? On peut légitimement se poser la question. ♦ **Marc Obregon**



Facebook La censure invisible

Tout le monde utilise **Facebook** – du militant zadiste le plus antisystème au natio le plus antimondialiste. Mais que penser de la politique de censure du réseau social, plus opaque qu'une nuit sans lune ?

Facebook et sa censure sont un vaste et tentaculaire sujet : le réseau social est un outil de propagande aussi puissant que dangereux. On a pu le constater lorsque des comptes de militants nationalistes ont été supprimés. On s'est alarmé lorsque les « médias de vérification » ont été annoncés : des médias chargés de prévenir si une information postée sur le réseau n'est pas une « fake news ». Tous de gauche, bien entendu, dont les exemples de désinformation sont trop nombreux pour être cités.

Ensuite, il y a la modération de Facebook. Si la loi Avia n'a pas été votée en France, en pratique, elle est déjà appliquée sur Facebook : les centres de modération, notamment pour les pays francophones, sont situés au Maroc. D'où une certaine tendresse à l'égard des signalements visant les commentaires islamistes ou les appels au meurtre des blancs. Plus inquiétant, Facebook s'est doté en mai d'une « cour suprême » qui peut décider à la place de Mark Zuckerberg des contenus publiés sur le réseau.

Si l'on se penche sur les membres de cette cour, le frémissement est de mise :

notamment citer l'écrivaine yéménite Tawakkol Karman, certes prix Nobel de la paix en 2011, mais aussi membre des Frères musulmans. Elle avait notamment arboré la Main du Tamkine, ce signe de ralliement aux Frères musulmans, symbole du djihad armé, devant la Tour Eiffel et l'Arc de Triomphe, lors d'un voyage en France. On peut aussi évoquer le cas d'Afia Asantewaa Asare-Kyei, avocate des droits de l'homme, mais aussi cadre de l'*Open Society Initiative for West Africa*, affiliée à l'*Open Society Foundation* de George Soros. Ou encore celui de Pamela Karman, ancienne cadre de la Cour Suprême aux États-Unis, et fervente démocrate. Un pluralisme d'idée (on retrouve aussi un ancien rédacteur en chef du très à droite *Guardian*, ou encore une rédactrice de *Jeune Afrique*) qui indique la direction que souhaite impulser Mark Zuckerberg à son bébé.

Plus récemment, alors que la campagne présidentielle américaine touchait à sa fin, des révélations explosives sur les affaires louches d'Hunter Biden le fils du candidat démocrate à la mandature suprême, avec la Chine et l'Ukraine, avaient été systématiquement cachées

par l'algorithme de Facebook. Cela aurait-il à voir avec le recrutement par l'entreprise de Seattle de ressortissants chinois qui aideraient Facebook à améliorer son algorithme de censure ? Pourtant explosive, l'information révélée par le *New-York Post* n'a pas fait grand bruit.

Il y aurait « une demi-douzaine de ressortissants chinois qui travaillent sur la censure », aurait dévoilé une source interne, à la publication. Qui mieux que des Chinois pour perfectionner l'algorithme de censure ? Toujours selon le *New-York Post*, « beaucoup sont docteurs et leur travail est très complexe, impliquant du *machine learning*, apprenant aux ordinateurs à agir sans être explicitement programmés ». Une information qui fait froid dans le dos, et qui explique la vague de censure qu'ont connue de nombreux groupes Facebook assimilés aux milieux de droite ou nationalistes, l'algorithme allant fouiller dans de vieux posts pour retrouver l'utilisation de mots d'argots ou de paronymes qu'il ne détectait jusqu'alors pas. C'est notamment le cas du mot « muzz », qui désigne les musulmans, taxés « d'incitation à la haine »... Le lendemain de la décapitation de Samuel Paty par un Tchétchène. Question sens du timing, on ne fait pas mieux.

Cependant, si cette façon de faire paraît crue, pour des informations plus sensibles le procédé est plus subtil, et donc, *in fine*, plus fourbe : l'algorithme ne bannira pas un hashtag pro-Trump, mais reléguera plus bas les contenus conservateurs, qui n'arriveront donc que très rarement dans les fils d'actualité. Une censure invisible, en somme, qui permet au réseau social de se prétendre neutre.

Une publicité sponsorisée de Facebook qui circule en ce moment explique d'ailleurs la fierté du réseau social de Mark Zuckerberg d'avoir « contribué à protéger l'intégrité de plus de 200 élections à travers le monde depuis 2017 ». On notera avec humour que l'élection de Donald Trump aura eu lieu en 2016...

Mais ce n'est pas tout ! Le contenu que vous publiez sur votre page ou sur des groupes n'est pas le seul contenu susceptible d'être censuré ! En effet, vos messages privés sont scannés et lus par des modérateurs, qui peuvent bloquer les liens envoyés ou supprimer des contenus. Si Facebook affirme lutter contre les contenus abusifs, rien ne l'empêcherait de le faire pour d'autres contenus. À moins que ce ne soit déjà le cas ? ♦ **Joseph Achoury Klejman**

Dossier

VILLES MOYENNES FAUT-IL FUIR LES MÉTROPOLES ?



Les métropoles feraient-elles sécession ? Dans l'ensemble du monde occidental, la rupture culturelle est consommée entre les populations des métropoles et les populations des campagnes ou des périphéries. Cependant, les habitants des grandes villes qui profitent des avantages de la mondialisation commencent aussi à entrevoir le revers de la médaille : coût du logement, difficultés à fonder une famille, vie passée dans les transports, présence massive de l'immigration ou encore insécurité. Et s'il existait une voie médiane avec les villes moyennes ? La France des sous-préfectures permettrait-elle d'échapper aux métropoles tout en conservant les atouts essentiels des villes ? Enquête.

En juillet 2020, une étude de l'IFOP sur les villes moyennes montrait que 84 % des Français interrogés trouvaient plus enviable de vivre dans une ville aux dimensions modeste que dans une grande métropole. Plus intéressant, 82 % des 18 -35 ans déclaraient aussi leur préférence pour les villes moyennes, alors que cette catégorie d'âge a longtemps été attirée par les métropoles qui permettent d'obtenir les plus belles opportunités professionnelles en début de carrière. Des résultats qui ont fait dire aux sondeurs de l'IFOP que ces chiffres pouvaient « être annonciateurs d'un changement de tendance en matière de dynamique démographique territoriale pour les années qui viennent ». S'ils en avaient le choix, 50 % des Français interrogés iraient y vivre prioritairement selon l'étude.

Dans un article de février 2017 le *New York Times* s'étonnait pourtant du déclin de la France intérieure, celle de ces sous-préfectures qui ont longtemps innervé le pays : « *La France perd ce qui a fait l'esprit de ces capitales provinciales historiques – denses centres urbains perdus dans la campagne où des juges jugeaient, où les préfets administraient et où les citoyens avaient le choix entre une cinquantaine de variétés de fromages chez le crémier, comme dans les romans de Balzac* ». Progressivement marginalisées et exclues du développement territorial, les villes moyennes ont souffert les maux de la modernité comme la nouvelle donne économique continentale. Parfois enclavées par une mauvaise desserte en transports (aéroports lointains, diminutions des lignes ferroviaires), elles ont aussi pâti de la désindustrialisation, de l'exode des jeunes et de la désertification des centres-villes commerçants.

Durant les années 1960 et 1970, l'État a encouragé le développement des grandes surfaces commerciales en banlieues. Confrontés à une féroce concurrence qui s'accompagnait d'un changement radical du mode de vie des Français, les indépendants ont souvent dû mettre la clé sous la porte. Une situation que la crise du virus aura éclairée d'une lumière crue. Président de l'Institut des Territoires, Franck Gintrand l'explique dans *Le jour où les zones commerciales auront dévoré nos villes* : « *En l'espace de quelques années, la multiplication des zones commerciales aura transformé la France plus radicalement que l'exode rural d'après-guerre. Comment en sommes-nous arrivés là et pourquoi cette folie des grandes surfaces dans un contexte économique pour le moins atone ? Contrairement à ce qui est si souvent affirmé, la folie actuelle des grandes surfaces n'est pas le résultat d'une réglementation qui serait allègrement détournée mais le fruit d'une volonté politique délibérée remontant à 2007.*

En intensifiant la concurrence entre les enseignes de la grande distribution, le gouvernement d'alors espérait créer une relance de l'économie. Ce fut un échec. La relance ne s'est jamais produite mais la libéralisation des implantations et la guerre des prix, elles, ont littéralement bouleversé le paysage ».

Paradoxalement, ce sont les mêmes qui ont mis en place ce modèle qui demandent aujourd'hui aux Français de consentir des efforts toujours plus importants, notamment en réduisant leur temps de trajets et en se débarrassant de leurs diesels. Cette politique a détruit ce qui était autrefois la France : enlaidissement des paysages, extension perpétuelle du domaine de l'urbain, agriculteurs désespérés, villes de province mortes ! Pourtant, ces villes peuvent se targuer de ne pas ressembler à des dystopies cyberpunk ou à la ville nouvelle que craignait de voir un jour Jacques Tati, qui désenchantait leurs populations.

Deux tiers des Parisiens envisagent de quitter Paris à court, moyen ou long terme, selon l'étude Ipsos « Les Parisiens et Paris : rapport à la ville, habitudes, opinions, volet quantitatif » de septembre 2017 commandée par la Mairie. Dans les métropoles gentrifiées, les élites urbaines auraient-elles le mal de vivre ? Les grandes villes devenues ghettos ont tout de la prison dorée. Paris perd en ce moment autant d'habitants chaque année depuis 2011 qu'elle en gagnait durant la décennie précédente. Vivre dans un arrondissement parisien avec les atouts du village est une chose. Emprunter les transports en commun plusieurs heures par jour, s'épuiser dans des stratégies d'évitement pour que ses enfants ne soient pas dans des classes remplies d'élèves étrangers et subir l'insécurité en est une autre. Pour les jeunes diplômés en quête de vie en ville, les obstacles sont nombreux et le quotidien loin d'une sinécure. L'immobilier est d'ailleurs un des principaux facteurs qui encouragent le départ, l'accession à la propriété devenant de plus en plus compliqué.

Si 60,5 % des Français sont propriétaires de leur résidence principale, seuls 34 % des Parisiens l'étaient en 2015 selon l'Insee. Les prix augmentent drastiquement, comme à Bordeaux qui a connu une flambée du prix au mètre



Angoulême

carré de 23,8 % au cours des cinq dernières années, portant le prix moyen d'un appartement de plus de 70 mètres carrés à 300 000 euros. Nul doute que Cherbourg, Angers ou Cholet sont autrement bon marché. Ajoutez à cela le fameux « vivre ensemble », la paradoxale solitude des villes surpeuplées, les difficultés à fonder une famille, l'éloignement des proches, et vous aurez tous les ingrédients pour une épidémie de « burn-out », maladie des âmes de ce siècle.

Ce phénomène entamé au début des années 2010 est renforcé par les attentats terroristes qui frappent majoritairement les grandes villes. La « fatigue » de vivre en ville est toutefois contrebalancée par l'exaltation,

la vie culturelle et sociale qu'on y trouve. Les célibataires, par exemple, jugent qu'il y est plus facile de rencontrer quelqu'un qu'au fin fond de l'Auvergne. Pour une nuit, c'est certain. Pour la vie ? Ça l'est moins. Reste que la ville continue à offrir les activités, les fêtes, les restaurants, les clubs de sport et les théâtres qu'on ne trouve pas ailleurs... du moins si nos épisodes confinés ne deviennent pas la nouvelle norme. Elles sont donc agréables aux personnes seules, ou aux familles fortunées. Quid des autres ? Elles rêvent souvent d'en partir, de profiter d'une grande maison avec jardin et d'écoles de qualité.

Cherchant des témoignages de gens ayant franchi le pas et s'étant installés dans des villes moyennes, j'ai posté une annonce sur une page Facebook consacrée aux familles. Les réponses multiples ne se sont pas fait attendre : « *J'ai quitté Paris pour La Roche-sur-Yon. Couple de profs, on pouvait pas survivre en IDF !* » ; « *Parti de Paris cet été pour Angoulême. Projet familial, nous voulions retourner en province pour une vie plus « équilibrée » : moins de temps de transport, plus de temps en famille. Dans les faits, maintenant je vois mes enfants matin, midi et soir, alors qu'à Paris je ne les voyais que le WE. Le prix de l'immobilier permet également de se loger dans des conditions plus confortables* » ; « *L'an dernier nous avons quitté la banlieue lyonnaise pour une ville moyenne. Aucun regret. Aucun. Tout s'est amélioré : l'école des enfants, notre rythme de vie, notre pouvoir d'achat, notre confort...* » ; « *Paris pour Nancy il y a 5 ans. Pas près de revenir. Ou si, à partir de 20 000 euros par mois. Et encore !* ».

Les villes moyennes, quand elles sont bien desservies et qu'elles bénéficient d'un marché de l'emploi dynamique, ont donc les capacités de ressusciter la « France des sous-préfectures » disparue. Le métropolitain n'est en effet plus uniquement ce « grand gagnant » de la mondialisation qui a fait sécession, qui ne se sent plus appartenir à la grande famille française. Il est aussi désormais un perdant de la mondialisation, sujet au stress et aux maladies professionnelles, vivant dans des appartements minuscules. Il est déclassé ou en voie de déclassément, surendetté pour un T2 ou locataire dépensant ce qui lui reste de revenus en chauffeurs Uber et en repas

Il est déclassé ou en voie de déclassément, surendetté pour un T2 ou locataire dépensant ce qui lui reste de revenus en chauffeurs Uber et en repas commandés sur Deliveroo, quand ce n'est pas dans un coûteux abonnement Tinder.

commandés sur Deliveroo, quand ce n'est pas dans un coûteux abonnement Tinder.

Pour l'heure, le départ des métropoles vers les villes moyennes n'est pas un mouvement de masse. Certaines personnes ne peuvent se le permettre ou doivent y renoncer à contrecœur, comme le précise ce père de famille : « *Mon épouse a eu un mal fou à trouver un boulot et nous revenons en région parisienne au bout de quatre ans en raison de ce manque d'opportunités professionnelles* ». Évidemment, travailler dans les médias ou dans la publicité sera un frein. En revanche, les fonctionnaires ou les professionnels de la santé n'ont que des avantages à s'installer dans une ville moyenne, a fortiori si celle-ci se trouve près de la mer ou de la montagne, avec un marché de l'immobilier abordable.

Attractives, les villes moyennes le seront encore davantage avec la généralisation du télétravail, qui mettrait à certains salariés de n'être présents au bureau qu'une moitié de la semaine. Elles doivent aussi se doter d'infrastructures culturelles, se connecter aux transports, pratiquer des politiques d'urbanisme et des politiques fiscales dynamiques. L'avenir est en tout cas à elles quand nos métropoles se transforment en Gotham City.

♦ **Gabriel Robin**



Cherbourg Ville moyenne pour classes supérieures

Riche de son charme suranné, **Cherbourg** se gentrifie. Les prix flambent dans les agences immobilières et sur les marchés. Son offre culturelle monte en gamme et son personnel politique s'adapte. **Un laboratoire, contestable, pour les bourgs moyens français ?**

Le 1^{er} janvier 2016, Cherbourg-Octeville fusionnait avec quatre de ses communes limitrophes pour devenir Cherbourg-en-Cotentin. Administrativement, la ville montait en gamme, passant de 38 000 à 79 000 administrés. Le nouveau nom insistait sur l'enracinement normand. Dans ses pratiques, la ville s'urbanise pourtant davantage. Sur les étales : des bières artisanales, des concepts bio pour le déjeuner, la boutique City Bike et ses vélos à 3 500 euros... Les produits répondent à une demande nouvelle des consommateurs locaux alors que les escales de paquebots aux dimensions remarquables remplissent les commerces et troquets de touristes, lesquels font entendre aux passants les langues du vaste monde.

CHERBOURG BY NIGHT

« Les Cherbourgeois – notamment les jeunes – se prennent pour ce qu'ils ne sont pas », grogne un des derniers rentiers du centre-ville. Ces « jeunes » apparaissent nombreux sur Instagram ou Tiktok en y faisant des grimaces et gémissements ; la mine réjouie et des hashtags qui accrocheront – pensent-ils – leur ville à l'archipel festif numérique et métropolitain : *fitnessCherbourg*, *Cherbourg Story*, *Cherbourgby-night*...

Si ses habitants semblent désormais convaincus de vivre dans une métropole branchée, Cherbourgby-night revient de loin. « Dans le vent », la ville l'est depuis toujours et littéralement : elle a longtemps souffert d'être associée à la pluie, à l'ennui et aux rigueurs climatiques des ports de pêche. Les badauds se souviennent d'une époque vieille de cinq ou dix ans seulement où « la ville s'éteignait à 19 heures », et où

les frais bacheliers ne « rêvaient que de partir pour faire leur vie ailleurs ». Les captifs de Cochons-sur-Manche auraient-ils attrapé le syndrome de Stockholm ? Certains qui rêvaient de fuir, aujourd'hui reviennent : « Je pensais installer mon cabinet dans la ville où j'ai fait mes études mais maintenant qu'on a des bars sympas et une bonne ambiance, pourquoi subir les inconvénients d'une très grande ville quand on n'en a que les avantages ici ? » commente Léa, jeune kiné de 25 ans.

LA RÉUSSITE D'UN BOURG MOYEN

Comme beaucoup de préfectures et sous-préfectures, la ville monte en gamme et devient attractive. Elle attire un public venu de la grande ville que l'on voit désormais en pantalon rouge ou en Ralph Lauren. « Attention à ne pas prendre Cherbourg comme exemple, tempère Christophe Boutin, cherbourgeois, professeur de droit public à l'Université de Caen et coauteur du dictionnaire du conservatisme et du dictionnaire du populisme (Éd. du Cerf), le phénomène est ancien et la ville a toujours connu un certain brassage. Se joignent à la bourgeoisie locale ordinaire des militaires, des ingénieurs de l'armement parfois polytechniciens ».

CONTRAT DU SIÈCLE

Avec l'EPR de Flamanville, l'usine de retraitement des déchets nucléaires de la Hague et l'Arsenal, Cherbourg dépend de l'emploi atomique et public. Aussi la ville se complait-elle dans l'image plaisante d'un espace protégé des incertitudes et de la mondialisation. Sa classe politique essentiellement socialiste est longtemps venue de l'arsenal, de ses syndicats et de son « bureau d'études ». Des ouvriers d'État très qualifiés, bien payés et bien protégés par leur statut. « André Siegfried comparait Cherbourg à Brest et notait

que les grèves étaient plus dures en Bretagne qu'en Normandie. Nous avons donc un socialisme plus hésitant, à la normande, pondéré ou petit-bourgeois note Bruno Centorame, historien et fin connaisseur du patrimoine. La ville était plutôt ouvrière mais avec une forte présence bourgeoise ; pour beaucoup des négociants venus du port ».

POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE ?

Mais la ville change pour le meilleur et pour le pire : « Cela ne fait pas plaisir à tout le monde de voir le prix de l'immobilier flamber. Et notre vie provinciale doit aussi s'adapter à l'arrivée des horsains [les gens venus d'ailleurs en patois normand, Ndlr] », note Christophe Boutin avant de plaisanter : « Les Cherbourgeois peuvent se passer de l'urbain en pantalon rouge qui met trois heures sur le marché à reconnaître un encornet ».

De bourgade de province à grande ville invivable, les mêmes causes produiraient-elles déjà à Cherbourg les mêmes effets ? L'immobilier accuse une hausse de 18 % depuis 2019 alors que l'agglomération perd des habitants. Incohérence apparente et surtout signe d'un grand changement de population. Pour la consommation, à 6 euros le camembert fermier ou 7 euros la bouteille de cidre, le commerce de détail n'est plus adapté aux salaires cherbourgeois.

UNE NOUVELLE POLARISATION POLITIQUE

Contre vents, marées et surtout contre toute cohérence géographique, les Cherbourgeois sont sommés d'adopter la pratique métropolitaine du vélo. Au rang des absurdités : on construit de nouvelles pistes cyclables longeant les collines escarpées vers des routes départementales qui ne mènent nulle part quand leurs usagers luttent contre les rafales sur le front de mer. « Pendant les élections municipales, les Cherbourgeois ne pouvaient interpellier leurs élus sur l'emploi, la fiscalité ou les services publics. La question du vélo a occupé un espace disproportionné », note un témoin des événements. Des associations en ont fait non plus un moyen de déplacement mais une leçon de morale ambulante.

Ajoutons que pour une sous-préfecture, la politique culturelle est plutôt audacieuse... L'ébourifant Point-du-jour, musée photographique en forme d'apéricube laisse songeur. Pour les jeux de bonne volonté culturelle, un théâtre au milieu du quartier HLM proposait aussi des entrées à deux euros. Mais avec un programme très scène nationale : le tout pour un flop commercial, du Jean Vilar mal compris et l'impression de vouloir rejouer en province le bourgeois gentilhomme de la nouvelle aristocratie métropolitaine.

UNE MUTATION POLITIQUE

En bons élus portuaires, les socialistes tentent maladroitement de virer de bord pour répondre aux attentes de leur nouveau public. Comme l'offre culturelle, l'offre politique cherche à monter en gamme. À l'image de Lille ou de Nantes, la municipalité est concurrencée par une gauche plus sophistiquée : des milieux radicaux, fonctionnaires, écologistes et mondains. Ils ont déjà leur lieu de sociabilité ainsi

qu'une librairie indépendante un peu en froid avec la mairie. Depuis peu, les deux gauches font mauvais ménage : plusieurs turbulences dans la majorité précédente et une liste dissidente « coopérative » a réuni 12 % des voix.

LES ESPOIRS DE L'OPPOSITION

Témoin des changements sociaux, la droite gagne aussi du terrain. Son représentant David Margueritte dirige grâce aux bourgs ruraux et à un accord de cogestion avec les socialistes l'intercommunalité, ce qui le force à tempérer (pour l'instant) les critiques véhémentes qui furent jadis bien reçues de ses électeurs.

L'actuelle municipalité doit assumer le bilan des années Cazeneuve, lequel avait délaissé le centre et favorisé les quartiers HLM plus en hauteur. Un choix politique. Représentant de l'UDI, Nicolas Callaud martèle : « Dans les années 2010, ils ont fait la promotion de l'agrandissement d'un centre commercial Carrefour (Les Eleis) en cœur de ville. Plusieurs années après son inauguration, ce projet est un échec en béton ». Sans oublier une fiscalité assez lourde et des rues piétonnes à l'abandon.

Plus dynamique et portée sur le cœur de ville, la nouvelle équipe ne soulève pas encore l'enthousiasme et ne fut élue qu'avec 13 % des inscrits aux dernières municipales. D'autant qu'une autre immigration – venue d'un peu plus loin que des grandes métropoles – commence à faire grogner. Des agressions violentes se multiplient dans une ville qui longtemps n'en a connu aucune. Des passants n'hésitent pas à l'attribuer « aux migrants ». Un fait divers tragique a marqué les esprits : le meurtre de Jean Dussine, président de l'association locale « Itinérance » par un Afghan qu'il avait pourtant hébergé.

Cherbourg gardera-t-il son charme de port suranné ? Dans *La France d'hier, récit d'un monde adolescent, des années 1950 à Mai 68*, Jean-Pierre le Goff faisait état de ses souvenirs d'enfance cherbourgeoise, dessinant une ville en tenue d'arlequin : des pêcheurs, des ouvriers de la défense, une moyenne bourgeoisie commerçante... et des milieux qui ne cohabitent pas toujours de manière fusionnelle. Riche de ses identités, la commune doute aujourd'hui à nouveau d'elle-même. Son changement de population apporte le meilleur comme le pire – et notamment la crainte que les métropolitains installent en province le modèle multiculturel et onéreux qu'ils ont cherché à fuir. Comme beaucoup de personnes interrogées, le représentant de l'UDI « défend fortement l'identité de la commune » et mène « un combat pour le patrimoine architectural et les églises ». Des principes bien sages et un moyen assez sûr d'intégrer les nouveaux habitants à Cherbourg et à son caractère. Ouvrière ou bourgeoise, de droite ou de gauche, provinciale ou métropolitaine, il y a fort à parier que l'identité de la ville sera marquée par l'équipe qui la dirigera pour les prochaines décennies et l'électorat qu'elle aura à cœur de choyer. Suspens, donc. ♦ **Lucien Rabouille**

La grande pitié des bourgs ruraux

Zones commerciales, lotissements, échangeurs : les communes ont adopté une curieuse morphologie depuis les années 1960. Vus comme une tribu de poujadistes, les petits commerçants ferment alors que le confinement a soulevé un vaste et hypocrite mouvement de défense des maires en leur faveur.

« **S**auver nos commerces » relève pour certains maires « de l'urgence ». Le second confinement va « les tuer ». On dit que le virus atteint les patients ayant des « facteurs à risque » ; autrement dit, les plus fragiles. Et le commerce de centre-ville présente de nombreux facteurs de comorbidité. Beaucoup de bourgs fantômes dans les villes moyennes font peine à voir : vacances prolongées, patrimoine à l'abandon, alors qu'ont poussé comme des champignons des zones commerciales et industrielles.

LE RÉSULTAT DE POLITIQUES AVENTUREUSES

Longtemps présenté comme « une évolution naturelle », le grand déménagement des centres-villes vers les périphéries procède en vérité d'une volonté politique. Amorcée par la technocratie gaulliste – et son étrange folie des grandeurs urbanistique – elle fut aggravée par la libéralisation des grandes surfaces sur lequel le législateur était pourtant resté longtemps vigilant. En 2007, une nouvelle loi visait à « moderniser l'économie » pour « le seul profit du consommateur. » « *En intensifiant la concurrence entre les enseignes de la grande distribution, le gouvernement d'alors espérait créer une relance de l'économie. Ce fut un échec. La relance ne s'est jamais produite mais la libéralisation des implantations et la guerre des prix, elles, ont littéralement bouleversé le paysage* », précise Franck Gintrand.

La loi consacrait en vérité un état de fait établi depuis longtemps par la décentralisation. La séduction du lobbying des grandes surfaces – avec comme écran la souriante et médiatique façade de Michel-Édouard Leclerc – avait déjà fait son effet sur les élus locaux. Certains ont cédé aux sirènes « de l'emploi » fredonnées par les investisseurs ou au simple désir consumériste de leurs administrés ; sans comprendre ou en feignant d'ignorer que pour cent emplois précaires créés en périphérie, c'était deux ou trois fois plus d'emplois stables ou prometteurs qui quittaient le centre.

UNE MUTATION ANTHROPOLOGIQUE

Ces villes perdent leur substance : commerces vides, baisse de population, transferts d'activités et de services en périphérie, bétonisation des places, départ des couches supérieures avec leur taxe foncière... Sans vergogne, nos élus locaux défendent maintenant les fameux « petits commerces » qu'ils ont voulu perdre par inconscience, appât du gain ou clientélisme. La ville moyenne semble désertée de sa fonction économique et productrice pour redevenir un lieu de consommation comme sous l'Antiquité. Alors même que la ville européenne avait pris forme au siècle au Moyen Âge : « *Cette nouvelle ville à vocation plus économique a modelé une nouvelle société : elle a permis l'apparition d'une nouvelle catégorie sociale qui a bénéficié des franchises et libertés urbaines :*

la bourgeoisie », selon Jacques Le Goff, qui identifiait la bascule vers le XII^e siècle.

Les villes moyennes furent les maillons essentiels de l'administration du territoire sous l'ancien Régime puis après la Révolution. Napoléon fut d'ailleurs le créateur de cette France des sous-préfectures si regrettée aujourd'hui. Elles furent aussi proto-industrialisées dès le début du XIX^e siècle. Chaque ville-moyenne avait son usine, son savoir-faire, son industrie propre, les rendant attractives pour les paysans environnants qui savaient pouvoir y trouver un emploi. C'est ce rôle d'intermédiaire entre les grandes villes et la campagne qu'ont longtemps joué les villes moyennes. Elles pourraient de nouveau combler le fossé qui oppose ces fameux « territoires » atomisés qui se désunissent au cœur même de la France : périphéries urbaines, métropoles, banlieues sensibles et ruralité oubliée.

Définies de par leur centre, nécessairement animé et commerçant, les villes moyennes sont malheureusement trop souvent absentes des réflexions sociologiques et géographiques. Il faut dire que la droite et la gauche vieille école ont cru un temps tenir avec la « France périphérique » un tiers-monde et un idéal sur lequel projeter des fantasmes anachroniques de restauration à l'identique de la France d'avant. Les uns voulant placer l'église au centre du village, les autres l'instituteur en hussard noir de la République. Malheureusement, l'analyse de l'opposition entre les centres et les périphéries, pour une bonne part pertinente à l'échelle macro-géographique, est inopérante au ras-du-sol. Il y a lieu ici de distinguer la carte du territoire, la société française comme sa carte électorale ne pouvant se réduire à un simple face-à-face entre quelques archipels métropolitains et des zones périurbaines. Dans la France d'en bas, les habitants des villes moyennes et des gros bourgs dynamiques attendent encore d'être placés sur la carte. Ils sont en revanche déjà au cœur du territoire. ♦ **Lucien Rabouille et Gabriel Robin**



Tarbes ou Paris : même ennui

Le centre-ville de Tarbes n'a pas grand-chose à voir avec le XI^e arrondissement de Paris.

Jules et Clio se sont décidés à quitter la capitale. Mais, longtemps fantasmée par le jeune couple de travailleurs du tertiaire, la vie dans une « ville moyenne » s'est révélée à l'usage assez médiocre.

Août 2020 : Clio se fait agresser en prenant le métro par une bande de mineurs non accompagnés venus du Maroc en quête de cachets de rivotril. L'été 2020 a battu des records de chaleur et d'insécurité. Enceinte, Clio a vu sa vie défilé sous ses yeux, n'en sortant que par miracle. Une de ses amies a par ailleurs été violée par des majeurs trop accompagnés arrivés de Kaboul sans passer par Manhattan. Rentrer dans leur appartement de 45 mètres carrés pour un loyer de 1 950 euros par mois achève son moral. Il est temps pour le couple de passer à autre chose, de trouver un sens à sa vie. Tarbes s'impose : Jules reçoit en effet en héritage de son oncle paternel une maison de 200 mètres carrés avec un terrain d'un hectare.

L'occasion était trop bonne pour ne pas la saisir.

Mais l'adaptation à leur nouvel environnement est des plus rudes. Outre des jobs mornes et moins intéressants que ceux qu'ils exerçaient à Paris, nos jeunes gens ne trouvent pas leurs bao-burgers favoris, ni même leurs salles de concert, boîtes de nuit et musées habituels. Vide de taxis, la ville du maréchal Foch roule au diesel. Ils s'aperçoivent aussi qu'il y a de l'insécurité dans la ville du maréchal Foch. Deux cambriolages lors de la première année. La première fois par des « jeunes ». La seconde par des « jeunes du voyage ». Quant à leurs nouveaux amis, ils les trouvent bien moins sophistiqués que les personnes qu'ils avaient l'habitude de fréquenter à Paris. Fini les DJs, les artistes et les spécialistes du marketing de la mairie de Paris. Ces Tarbais avaient-ils entendu parler de Sébastien Tellier ou de Banksy ?

La seule chose qui est de nature à les rassurer est que tout le monde tente désormais de s'habiller et de parler comme Yann Barthès, même au fin fond de la France dans une ville moyenne. Le fromage qu'ils trouvent sur les marchés n'est pas bio, il est bon. La montagne n'est pas loin pour skier et l'océan pour surfer. Que peut-il bien leur manquer ? Tout et rien à la fois quand tout ferme à 19 heures. Ils sont d'ailleurs très surpris de constater qu'ils n'ont pas besoin de réserver quand les restaurants étaient encore légaux – avant la deuxième vague.

Au fond, peut-être est-ce la France qui ne les satisfait plus. Paris a rejailli sur le pays tout entier, même les villes moyennes ne sont plus à l'abri. La fête est finie. Pour de bon. L'homme moderne s'est suicidé, disparu dans l'oubli de soi. Tarbes ou Paris ne peuvent rien changer à leur sort, Jules et Clio étaient déjà morts avant de déménager. Foin de campagne, ils n'ont « peut-être même plus le mal de la plannète », comme le dit le chanteur Benabar. ♦ **Jean Doomer**



La cité des Surcouf s'impose depuis quelques décennies comme une métropole locale idéale : productive, inventive et à taille humaine.

Saint-Malo, ville dans le vent



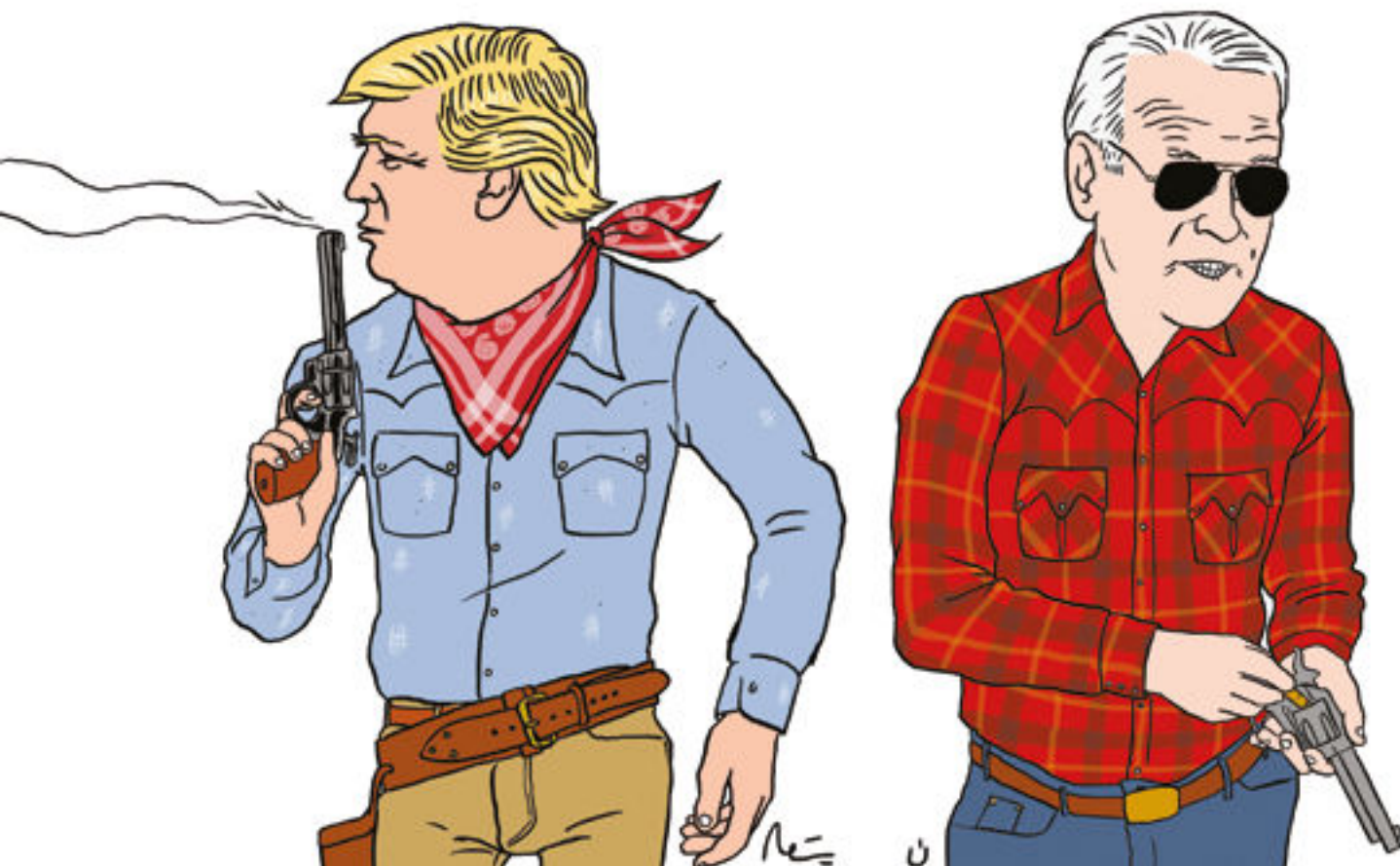
Dans les années 1980, passer ses vacances à Saint-Malo passait pour ringard aux yeux des Parisiens et y vivre encore plus. Heureusement, et on peut en féliciter son ancien maire centriste René Couanau, la Cité corsaire a bénéficié de certaines retombées de feu l'aménagement du territoire : un TGV qui la relie en 2 h 15 (au mieux) à la capitale via Rennes (c'est désormais plus rapide que d'aller à Deauville en train depuis Paris) ; une école de police qui contribue à en faire une ville sûre. Saint-Malo a aussi su séduire de nouveaux habitants par sa qualité de vie : restaurants de la famille Roellinger (Le Coquillage) et de Bertrand Larcher (Breizh Café), nautisme (Route du Rhum), événements culturels (festivals Étonnants voyageurs et Quai des Bulles)... L'École de la Marine marchande a survécu aux restructurations et l'Université de Rennes 1 a implanté un important IUT dans la commune depuis 1994. En contrepartie, les prix de l'immobilier sont passés de 2 000 à 3 500 euros le mètre carré en quelques années. Trop souvent, les jeunes couples doivent opter pour l'habitat pavillonnaire dans les communes périphériques avec un regrettable effet d'étalement urbain au détriment d'espaces naturels et agricoles.

Aujourd'hui Saint-Malo affiche 46 000 habitants au compteur et 83 000 en comptant l'agglomération (Cancalle, Saint-Méloir-des-Îles...) qui s'étend jusqu'à la baie du Mont-Saint-Michel. Chose rare en Bretagne, Saint-Malo, il est vrai ville de commerçants et de résidences secondaires, vote à droite et n'a pas succombé lors des élections législatives et municipales aux charmes déjà désuets du macronisme. Mais Saint-Malo est aussi victime de son succès et son centre-ville historique, reconstruit à 70 % après les bombardements américains de 1944, est

livré aux investisseurs adeptes des plates-formes de location de courte durée. « *Le nouvel attrait de Saint-Malo a un prix*, confie Michel Leguérét, le dynamique président de l'Alliance souverainiste de l'estuaire de la Rance, *celui de l'urbanisme intensif orchestré par le maire sortant Claude Renoult. Prétextant un nécessaire repeuplement de la ville, on a cassé, détruit des pans entiers de patrimoine pour la satisfaction des promoteurs et la frustration des Malouins. L'ancienne municipalité l'a d'ailleurs payé au prix fort puisque, le maire ne souhaitant se représenter après des soupçons de scandale immobilier, son héritier politique a été balayé au premier tour des municipales* ».

Saint-Malo a vu se développer ces dernières décennies quelques belles aventures entrepreneuriales. C'est le cas du groupe de prêt-à-porter Beaumanoir, 4 400 salariés, fondé en 1985 et qui possède les marques Cache-Cache, Bonobo, Morgan et La Halle. C'est aussi le cas du groupe chimique Roullier, 8 000 salariés, fondé en 1959 à Saint-Malo avec un positionnement de premier plan en matière d'engrais agricoles. Citons enfin le groupe Raulic, axé sur la thalassothérapie et l'hôtellerie. Si la « grande pêche » à la morue sur les bancs de Terre-Neuve n'est plus qu'un souvenir, des chalutiers malouins continuent de travailler en mer d'Irlande et dans la baie du Mont-Saint-Michel, tandis que l'arrière-pays est toujours réputé pour ses cultures maraîchères. Saint-Malo reste avant tout une ville commerçante et de passage, comme elle l'a toujours été depuis le Moyen Âge. Elle est connectée par des liaisons maritimes régulières avec la ville anglaise de Portsmouth et l'île anglo-normande de Jersey. Pour paraphraser Chateaubriand, son plus illustre fils, disons que tout a changé à Saint-Malo, hors les vagues qui changent toujours. ♦ **Jérôme Besnard**

Monde



Populiste ou populaire ?

Jusqu'à la fin, Donald Trump a maintenu en haleine ses fans et ses adversaires. Caricature de lui-même, il a incontestablement raté sa sortie. « Putain, deux mois ! » a titré mi-soulagé, mi-agacé, le 16 novembre, le quotidien de la gauche bourgeoise *Libération*. On peut expliquer la vulgarité très trumpienne du journal : avec le Donald, la presse subventionnée perd l'un de ses meilleurs clients. Pourra-t-elle toujours vendre ses numéros avec Joe Biden, un blanc de 78 ans, aussi consensuel que François Hollande ? Quoi qu'il en soit, il serait prématuré de refermer la parenthèse Trump sans tirer les leçons de cette expérience.

En effet, Trump a fait la démonstration que, même en Amérique, la droite n'est pas soluble dans le populisme. Il lui faut deux jambes pour avancer. Certes, Mike Pence, le vice-président, représentait à merveille l'aile traditionnelle de la droite américaine. Mais Trump a étouffé son vice-président, tout particulièrement pendant la période de pandémie. Trop de jugements à l'emporte-pièce, trop de contradictions, trop de tweets, trop populiste en réalité. Quant à Mike Pence, il avait toutes les qualités qui font défaut à Trump sans avoir celles

qui ont fait son succès : cette capacité à redonner espoir à l'Américain moyen, voire l'Américain déclassé. Populaire n'est pas synonyme de populiste ; le peuple déteste au fond qu'on le prenne pour un demeuré, gobant tous les excès sans réfléchir. Si Trump avait pu davantage mettre en avant Pence, il serait peut-être resté à la Maison-Blanche.

Le très consensuel Joseph Biden va donc prendre sa place. Ses détracteurs l'imaginent en faucon qui va lancer les guerres que Trump n'a pas voulu faire. Mais en ce mois de décembre 2020, chacun peut constater que les troupes américaines sont toujours présentes à Kaboul et Bagdad et que les nombreuses promesses de retrait n'ont jamais été honorées tandis que les frappes de drones n'ont jamais cessé. Certes Trump n'a pas envahi l'Iran et la Russie (encore heureux). Peut-on imaginer Biden enfile le costume traditionnel américain de pompier-pyromane du globe ? Il est toujours risqué de se lancer dans de la prospective, mais c'est peu probable parce que l'Amérique de Biden est fragile et fatiguée, elle est focalisée sur la montée de la Chine et doute d'elle-même. Sa société est malade et parfois se déteste. En toute logique, elle devrait maintenir une présence légère au Moyen-Orient et se contenter d'encercler à distance la Chine et la Russie. ♦ **Hadrien Desuin**



Congrès de la CDU: on demande une boussole

Le congrès de la CDU prévu le 4 décembre à Stuttgart doit élire un nouveau Président du parti. L'Union (CDU et CSU) étant actuellement le pivot incontournable de toute coalition gouvernementale, cela veut dire qu'il désignera son candidat à la chancellerie et, si la CDU-CSU sort victorieuse des élections de 2021, le futur chancelier de l'Allemagne fédérale. L'événement est à la fois historique (fin de l'ère Merkel) et dérisoire (la succession ne s'annonce pas disruptive).

Il y a eu un premier ratage: après son élection au congrès de décembre 2018, Annegret Kramp-Karrenbauer, la candidate d'Angela Merkel, n'a pas réussi à établir son autorité sur le parti et déclaré en février qu'elle renonçait. Depuis, la direction du parti est un bateau ivre. Un nouveau congrès a été fixé en avril, mais il a été repoussé pour cause de pandémie (deuxième ratage). Celui de décembre s'annonce cocasse:

réduit à une journée, badges couineurs à moins d'un mètre cinquante de distance, congrès en ligne en cas d'aggravation de la contamination. Plus grave, il n'y aura pas de débat sur le programme du parti avant la campagne pour les élections générales de 2021. Il se réduit à un concours de beauté entre les candidats. Les 1001 délégués des fédérations régionales de la CDU décideront. L'heureux lauréat est quasi assuré d'être le successeur de Merkel. Mais le choix

est-il si important? On a dit que dans les circonstances actuelles, un mannequin serait élu président et dans la foulée chancelier. Le système politique allemand, qui est une émanation des grands partis actuellement en crise, ne favorise pas l'originalité, l'imagination, l'audace ou la rupture.

DU MERKEL SANS MERKEL?

Trois candidats se sont déclarés: Norbert Röttgen, Armin Laschet et Friedrich Merz. Trois hommes de l'Ouest, catholiques, quinquas-sexagénaires (après l'interminable règne d'Angela Merkel et le passage-éclair d'AKK), dont deux apparatchiks de la CDU du plus gros Land de la RFA, la Rhénanie-du-Nord-Westphalie (un ancien patron de la CDU du Land et son premier ministre actuel), et Merz en a été député. Or ce Land envoie au congrès un bon tiers des délégués. Adieu l'Est incontrôlable et son élue mal aimée, retour à l'Ouest rassurant d'Adenauer et Kohl. Aucun des candidats n'attaque (plus) la chancelière encore en poste, qui a survécu à toutes les crises et reste populaire dans les sondages. À part leurs caractères, les différences ne sautent pas aux yeux. Merkel l'a rappelé, la doxa des « valeurs » est intouchable.

Friedrich Merz, un économiste ultralibéral, attaché aux valeurs traditionnelles, classé à droite de ce fait, séduit le fameux Mittelstand. Solitaire et impulsif, il a affronté dans le passé la chancelière. Elle l'a viré de la présidence du groupe au Bundestag en 2002, et après un passage par les affaires qui l'a passablement enrichi, il a critiqué la politique migratoire de Merkel en 2015 et affronté en décembre 2018 sa dauphine désignée AKK, qui l'a battu de peu pour la direction du parti. Il croit son heure venue. Il s'est recentré peu à peu. Il cultive la base de la CDU. C'est

un atlantiste convaincu. Il dénonce « *l'extrême gauche autant que l'extrême droite* », mais il veut gagner des électeurs à droite.

Armin Laschet, le centriste absolu (« *chrétien, mais pas conservateur* ») et partisan de Merkel, est le patron de la CDU en Rhénanie-du-Nord-Westphalie et il met en avant sa gestion « pragmatique » de la région, pour suggérer qu'il gèrerait aussi bien l'Allemagne entière. Il est pour un dialogue avec les musulmans (« *Türken-Armin* »), mais sans le voile, et laxiste sur l'immigration. Il verrait bien un gouvernement avec les Verts.

Norbert Röttgen a été ministre de l'Environnement du Bund et a fait perdre son parti aux élections régionales de son Land (Rhénanie-du-Nord-Westphalie). Il se veut centriste, écologiste, il est laxiste sur l'immigration, pour une « *ouverture au monde et une société solidaire* » (donc centre-gauche). Il est atlantiste (Otan, Bilderberg), européiste (renforcement de l'UE), et pour des interventions de la RFA à l'extérieur.

Trois candidats finalement peu exaltants et peu convaincants – mais c'est un peu la loi du système : panne d'idées, platitudes ressassées, certitudes éculées, prudence surjouée, obsession centriste jusqu'à la nausée. En gros, peu de changement dans la continuité, si ce n'est le facteur personnel : le départ d'Angela Merkel peut redresser un peu la CDU dans les Länder de l'Est, tant elle y a polarisé la détestation, et faire reculer (espère-t-on) l'AfD. Mais qui peut à la tête de la CDU avoir une autorité molle et une habileté politicienne aussi efficace dans une époque qui change ?

LES NON-CANDIDATS EN RÉSERVE

Devant ce morne paysage, deux hommes attendent leur heure : les candidats des sondages. Ce sont aussi des hommes de parti. Markus Söder, l'actuel chef de la CSU et Premier ministre de Bavière (mais protestant), autre quinquagénaire, s'est fait une réputation nationale par sa gestion draconienne de la pandémie dans son Land, avant qu'elle redémarre. Il a fréquenté Viktor Orban et défend « *les crucifix, pas les voiles* » dans les écoles, a osé dire que la croix, « *signe de l'identité et du mode de vie des Bavarois* », fait partie du patrimoine allemand, et pas l'islam. Merkel

l'accusait de courir après l'AfD, il lui renvoie d'être à la remorque du SPD. Il est plus ferme en paroles sur l'immigration. Mais la CSU s'est bien recentrée depuis la crise migratoire de 2015, et lorgne même vers les Verts. Söder fulmine contre l'AfD, qui a grignoté son parti aux élections de 2017 et 2018. Il s'est rapproché de Merkel. Les sondages le donnaient récemment candidat préféré à la chancellerie. Les deux groupes de l'Union pourraient s'accorder sur son nom si le nouveau président de la CDU ne faisait pas l'affaire.

Les Allemands, surtout à l'Ouest, n'aiment pas le changement, s'accommodent de leur prospérité, de leur liberté et de leur sécurité sous le régime des grands partis presque interchangeable.

Jens Spahn est le petit jeune ambitieux (tout juste 40 ans). Catholique, député CDU (encore un Rhénan-du-nord-westphalien), actuellement ministre de la Santé (un peu critiqué pour sa gestion du virus). Il est arrivé troisième à l'élection pour la présidence du parti en décembre 2018. C'est un atlantiste mondialiste (Atlantikbrücke, Bilderberg). Il est marié à un homme, mais assez conservateur par ailleurs (il se pose en « conservateur moderne »). Il a critiqué la politique migratoire de la chancellerie. Ses « amis » lui disent qu'il peut passer son tour cette fois. Spahn a une cote de popularité de plus de 50 % (Merz 39, Laschet 31 et Röttgen 28), mais il est au gouvernement, Söder a 59 %, et ces classements reflètent surtout la notoriété et fluctuent pour un rien. Et ce sont les délégués au congrès qui décident.

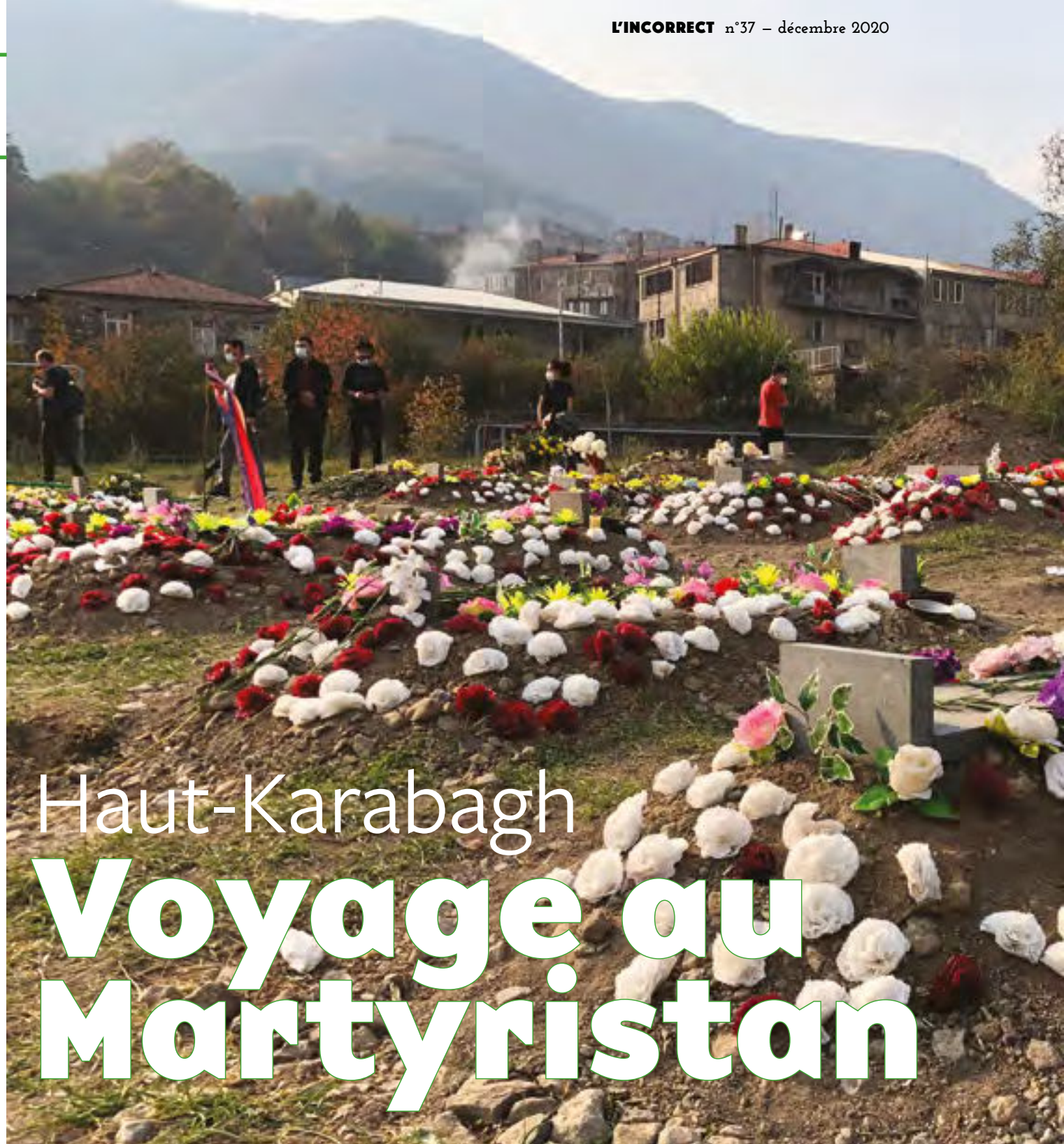
Que faut-il attendre de ce congrès d'un « bateau sans gouvernail », de ce congrès de l'incertitude et de la navi-

gation à vue ? Pas de coup de barre à droite en tout cas (la minorité vraiment conservatrice est suspecte de faiblesse envers l'AfD). Continuation d'une ligne centriste, ligne rouge face à l'AfD, maintien de l'économie de marché à correctif social, atlantisme, européisme tendance Bruxelles, « modernité », « esprit d'ouverture », « valeurs » humanitaires, responsabilité particulière en raison du passé, et concessions aux modes sociétales et écologistes, juste ce qu'il faut pour ne pas provoquer la rupture d'une partie de l'électorat qui partirait à droite, ni un éclatement de la Grande Coalition avec le SPD, et pour freiner la montée des Verts ; agenouillements devant les médias de gauche lourdement dominants enfin. Un parti plus trop « conservateur », donc, si ce n'est dans sa base électorale. Et cela a plutôt bien fonctionné jusqu'ici, pour trois raisons.

D'abord, la CDU ne gouverne seule ni le Bund, ni aucun Land. Elle n'est au pouvoir que dans 6 Länder sur 16 (7 avec la CSU en Bavière), où elle le partage avec le FDP, ou le SPD et les Verts. Ces quatre partis de gouvernement sont dans une situation d'interdépendance. La CDU se soumet ainsi au chantage de la gauche (SPD, Verts, et même Die Linke, le parti postcommuniste). C'est le système politique actuel de la RFA.

Ensuite, dans cette succession de cliquets-garde-fous qui fragmentent et verrouillent le vote populaire depuis la fondation de la RFA sous la houlette des Alliés occidentaux en 1949 (carrière dans le parti, désignation par le parti, nombre de députés des partis au Bundestag, accord de coalition entre les partis du Bundestag, élection du chancelier par le Bundestag), les partis dits de gouvernement restent les maîtres du jeu. Pas d'élection directe de l'exécutif, pas de référendum, pas de pluralisme inconditionnel.

Les Allemands, surtout à l'Ouest, n'aiment pas le changement, s'accommodent de leur prospérité, de leur liberté et de leur sécurité sous le régime des grands partis presque interchangeables. Cela marche dans les époques calmes et dans un monde consensuel. Mais la société allemande se divise, les générations passent, et avec l'usure des vieux partis, la crise de la mondialisation et les tempêtes migratoires qui se sont levées, tout peut changer. ♦ **Thierry Buron**



Haut-Karabagh Voyage au Martyristan

J arrive à Etchmiadzine le jour de la Toussaint. Je suis reçu par des collaborateurs de Karekine II, le Catholicos de tous les Arméniens, qui me présentent des familles déplacées du Haut-Karabagh. Ils n'apprécient pas être appelés réfugiés, sensibilité qui rend bien l'idée de la complexité de ce conflit.

Marta, jeune femme gracile de 33 ans, est professeur de russe au lycée de Stepanakert. Elle tient dans ses bras sa fille Mané, la plus

jeune de ses quatre enfants. En 1988, à l'âge de deux ans elle a fui avec sa famille le pogrom de Baku. Ses enfants vivent maintenant le même trouble qu'elle avec trente ans d'écart. Son seul désir est de rentrer chez elle et de recommencer à enseigner à ses élèves. Elle n'a pas peur que la guerre recommence : son père a combattu pendant la première, son oncle y est mort et si dans 15 ans la guerre recommence, ses fils partiront au front pour défendre la terre de leurs ancêtres. La hardiesse de cette femme est épante. Sa voix est ferme et son regard droit. Marta dégage une force intense, à la fois mère et Mère de la Patrie.

Vaché est né en 1947, son visage est éprouvé par la vie et les événements des dernières semaines. Son regard est triste et enragé

Les discours sont patriotiques et le courage incommensurable, mais dans leurs silences, on saisit que la situation est grave.



en même temps. Il est originaire de Shosh, un village près de Chouchi. Il se souvient très bien du premier jour du conflit : ce dimanche 27 septembre, la vie se déroulait comme n'importe quel jour. « À huit heures du matin, j'ai entendu un bruit étrange, dit-il avec une note de désespoir, j'ai d'abord pensé à un orage. Hélas, je suis sorti de chez moi, et dans le ciel il y avait tellement de drones qu'ils formaient un nuage foncé et les bombardements ressemblaient à de la pluie tellement c'était intense ». Au début du conflit, son petit-fils est tombé au front à Martuni. Son corps était tellement abîmé qu'ils n'ont pas pu lui rendre les honneurs qu'ils auraient souhaités. Ses funérailles ont duré moins

▲ **Cimetière improvisé pour les soldats tombés lors du conflit le long de la route à Goris.**

d'une minute à cause des bombardements. Vaché, lui, est resté à Shosh jusqu'au 9 octobre, jour où l'armée azérie a bombardé la cathédrale de Chouchi. Aujourd'hui, l'armée russe a monté un check point à l'entrée de son village. Je demande à Vaché si Arméniens et Azéris pourront à nouveau vivre ensemble un jour. Il ne le croit pas. Le gouvernement azéri inculque dès le plus jeune âge aux enfants un profond sentiment arménophobe.

Je me rends à Goris le jour suivant. La ville est à 4 heures de route au sud-est d'Erevan en direction de l'Azerbaïdjan. Sur la route beaucoup de camions militaires circulent mais aussi une quantité importante de camions-citernes avec plaque iranienne. Devant l'hôpital de la ville il y a un va-et-vient constant d'ambulances. Les véhicules sont anciens, la plupart sont encore de fabrication soviétique. Autour du bâtiment la tension est palpable. Le centre hospitalier reçoit et répartit les soldats blessés dans les autres cliniques après avoir fourni un premier secours. La population de Goris touchée par le Covid-19 n'a pas accès aux soins nécessaires parce que priorité est donnée aux soldats.

Sur une hauteur pas loin de Goris, une clinique se prépare à accueillir les futurs blessés. L'hôpital a été vidé et préparé au besoin. Dans le sous-sol, des salles d'opération ont été installées. Les civières et les lits d'hôpital sont placés dans les endroits plus sécurisés où s'activent les jeunes infirmières. Je rencontre deux médecins de retour de l'hôpital de Stepanakert, premier centre de traitement des blessés : les discours sont patriotiques et le courage incommensurable, mais dans leurs silences, on saisit que la situation est grave.

Pas loin du centre-ville de Goris, un hôtel loge 90 familles réfugiées du Haut-Karabagh. Les enfants jouent joyeusement, les adolescents s'isolent et les adultes restent assis dans le restaurant de l'auberge en regardant passer le temps. Soudainement un bataillon féminin pénètre dans le lobby de l'hôtel. L'effet est immédiatement merveilleux. C'est la première fois que je vois une troupe uniquement composée de femmes en uniforme. Elles me rappellent bien entendu les YPJ, les Unités kurdes de protection de la femme. Quarante femmes soldats au regard dur et fier scrutent les journalistes avec curiosité. Elles réclament vivement qu'on ne les photographie pas.

D'un immeuble voisin un homme habillé d'un uniforme marche vers son véhicule. Sa femme court après lui, son enfant pleure dans les bras : « Je vais à Stepa-



nakert », tonne-t-il. Le gamin ne cesse de pleurer. Le soldat arrête sa voiture, prend dans ses bras l'enfant et lui répète plusieurs fois « pacik » – « bisou » en arménien. Puis il part. Une camionnette de jeunes soldats le suit. Ce 2 novembre, la guerre continue.

Le 4 novembre, avec une délégation de journalistes nous tentons de rejoindre Stepanakert. Nous passons Goris pour emprunter le couloir de Latchin. Les militaires arméniens nous en empêchent, arguant que notre sécurité n'est pas garantie sur le trajet à cause des drones. Après plusieurs heures au poste frontière, nous sommes forcés de rentrer à Erevan, espérant emprunter le lendemain la route qui longe le lac de Sevan. J'arrive finalement à Stepanakert le 5 novembre dans l'après-midi.

Devant l'hôpital de la maternité entièrement détruite par les bombardements je croise Jon Iñarritu, député espagnol de la gauche basque. Il est venu voir de ses propres yeux ce qu'il se passe au Haut-Karabagh. Il improvise des vidéos pour les réseaux sociaux devant la clinique et la cathédrale de Stepanakert en dénonçant la situation du conflit. Un vrai exemple d'humanité européenne.

Le 6 novembre, la ville de Stepanakert est déserte et le silence règne. Plusieurs bâtiments civils ont été détruits par les bombardements, des maisons et le marché de fruits et légumes notamment. Seules les ambulances et quelques voitures conduites par des soldats circulent dans les rues. Ce sinistre calme est entrecoupé seulement par les bombardements et les tirs d'artillerie. Le bruit est lointain mais pas autant qu'on l'imagine : à 10 kilomètres de là, la bataille de Chouchi fait rage. La sirène sonne pour la troisième fois aujourd'hui et elle invite toutes les personnes encore en ville à se mettre en sécurité dans les bunkers.

Nous logeons dans un hôtel en autogestion, les propriétaires ayant abandonné les lieux. Des jeunes soldats occupent les sous-sols avec une équipe de journalistes européens. Il y a aussi le bunker du centre de presse à l'entrée de la ville qui permet aux journalistes de dormir par terre.

Dans les abris construits sous les immeubles, les derniers civils s'entassent. Aucune distanciation sociale

◀ **Vaché et sa femme Larissa sont accueillis temporairement par le clergé arménien à Etchmiadzin.**

n'est possible, et l'épidémie du Covid-19 a vraisemblablement touché la totalité de la population. La nourriture est rare. La situation est complexe et le moral des soldats est fluctuant.

Samedi 7 novembre. À la périphérie sud de Stepanakert, les bruits d'artillerie se font plus proches. La bataille pour gagner Chouchi est primordiale, la citadelle domine le Haut-Karabagh et la ville de Stepanakert. Ce jour-ci, les bombardements s'intensifient et proviennent autant du sud que du nord. Une alerte générale est lancée dans la ville vers midi. Civils, journalistes et soldats blessés sont évacués de force de Stepanakert. Les soldats arméniens ont beau répéter qu'ils sont en train de gagner, tout fait présager le contraire. Nous sommes tassés dans des minibus de 9 personnes avec des personnes âgées qui ne cessent de tousser, collés les uns aux autres. Les soldats arméniens font retraite sur la route vers Erevan.



▲ **Femmes, jeunes hommes et personnes âgées du Haut-Karabagh réalisent des filets de camouflage pour les soldats au front.**

De retour à la capitale arménienne au matin du 8 novembre nous sommes contraints de nous informer via les canaux officiels de l'armée arménienne et du Haut-Karabagh.

La situation devient peu contrôlable et j'attends de pouvoir retourner à Stepanakert pour comprendre ce qu'il se passe. À 13h38 le 9 novembre, le Premier Ministre arménien, Nikol Pashinyan écrit sur son profil Twitter que « la bataille pour Chouchi continue ». Dans la journée, un hélicoptère russe est abattu le long de la frontière orientale de l'Arménie. Peu avant minuit, Nikol Pashinyan annonce sur Facebook qu'un cessez-le-feu a été signé. Vladimir Poutine déclare à télévision qu'il est le contresignataire de l'accord. La plupart des territoires de la République d'Artsakh reviennent à l'Azerbaïdjan, la ville de Chouchi notamment. Les villes de Stepanakert, Martuni et Martakert restent sous contrôle des Arméniens du Haut-Karabagh. Une connexion, sur le sol arménien, entre la région du Nakhitchevan et l'Azerbaïdjan sera autorisée. Le Haut-Karabagh est relié par le couloir de Latchine à l'Arménie.

Erdogan aura donc son pipeline amenant directement les ressources énergétiques de la mer Caspienne. Aliyev rétablit sa cote de popularité, dans un pays noyé de corruption. L'Arménie et le Haut-Karabagh sortent blessés d'un conflit qu'ils auront subi pour ne l'avoir pas anticipé. ♦ **Matteo Gaduelo**



De l'importance d'être conservateur

Au Royaume-Uni, le gouvernement Johnson prend des mesures pour endiguer la vague progressiste... enfin !

Au printemps dernier, Boris Johnson était sévèrement frappé par le coronavirus. Il s'en est sorti et a pu quitter l'hôpital à temps pour accueillir son nouveau-né dont l'un des prénoms, Nicholas, est un hommage aux deux médecins homonymes que le Premier Ministre britannique crédite de lui avoir sauvé la vie. Boris Johnson s'en est sorti. Mais on murmure que cette épreuve l'a affaibli. De fait, il lui arrive ces temps-ci de laisser son auditoire coi.

À la conférence annuelle du parti Tory, revenant sur le fait qu'il avait contracté le virus, il a déclaré tout de go : « Mes amis, j'étais trop gros », avant d'annoncer à ses électeurs qu'il avait, depuis, perdu 12 kilos... Sa nouvelle silhouette ne parlant pas d'elle-même, c'était une info, mais le scoop a pu sembler hors de propos vu la crise économique qui couve, doublée des complexes négociations en cours sur le Brexit. Dans son discours, Johnson a aussi insisté sur sa passion du moment : le vent. « Le Royaume-Uni sera au vent ce que l'Arabie saoudite est au pétrole : une terre de ressources illimitées », a-t-il claironné. Autour de son île, il veut couvrir l'horizon maritime de champs d'éoliennes offshore. Pour la conservation des paysages, on repassera. Quant aux restrictions drastiques des libertés individuelles pour contenir la propagation du virus, elles n'ont rien à envier à nos couvre-feux, et désespèrent les électeurs tory soucieux du *live and let live*.

L'artisan du triomphe historique des Conservateurs aux élections de décembre 2019 est méconnaissable. BoJo aurait perdu son mojo. Et le travailliste de base de demander, sarcastique, à son ami tory : « Alors, tu regrettes d'avoir voté pour un gouvernement conservateur ? » À quoi le tory de base, éprouvé aux sarcasmes, réplique : « Je regrette de ne pas avoir un gouvernement conservateur ».

C'est vite dit. Depuis la rentrée, il faut reconnaître à l'équipe Johnson d'avoir remis les points sur quelques importants et œuvré à contenir des velléités progressistes qu'il convient de surveiller comme le lait sur le feu.

On se souvient qu'en juin, alors que 10 000 manifestants défilaient à Bristol sous la bannière *Black Lives Matter*, la foule en furie avait jeté à l'eau la statue de bronze d'Edward Colston (1636-1721), philanthrope et bienfaiteur de la ville, impliqué dans le commerce d'esclaves. Toutes les sculptures du pays s'étaient mises à trembler jusques et y compris celles de Winston Churchill. À la fin de l'été, Olivier Dowden, secrétaire d'État à la Culture, a rédigé un courrier à l'adresse des conservateurs de musées gagnés par la fièvre décoloniale et diversitaire. Les responsables de toutes les institutions bénéficiant de fonds publics, British Museum, National Portrait Gallery, Tate, British Library, Victoria and Albert Museum et bien d'autres à travers le pays se sont fait dire que tout déplacement d'objets ou de statues sous la pression des activistes aurait des conséquences sur leurs budgets. Le secrétaire d'État a signifié que par ces temps difficiles le gouvernement regarderait de près aux dépenses et que l'argent des contribuables britanniques n'avait pas vocation à financer le révisionnisme historique.

Tandis que le nouveau chef du Labour, Keir Starmer, s'était précipité pour mettre un genou à terre, singeant sans réfléchir la pantomime en vogue chez les anti-racistes de métier, fin octobre, Kemi Badenoch, ministre des Égalités du gouvernement Johnson, s'attachait à démasquer *Black Lives Matter*. Dans une déclaration fracassante aux Communes, la ministre d'origine nigériane condamnait l'activisme destructeur et porteur de division de ce mouvement ainsi que les tartuffes qui l'inspirent : « Je voudrais parler ici d'une évolution dangereuse dans les relations raciales, qui me concerne de près [les trois enfants de la ministre sont le fruit d'un mariage mixte, Ndlr], à savoir la promotion de la Théorie Critique Raciale, une idéologie qui voit les noirs comme des victimes et les blancs comme des oppresseurs ». Elle a rappelé que BLM n'est pas une organisation anti-raciste mais bien un mouvement politique. Du reste, BLM-UK vient de solliciter auprès de la commission électorale britannique le statut de parti politique, accréditant les propos de Badenoch et éventant un secret de polichinelle. Le faux-nez anti-raciste de BLM n'aura pas suffi à dissimuler sa vocation anti-capitaliste et progressiste.

Mais s'il fallait encore prouver la chose, la ministre a rappelé cet épisode navrant d'un groupe de manifestants BLM blancs insultant un agent de police noir en poste devant le 10 Downing Street en le traitant de « nègre de service » (« *pet nigger* », dans le texte). « Voilà pourquoi nous ne soutenons pas ce mouvement de ce côté-ci du Parlement », a-t-elle assené, avant d'ajouter : « Et il serait bienvenu que les membres de l'opposition condamnent enfin un certain nombre d'actions menées par ce mouvement politique [...] Nous refusons que des professeurs enseignent à leurs élèves blancs les idées de privilège blanc ou de culpabilité raciale ».

héréditaire. Soyons clairs : une école qui enseignerait ces éléments de la Théorie Critique Raciale comme des faits objectifs ou qui ferait la promotion d'opinions politiques comme celle de supprimer les budgets de la police, sans les mettre en perspective avec le point de vue opposé, enfreindrait la loi ». La ministre aura ainsi rappelé à l'ordre les écoles enivrées par le militantisme victimaire au point d'en oublier leur devoir de neutralité politique.

La ministre a rappelé cet épisode navrant d'un groupe de manifestants BLM blancs insultant un agent de police noir en poste devant le 10 Downing Street en le traitant de « nègre de service »

Dans le même esprit, le ministère de l'Éducation a aussi publié une directive recommandant aux professeurs du secondaire d'enseigner la tolérance à leurs élèves, de leur conter les méfaits de la *cancel culture* (condamnation à la mort sociale pour opinion déviante) et du *no platforming* (le fait d'interdire de tribune un conférencier dont on ne partage pas l'opinion, pratique répandue sur les campus) et l'importance de la liberté d'expression (dire qu'on en est arrivé là au pays de John Stuart Mill !)

Toujours à l'école, exit l'idéologie transgenre. On tourne la page mortifère du slogan « *je ne suis pas né dans le bon corps* » qui encourageait les enfants à recourir à des traitements hormonaux pour adapter leur corps à leur psychologie plutôt que l'inverse. *Exeunt* les matériaux pédagogiques expliquant aux élèves de primaire qu'ils peuvent décider de leur genre et qu'un garçon peut être en réalité une fille, comme la petite histoire du crayon bleu qui se sent rouge, destinée aux 4-8 ans. Le ministère de l'Éducation recommande désormais un livre intitulé *My body is me* (*Mon corps, c'est moi*).

Enfin Liz Truss, ministre des Femmes, a tranché la question de l'auto-identification. Theresa May avait organisé une vaste consultation nationale sur le sujet. Fin des louvoisements, le gouvernement a tranché : il ne sera pas possible de changer de genre à l'état-civil, c'est-à-dire de s'auto-déclarer homme ou femme, indépendamment de son sexe.

Le parti conservateur fait bien de se positionner sur la question transgenre quand on sait combien elle divise le parti travailliste et a quasiment anéanti le parti Lib Dem qui n'en finit pas de se prendre les pieds dans les pièges des politiques identitaires et qui, après avoir misé sur une opposition dogmatique au Brexit, a fait de la lutte contre la transphobie une priorité, ce qui lui vaut aujourd'hui d'être soutenu par 6 % de la population. De l'importance d'être conservateur... ♦ **Sylvie Perez**

LES TOUT PETITS PRINCES

LES ROIS ÉPHÉMÈRES ♦ Philippe Delorme ♦ Éd.

du Cerf ♦ 296 p. – 20 €

Si beaucoup de monarques ont laissé leur empreinte dans l'histoire, il en est d'autres qui se sont perdus dans les oubliettes du passé et que le destin a effacés de nos mémoires. De Romulus Augustule, ultime césarion romain à Jean-Paul 1^{er} dont plus personne n'évoque la figure spirituelle, en passant par l'Aiglon, ce Napoléon II qui régna à peine quinze jours, l'historien Philippe Delorme égrène la vie de ces souverains d'Europe, d'Asie, d'Amérique du Sud ou d'Afrique. Une cinquantaine de portraits savamment choisis d'hommes emportés par la maladie, victimes d'une révolution, morts prématurément au combat ou dans des conditions mystérieuses. Notre chroniqueur ajoute à sa longue liste de monarques des aventuriers truculents, inconnus du grand public, tels que Jacques 1^{er}, empereur du Sahara, ou encore Marie I^{er}, roi des Sedangs. Ce voyage dans le temps est une belle découverte pour tous les passionnés d'histoire. Il met à nu « *toute la précarité et la vanité des gloires humaines* ». ♦ **Frédéric de Natal**



LE VIETNAM DES SAOUDIENS

UN SILENCE DE MORT ♦ Jeannette Bougrab

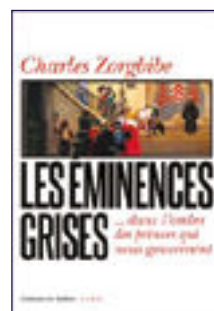
Éd. du Cerf ♦ 238 p. – 20 €

Pourquoi Jeannette Bougrab écrit-elle un livre sur la guerre au Yémen, cette tuerie oubliée où se sont enlées armées saoudienne et émirienne depuis cinq ans ? Est-ce parce que Charb, son éphémère compagnon, a été tué en 2015 par des Kouachi entraînés par AQPA (« Al Qaïda dans la péninsule arabique »), ou plutôt parce que, comme elle le raconte, elle est tombée sur une photo d'une fillette agonisant dans le *New York Times* ? Quoi qu'il en soit, on est surpris par le sérieux de cette histoire à chaud de la tragédie yéménite. Il ne s'agit pas d'un recueil de témoignages poignants ou d'un pamphlet assassin. Au contraire, Bougrab rassemble les meilleures sources et décrit avec précision les jeux de pouvoir politique à Riyad, les enjeux militaro-industriels à Washington, Londres et Paris. Il manque sans doute une carte pour comprendre pourquoi ce crime de guerre à grande échelle fait moins de bruit que l'assassinat de Jamal Khashoggi à Istanbul, assassinat qui aura eu pour seul mérite de fermer le bec des thuriféraires de Ben Salmane (Ockrent, Attali, Tenzer, Fouks et tant d'autres). ♦ **Hadrien Desuin**



ÉMINENTISSIME

Chacun se fait une image assez précise de l'éminence grise, terme forgé par les détracteurs du père Joseph, l'ombre de Richelieu. Charles Zorgbibe, historien reconnu des relations internationales, prend un certain plaisir à dérouler une galerie de portraits aussi différents que François de Grossouvre, Jean Monnet, Rudyard Kipling, Gentz et Beaumarchais. Certains conseillers se font prophète et plume, d'autres préfèrent la discrétion de l'espion et organisent les basses œuvres ; enfin un petit nombre, dont le père Joseph, le colonel House et Hopkins, deviennent de véritables doubles du chef politique. Il faut superposer à ces caractères des inflexions idéologiques ou religieuses. Tout au long de l'histoire, les tiraillements entre sensibilité morale et réalisme national ou impérial apparaissent. Avec Charles Zorgbibe, le lecteur n'est jamais déçu, il a le bonheur de naviguer au gré des anecdotes légères et des réflexions en eaux profondes. ♦ **HD**



**LES ÉMINENCES
GRISES**

Charles Zorgbibe
de Fallois

192 p. – 18 €



Black Lives Haters

Censure à l'université : le Canada gangrené par le politiquement correct

« **Nigger** », ce mot qu'il ne faut plus prononcer, même dans le cadre d'un cours, a valu à une enseignante canadienne d'être dénoncée et suspendue de ses fonctions.

Professeur de l'Université d'Ottawa en Ontario, Mme Verushka Lieutenant-Duval a été victime de censure institutionnelle et d'intimidation par ses étudiants. Sa faute ? Elle a prononcé, lors de son cours sur l'art et le genre, le mot qu'il ne faut pas dire, « nigger ».

Elle avait beau prononcer le mot dans le cadre de son enseignement, en expliquant sa réappropriation subversive par la communauté noire américaine, il semblerait qu'il lui soit interdit à cause de sa couleur de peau blanche, et donc forcément suprématiste. Une étudiante du cours, outrée de ce supposé racisme à son égard et soucieuse de dénoncer la discrimination systémique vécue à l'université, diffuse sur les médias sociaux l'adresse et le numéro de téléphone personnels du professeur.

L'affaire prend une tournure sordide : l'Université d'Ottawa désavoue son employée.

Le recteur, M. Jacques Frémont, dénonce, dans un communiqué le 19 octobre, le racisme systémique, ainsi que les « agressions et micro-agressions » qui imprègnent le monde universitaire : « *L'enseignante avait tout à fait le choix, dans ses propos, d'utiliser ou non le mot commençant par -n ; elle a choisi de le faire avec les conséquences que l'on sait* ». Autrement dit, elle savait à quoi s'attendre. Elle a pris un risque, tant pis pour elle. On assiste à la situation ironique et désormais courante où un professeur qui répand les théories de l'intersectionnalité se fait dévorer par une gauche qu'il nourrissait. Au bout d'un procès digne de 1984, le professeur est suspendu de ses fonctions pendant trois semaines, sans même avoir eu la possibilité de se justifier auprès des autorités.

En se rangeant du côté des étudiants vautrés dans un discours victimaire, l'établissement révèle une terrible lâcheté, la même qui isole en France Samuel Paty, sans défense, face à un ennemi sanguinaire.

Depuis, divers politiciens prennent la parole soit pour soutenir les étudiants « racisés » et heurtés, soit pour défendre le professeur et plaider pour l'usage des « mots interdits » dans un contexte pédagogique. Le Premier ministre du Québec, François Legault, dont le gouvernement refuse de reconnaître « l'idéologie en provenance des États-Unis » qu'est le « racisme

systémique », dénonce une « police de la censure ». La vice-première ministre, Geneviève Guilbault, a tenu aussi à souligner les intimidations que subissent les professeurs francophones dans cette affaire, qui soutiennent majoritairement la liberté académique face au monde anglophone. Pour une fois, les Québécois ont témoigné d'une étonnante unanimité à l'Assemblée nationale. Tous les partis – dont le Parti libéral du Québec, marquant une opposition à Justin Trudeau – se sont entendus pour signaler les dérives du politiquement correct.

Au bout d'un procès digne de 1984, le professeur est suspendu de ses fonctions pendant trois semaines, sans même avoir eu la possibilité de se justifier auprès des autorités.

Au sein du gouvernement fédéral à Ottawa, on peine à afficher une position claire. Justin Trudeau s'est, quant à lui, lâchement retranché derrière « le respect des autres et l'écoute des communautés », ainsi que du combat contre « le racisme sous toutes ses formes ». Il n'a pas pu, cependant, fuir les questions sur la crise des caricatures qui fait rage actuellement en France.

Si Emmanuel Macron revendiquait leur diffusion et la liberté d'expression à la suite du meurtre de Samuel Paty, Trudeau, interrogé lors d'une conférence de presse le 30 octobre, affirmait sous le regard approuvateur de la majorité anglophone du pays que « nous devons être conscients de l'impact de nos mots, de nos gestes sur d'autres, particulièrement ces communautés [...] qui vivent énormément de discrimination encore », puisqu'il faut aussi éviter de « blesser de façon arbitraire ou inutile ». Invitant, finalement, à débattre de certaines limites à la liberté d'expression, Trudeau ne pose, en tout cas, aucune borne à la médiocrité et à la complicité. ♦ **Mélanie Courtemanche-Dancause**

Mathieu Bock-Côté

« L'accouplement du multiculturalisme canadien et du racialisme américain est morbide »

La lutte contre le racisme au Canada éloigne ce dernier du Québec et le rapproche un peu plus de l'esprit qui règne aux États-Unis, et flirte malheureusement avec le totalitarisme.

Des figures médiatiques, des étudiants, ainsi que des professeurs croient qu'il est possible d'enseigner l'histoire d'un mot sans avoir à le prononcer, pour éviter de heurter certaines sensibilités. En ces circonstances, il devient impossible d'instruire. Comment envisagez-vous cette dérive ?

Ce qui se passe à l'Université d'Ottawa est ubuesque. La simple prononciation par le professeur Verushka Lieutenant-Duval du mot « nègre » a entraîné sa suspension à la suite d'une cabale sur les réseaux sociaux. On l'a accusée d'avoir commis un acte raciste dans l'université, sauf qu'elle ne l'avait pas prononcé pour blesser qui que ce soit. Au contraire. Elle voulait plutôt évoquer de quelle manière la communauté noire avait cherché à se le réapproprier. Mais le simple fait de le prononcer, même dans un contexte académique, est désormais assimilé à un discours haineux. Je souligne que Justin Trudeau s'est aligné sur la position de l'Université qui a assimilé le simple usage de ce terme à un geste raciste. Cette querelle n'est pas nouvelle, cela dit. À l'Université Concordia, à Montréal, un professeur a subi un sort semblable pour avoir mentionné dans son cours le livre *Nègres blancs d'Amérique* de Pierre Vallières, une œuvre majeure de l'histoire de la littérature québécoise. De même, sur CBC, une animatrice a perdu son émission pour avoir prononcé le titre de ce livre. Autrement dit, au Canada, en 2020, on peut être suspendu ou congédié pour avoir prononcé le titre d'un livre.

La leçon a été retenue : dans les médias, on parle désormais exclusivement du « n* word » ou du « mot qui commence par la lettre N ». La purge va plus loin : dans une commission scolaire anglophone de Montréal, un manuel a été retiré des classes et des bibliothèques parce qu'il faisait référence au livre de Vallières. On comprend donc qu'il faudra mettre à l'index le livre de Vallières, mais aussi, possiblement, ceux qui le mentionnent.

Devant cela, certains résistent, mais d'autres se couchent. C'est le cas de Mme Lieutenant-Duval qui a multiplié les excuses à l'endroit de ses agresseurs et précisé qu'elle regret-



tait d'avoir prononcé le mot interdit, en plus d'indiquer qu'elle retirerait de son enseignement les ouvrages et textes qui le mentionnent. Elle a même pris la peine de préciser qu'elle s'est présentée au bureau responsable de l'inclusion et de la diversité à l'Université pour savoir s'il y avait une liste des mots à bannir pour pratiquer une pédagogie plus inclusive. On lui a répondu que le mot indien, le mot qui commence par i, pour reprendre ses propres termes, pourrait bien l'être.

Toutes les préfigurations totalitaires présentes dans 1984 sont en train de se concrétiser et de se déployer violemment dans l'université nord-américaine, qui elle-même, contamine idéologiquement l'ensemble de la société.

Nous avons appris que Mme Lieutenant-Duval, dès le début de son cours, prévenait ses étudiants que des concepts sensibles allaient être abordés. En France, on a su que Samuel Paty avait prévenu ses élèves qu'il allait montrer des caricatures du prophète Mahomet, puis invitait ceux qui pouvaient être choqués à quitter la salle de classe. Il y a là une action préméditée : les étudiants, même ceux qui se disent facilement heurtés, décident de rester pour piéger le professeur. Assistons-nous à une nouvelle inquisition ?

S'il se sent offusqué par un mot ou par une théorie dans une salle de classe, l'étudiant peut désormais se plaindre aux autorités qui, presque automatiquement, lui donnent raison au nom de la lutte contre la haine sur le campus. La salle de classe institutionnalise la tyrannie des susceptibles et les communautés minoritaires, que le régime diversitaire tend à mul-



La planète entière regarde ce qui se passe en France : elle redevient le champ de bataille où se joue le sort de la liberté.

tiplier par définition, sont désormais en droit de déterminer ce qu'elles assimilent à un blasphème, et peuvent imposer un nouvel interdit. Je cite les mots du recteur Jacques Frémont, de l'Université d'Ottawa : « *Ce qui peut sembler banal pour un membre de la communauté majoritaire peut être perçu par plusieurs membres de la minorité comme étant profondément offensant. Les membres des groupes dominants n'ont tout simplement pas la légitimité pour décider ce qui constitue une micro-agression* ». C'est au nom de la lutte contre le racisme systémique qu'il entend imposer ce nouveau système normatif fondé sur la délation dans l'université. Les étudiants connaissent, eux, les nouveaux interdits et sont emportés par la toute-puissance que leur donnent les médias sociaux. C'est le professeur qui doit désormais se faire rééduquer par ses étudiants *woke*, et il pourra même les remercier pour ces persécutions, qui lui auront permis de cheminer vers la lumière diversitaire. Il y a de quoi rappeler les schèmes mentaux de la Révolution culturelle.

En France, le meurtre de Samuel Paty alimente la question identitaire. Au Québec, à travers ce scandale de la censure, pourrait-il aussi y avoir une redécouverte de la question nationale ?

Les questions liées à la liberté d'expression et plus largement, à l'identité collective, montrent bien à quel point les Québécois et les Canadiens habitent désormais deux planètes distinctes. Les Québécois se sentent fondamentalement étrangers à cette nouvelle tentation totalitaire, qui résulte de l'accouplement morbide du multiculturalisme canadien et du racisme américain. On nous force à débattre d'un enjeu et dans des paramètres qui ne sont pas les nôtres ; puis, on cherche à nous rééduquer parce qu'on n'accepte pas de nous voir en ces termes étrangers. Il faut ajouter que du point de vue du Canada contemporain, le simple rappel par les Québécois qu'ils forment un peuple est assimilé à une forme de suprématisme ethnique. La question identitaire fera remonter à la surface l'idée d'indépendance.

On peut d'ailleurs remarquer que la plupart des professeurs ayant soutenu Mme Lieutenant-Duval étaient francophones...

Effectivement, les réactions entre les anglophones et les francophones divergent. Mais le débat dépasse la question de la langue : c'est aussi une différence de culture, voire de civilisation. Alors que les Canadiens anglais sont dominés par l'imaginaire des États-Unis en général, le peuple québécois aborde le monde à partir d'une autre expérience historique.

Quel était l'état d'esprit des Québécois vis-à-vis du meurtre de Samuel Paty en France ?

Le commun des mortels comprend tout de suite l'enjeu ; les autorités canadiennes ont beau dire que c'est le « terrorisme » qui a frappé, on sait que c'est le terrorisme islamiste. J'ajoute que la déclaration de Justin Trudeau sur les limites de la liberté d'expression, qui assimile à peu près ouvertement la critique des religions à un acte criminel, en révolte plusieurs. Trudeau, dans les faits, donne raison aux islamistes qui s'offusquent des caricatures et veulent les interdire, même s'il condamne la violence de leurs gestes.

Finalement, quels sont les atouts de la France pour sortir de cette crise ? En quoi peut-elle demeurer ou redevenir un modèle pour le Québec ?

J'aime dire qu'en France, à cause des lois liberticides qui prétendent encadrer la liberté d'expression mais qui concrètement l'étouffent, on ne peut pas dire grand-chose, mais les gens ont envie de tout dire. Inversement, ici au Québec, il est possible de tout dire, mais on ne veut rien dire tellement nous nous retrouvons dans une culture consensualiste. Par ailleurs, la France demeure une expression absolument irremplaçable de notre civilisation. La planète entière regarde ce qui se passe en France : elle redevient le champ de bataille où se joue le sort de la liberté. Les Québécois, je crois, demeurent fondamentalement attachés à ce pays qu'on appelait encore au cours du dernier siècle la mère patrie. Ils auraient tout avantage à renouer mentalement avec lui pour résister à leur américanisation. ♦ **Propos recueillis par Mélanie Courtemanche-Dancause**

Les Essais



Éditorial

Par **Rémi Lélian**



Les yeux grands fermés

Dans un texte à propos du 21 avril 2002, le très regretté Philippe Muray écrivait que le réel avait été reporté à une date ultérieure, c'est-à-dire que, malgré le coup de tonnerre de la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour, l'ensemble de la société médiatique, dont Festivus est le citoyen, avait pu grâce à un effort de refoulement psychique phénoménal faire comme si rien ne s'était vraiment passé ; on concaténa sous le slogan « sentiment d'insécurité » les raisons ayant permis au patron de la PME Front National de parvenir à éjecter Jospin. Ouf ! « *On a eu chaud !* conclut Muray, *le réel a été repoussé à une date ultérieure* ». Mais je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître, d'un temps où l'on imaginait le réel seulement repoussé par les médias, là où il était déjà rapetissé et remâché par une idéologie qui le digérait à sa convenance afin de le rendre inoffensif. La ligne de partage était relativement claire, il y avait le réel, dur, vrai, et il y avait ceux qui n'y croyaient pas, qui ne le voyaient pas, ceux pour qui le réel n'était que la somme de leurs envies et ce qu'ils voulaient voir parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement que voir ce qu'il leur faisait plaisir de voir. C'était avant internet en fait, avant que la sphère médiatique se propage et se multiplie comme une métastase et plutôt que de se retrouver centralisée dans ce que l'on a appelé le quatrième pouvoir – ce qui permettait au moins de savoir, quand il y en avait, où était le déni – finisse par être divisé et réparti « citoyennement ».

Ainsi, chacun a droit désormais à sa part de déni, chacun à présent peut repousser le réel à une date ultérieure, croire

que l'épidémie est un hologramme sanitaire, sans se soucier de la saturation des services de santé, que Trump a été élu et qu'on a triché pour empêcher son élection, sans que le camp de Trump, trois semaines révolues depuis les présidentielles américaines, n'ait encore fourni la moindre preuve nécessaire à rendre de pareilles accusations crédibles. On peut même penser que *Hold-Up*, grotesque documenteur, qui joint comme on l'a rarement observé le mensonge au ridicule, pose, malgré tout, des questions qui méritent qu'on y réfléchisse. C'est dire si le réel se porte mal, d'ailleurs, plus personne n'y croit. Tout le monde a trébuché dans la psychose : des fameux masques inutiles de mars rendus obligatoires en août sans qu'on concède la moindre erreur d'appréciation, après quoi la macronie s'étonne que les Français respectent moins les consignes de distanciations utiles au ralentissement du virus, à la deuxième vague qui, à l'instar de la guerre de Troie, n'aura pas lieu. Il a fallu plus de deux cents morts du « terrorisme » en France en cinq années, et la décapitation de Samuel Paty à la sortie de son lycée, après qu'un appel d'offres fut lancé sur internet par des parents d'élèves mécontents qui réclamaient sa punition, pour qu'on se décide à le qualifier officiellement de « terrorisme islamique ». Le réel a la dent dure et comme Dieu ne disparaîtra pas sous prétexte qu'on y a renoncé. C'est même à cela qu'on le reconnaît, il persiste, il est même probable qu'il se venge. Philipp K. Dick, autre écrivain génial, écrit que « *le réel c'est ce qui continue d'exister quand on cesse d'y croire* ». On va fermer les yeux très forts, mais on n'est pas sorti de l'auberge. ♦

LE COUTEAU ENTRE LES DENTS !

Avec sa dégaine de bobo auréolé d'un César, celui qui ne le lit pas va aisément prendre François Bégaudeau pour une sorte d'égrégore mélenchoniste de Raphaël Enthoven. Il se trompe.

Bégaudeau, c'est le gauchiste dur, structuré, couteau entre les dents, et dont on imagine sans peine qu'il serait prêt à casser tous les œufs nécessaires à l'omlette révolutionnaire. C'est aussi la première chose qu'il faut lui reconnaître : on n'a pas affaire avec lui à l'habituel ventre mou du défenseur de la social-démocratie vaguement gauchisée, qui, lorsque l'on rince sa moraline, se retrouve seul comme un con face à ses contradictions. Non ! Bégaudeau, c'est Marx pour de vrai, et non Hegel, ça n'est pas la lutte à mort qui doit révéler les consciences et donc maintenir la lutte pour éviter la mort, mais la lutte qui veut la mort de l'ennemi ; bref, un révolutionnaire authentique, donc un bourgeois, serions-nous tenté d'ajouter ironiquement – mais nous aurions probablement tort.

C'est en toute logique alors que l'auteur de *Jésus, les Bourgeois et nous*, après *Histoire de ta bêtise*, livre dans lequel il s'attaquait à ceux auxquels on l'assimile à tort, les « bourgeois cools » plus communément appelés bobos, continue sa charge contre la bourgeoisie, honnie cette fois-ci sous sa forme « hard », celle du bourgeois de droite – le pur bourgeois tant qu'à penser en clichés marxistes. Dans sa tâche, le voici secondé par Paul Piccarreta, directeur de la revue *Limite*, pressé et ravi semblait-il de servir de faire-valoir à un Bégaudeau brillant qui lui rappellera subtilement tout au long du livre qu'ils ne se trouvent pas dans le même camp, sans qu'on sache véritablement si Piccarreta, tout à son admiration pour la star littéraire, comprend ce que Bégaudeau lui raconte.

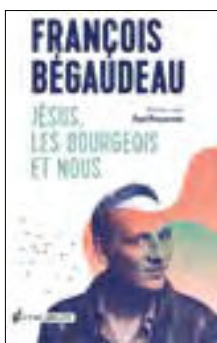
La deuxième chose qu'il faut reconnaître à Bégaudeau, consécutive à la première : sa capacité, en bon commissaire du peuple, à démasquer les traîtres. Par exemple, sa mise au pilori de la « common decency » de Michéa, dont il dénonce l'escroquerie, et qui s'avère tout sauf orwellienne, mais plus probablement rousseauiste, c'est-à-dire mythique, la marque d'un âge d'or révolu,

en un mot et à juste titre : réactionnaire. Christophe Guilluy et même Ken Loach qu'il accuse, non pas de racisme, mais d'être structurés par des archétypes qui le sont et qui leur font finalement jouer le jeu de la domination forcément capitaliste, raciste, cisgenre, etc., comme chacun le sait quand il se shoote à Marx. Sans parler d'Onfray dont il fustige le confusionnisme avec un mépris de bon aloi, et les néo-orwelliens, donc Piccarreta et sa bande, qualifiés d'autoritaires sous prétexte de ne pas se réjouir en bloc de Mai 68.

On l'a dit, Bégaudeau n'avance pas masqué quand il écrit ; ainsi prévient-il dès les premières pages : « Si Histoire de ta bêtise a pu m'attirer la sympathie de la branche identitaire autoritaire de la bourgeoisie, c'est au prix d'un aveuglement à ce qui la concernait en propre dans le texte – décidément ces gens ont perdu l'habitude de lire... » J'ignore qui sont ces gens, je sais en revanche que quant à nous, Bégaudeau peut se rassurer, nous savons lire – nous ne sommes donc pas des bourgeois ? – et avons bien compris son propos, c'est pourquoi ce règlement de compte en forme de mise au point ne nous surprend pas le moins du monde, c'est pourquoi aussi nous savons que nous ne pouvons être l'ami de quelqu'un dont le but est de nous anéantir, fût-il quelqu'un qui se réclame de « Jésus ».

Le Christ donc qui apparaît dans la dernière partie du livre comme une sorte de

garant moral, un compagnon de route, et l'image d'une spiritualité sans spiritualité puisque Bégaudeau n'y croit pas, malgré la sympathie qu'il éprouve pour celui qui n'est pour lui, de fait, plus rien d'autre qu'un personnage. Or, on sait ce que la dilection pour une spiritualité dénuée de foi promet quand elle se mélange au politique : la révolution, soit la violence, le sang et la mort. Que Bégaudeau se désole de la disparition des chrétiens marxistes, qu'il aime dans l'Église son cérémonial, ne change rien à l'affaire ; à la fin, il le reconnaît lui-même, il ne peut pas s'agenouiller, son corps résiste, le matérialiste persiste, et c'est le marxiste qui triomphe contre Jésus, contre les bourgeois, et contre nous... ♦ Rémi Lélian

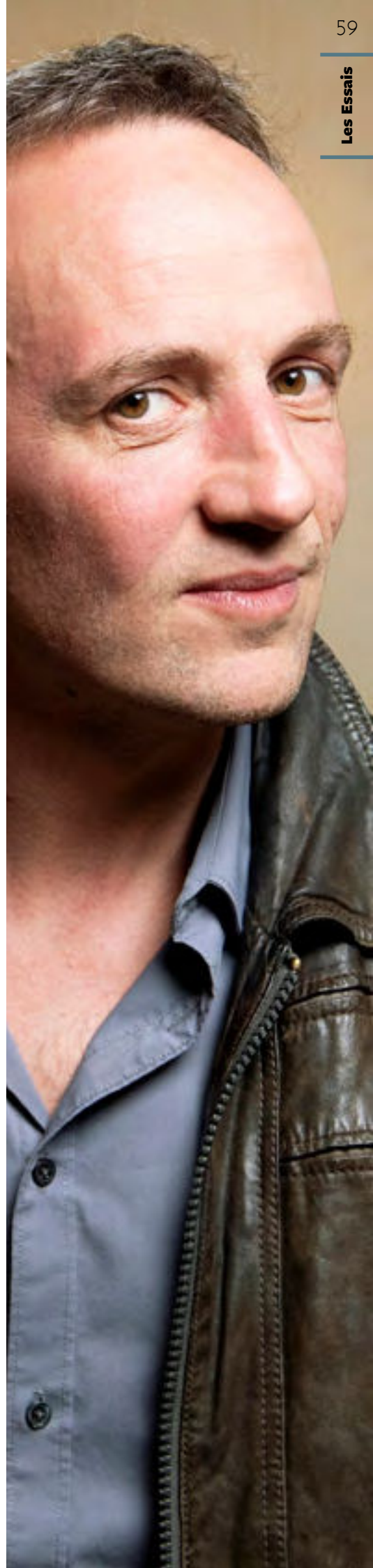


**JÉSUS,
LES BOURGEOIS
ET NOUS**

François Bégaudeau
et Paul Piccarreta

L'Escargot

128 p. – 13,90 €



Olivier Rey

« C'est une rude entreprise, que de voir vraiment ce que l'on voit »

Olivier Rey, philosophe et mathématicien, nous offre une méditation sur l'image telle qu'elle s'envisageait et telle qu'elle se perd. Un livre qui nous apprend qu'il ne suffit pas « d'avoir les yeux ouverts pour voir ».

Vous opposez l'icône à l'idole, la première étant vecteur de vérité, la seconde de mensonge. Pouvez-vous expliquer cette distinction ?



Les mots « idole » et « icône » viennent des mots *eidolôn* et *eikôn* qui, en grec ancien, signifiaient tous deux « image », avec cependant des connotations différentes. Le verbe *eidô* voulait dire « voir », mais pouvait aussi signifier « savoir » (comme, par exemple, on peut aussi bien dire d'un devin qu'il « voit » ou « sait » l'avenir). Le voir est ici un saisir. Le verbe *eikô*, quant à lui, voulait dire « être semblable à », « ressembler » – ce qui fait que dans l'*eikon*, il y a une différence, un décalage entre d'une part ce qui directement perçu par les yeux, d'autre part ce à quoi cette perception renvoie. Pour cette raison, le doublet *eidôlon/eikôn*, idole-icône, a servi à distinguer et à opposer deux types d'images : d'une part, une image qui ne laisserait rien à désirer dans ce qu'elle donne à voir (l'idole), d'autre part une image qui, par ce qu'elle montre, fait signe vers ce qu'elle ne montre pas (l'icône).

Quel usage la tradition chrétienne a-t-elle fait de cette distinction ?

La peinture chrétienne doit toujours avoir en elle quelque chose d'une affirmation, et quelque chose d'une négation. Affirmation, en ce qu'elle doit témoigner du fait que, en la personne du Christ, Dieu s'est véritablement fait homme. Négation, en ce qu'elle doit signifier le fait que si Dieu, en s'incarnant, s'est rendu visible, pour autant il ne cesse d'excéder, en tant que Dieu, tout ce que nous pouvons en saisir. Autrement dit, la peinture chrétienne doit être icône – au sens d'image qui, à travers ce qu'elle donne à voir, introduit à ce qui ne se voit pas.

L'image qui sature le regard, l'image qui en met, au sens littéral de l'expression, « plein la vue », a

toujours en elle quelque chose de mensonger, dans la mesure où elle prétend offrir pleine saisie de ce dont elle est l'image. Or, il n'y a pas un seul élément du monde qui n'excède ce que nous sommes à même d'en saisir. Évidemment, le mensonge « idolâtrique » atteint son paroxysme quand l'image prétend circonscrire en elle la divinité, la livrer sans réserve au regard.

Selon les lieux et les époques, les peintres d'images chrétiennes ont eu recours à divers moyens pour joindre dans l'image l'affirmation – Dieu s'est vraiment incarné – et la négation – Dieu excède infiniment tout ce que nous pouvons en saisir. J'en donne divers exemples dans le livre.

L'image nous est-elle nécessaire pour appréhender le monde, et par extension la vérité de celui-ci, si tant est qu'il en possède une ?

Le rôle de l'image est ambigu. Pascal, dans ses *Pensées*, nous met en garde : « *Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire point les originaux !* » L'image est néfaste quand elle détourne notre attention du réel – quand, au réel, elle nous fait préférer son succédané. Cependant, lorsque les adversaires des images reprochent à celles-ci de s'en tenir aux apparences, leurs défenseurs peuvent objecter que s'en tenir aux apparences, c'est ce que nous faisons le plus souvent dans la vie courante ! Bien sûr, beaucoup d'images ont, à l'égard du réel, une fonction « recouvrante ». Je pense, pour prendre un exemple caricatural, aux photographies accrochées aux grilles du jardin du Luxembourg, à Paris : sur ces grilles, des images de la nature font « écran », et empêchent les passants de prêter attention aux vrais arbres du jardin. Mais il est aussi des images qui, à l'égard du réel, ont une fonction « révélatrice ». Je pense, pour prendre à nouveau un exemple, à la *Grande Touffe d'herbes* peinte par Dürer. Ordinairement, quand nous marchons sur un chemin, nous ne prêtons pas attention aux herbes qui le bordent. C'est de l'herbe, voilà tout. L'image de Dürer invite celui qui la contemple à accorder, de temps en temps, un regard moins négligent, moins aveugle qu'à l'accoutumée aux « mauvaises herbes ». On croit souvent que pour voir, il suffit d'avoir les yeux ouverts. Pas du tout ! C'est une rude entreprise, que de voir vraiment ce que l'on voit. Certaines images nous bouchent la vue, d'autres nous aident à voir. De ces dernières, je ne dirais pas qu'elles nous montrent le monde dans sa vérité : elles déchirent plutôt le voile d'habitude qui nous le dissimulait. Elles invitent à « être au monde ».

Le remplacement de l'artiste par l'électronicien est-il un tournant anthropologique irrémédiable ?

Les électroniciens se sont multipliés, et les usagers de l'électronique plus encore – qui utilisent



**Annonciation
(vers 1440-1445),
Zanobi Strozzi,
Tempéra sur bois,
Londres, National
Gallery**



**GLOIRE ET
MISÈRE DE
L'IMAGE APRÈS
JÉSUS-CHRIST**

Olivier Rey
Éditions
Conférence
306 p. – 25 €

Dans cette peinture de l'Annonciation, Strozzi ajoute au caractère affirmatif de l'image (lors du colloque entre l'archange Gabriel et Marie, Dieu s'est vraiment incarné dans le sein de Marie), un caractère négatif (le mystère de l'Incarnation excède tout ce que nous pouvons en saisir), en peignant, au sol, l'espace qui sépare Gabriel de Marie de façon non figurative. En isolant cette partie de la peinture on obtient, des siècles avant Kandinsky, une œuvre abstraite. ♦ **Olivier Rey**

les ressources du « numérique » pour saturer notre regard d'images par milliards. En même temps, aucune époque avant la nôtre n'avait compté autant de personnes qui revendiquent le statut d'artiste ! Jadis, image coïncidait à peu près avec image religieuse – et l'art n'était autre qu'un artisanat, destiné à produire ce type d'images. Avec l'avènement de la modernité, l'art a gardé, de son ancienne dimension religieuse, quelque chose de sacré, mais ce sacré a migré, depuis les figures que l'artiste s'efforçait de peindre vers l'artiste lui-même et ses œuvres. De la peinture moderne, Jean Paulhan a affirmé : « *Le plus exact qu'il en faille dire est qu'elle cesse de représenter le sacré pour l'être* ». Pendant des siècles, les gens ont entrepris des pèlerinages vers des lieux saints. Aujourd'hui, ils s'engouffrent en masse dans les musées : ce fait illustre bien le détournement de sacré qui s'est opéré. Et dans les musées, les visiteurs utilisent leur smartphone pour photographier les œuvres – ils convertissent l'art en fichiers électroniques. L'art contemporain, quant à lui, est entièrement parasite : en se disant art, il parvient à détourner à son profit quelque chose du sacré qui inspirait l'art ancien. Cela étant, l'imposture est de moins en moins crédible.

L'art pictural de la représentation semble être perdu. Quelles images de notre présent resteront pour documenter notre époque ?

Des siècles durant, en Europe, la représentation a été inspirée par le christianisme. Représentation du Christ, et représentation des hommes en tant que chacun d'entre eux a été créé à l'image de Dieu – image que la sainteté rend ressemblante et que le péché déforme. Représentation, également, de la nature. C'est parce que, selon la formule d'Albert le Grand, « *le monde entier est pour l'homme une théologie* », que Dürer en est venu un jour à peindre sa *Grande Touffe d'herbes* précédemment évoquée. Si la tradition de la représentation, en Europe, a eu tellement partie liée avec le christianisme, il est normal que l'art pictural de la représentation s'y défasse quand le monde « *sort du christianisme* », pour reprendre la formule de Marcel Gauchet.

L'art de l'image se perd, non par disparition des images mais, au contraire, à travers leur multiplication insensée. Lesquelles de ces images, dans les milliards qui sont produites chaque jour, resteront pour témoigner de notre époque ? Il est difficile de le dire. Naguère, en prenant une photo,

« L'art de l'image se perd, non par disparition des images mais, au contraire, à travers leur multiplication insensée. »

Olivier Rey

on disait « immortaliser » un événement, arraché par le cliché à l'universel passage des choses. Aujourd'hui, prendre des photos participe de cet universel passage. L'immense majorité de ces images disparaîtront, parce que leurs supports sont fragiles, ou seront devenus « illisibles » faute du matériel adéquat pour en extraire les « informations ». Il est normal qu'un monde du « jetable » produise des images elles-mêmes vouées à s'effacer. Les maîtres anciens, eux, mettaient tant de soin à préparer leurs supports et leurs couleurs, que leurs œuvres ont traversé les siècles. ♦ **Propos recueillis par Louis Lecomte et Rémi Lélian**



JEAN PAULHAN

L'extrême milieu

« Jean Paulhan n'existe pas », proclame en 1963 une carte postale éditée par quelques néo-surréalistes revanchards, quand le directeur en titre de *La Nouvelle Revue Française* décide de présenter sa candidature à l'Académie française. Soucieux de démentir ses détracteurs et de prouver qu'il existe bel et bien, Jean Paulhan se procure plusieurs dizaines d'exemplaires des cartes postales qu'il fait largement circuler et obtient de surcroît son siège à l'Académie, au fauteuil de Pierre Benoît, mort en 1962. Si Jean Paulhan a bel et bien existé, ce fut, il est vrai, de manière fort discrète, au point que le rôle essentiel qu'il a joué pour la littérature française du xx^e siècle est aujourd'hui trop souvent oublié.

Né à Nîmes en 1884 et mort à Neuilly en 1968, Paulhan aura publié une bonne partie des gloires de la littérature française du xx^e siècle durant les quelque trente ans passés à la tête de la NRF, de 1925 à 1940, puis de 1953 jusqu'à sa mort ; et aura fait passer au second plan sa propre carrière d'écrivain. *Le Guerrier appliqué*, récit de son expérience au front, a beau être célébré lors de sa publication en 1917 comme l'un des textes les plus brillants écrits sur l'expérience de la guerre, son œuvre romanesque et théorique, tout entière dédiée au mystère du langage, est restée confidentielle et d'accès difficile.

Paulhan développe pourtant dans l'ensemble de son œuvre, et en particulier dans les essais qu'il a laissés, une réflexion profonde et une critique acérée dont l'actualité ne se dément pas un demi-siècle après. Philosophe du langage au siècle des totalitarismes, Paulhan a observé de quelle manière l'idéologisme s'empare de la littérature, voire du langage commun, pour faire régner la « terreur dans les lettres » dénoncée dans son essai resté le plus connu, *Les Fleurs de Tarbes*, publié en 1936, dans lequel il moque avec une cruauté lucide la prétention des avant-gardes à vouloir débarrasser la langue de tous les stéréotypes et faux-semblants qu'elle peut contenir. Une prétention qui préfigurait celle de nos ayatollahs actuels du politiquement correct, le talent en moins évidemment. Les avant-gardes des années trente se préoccupaient, il est vrai, encore de littérature, les gardes-chiourmes du langage montent de nos jours la garde devant Twitter.

Paulhan prêtait une grande attention aux avant-gardes mais détestait tout autant les idéologues que les gardes-chiourmes :

« En bref, sitôt que l'on a affaire à une opinion baroque et manifestement absurde, l'on peut être sûr qu'elle a pour auteur quelque prince de la pensée », écrit-il dans la NRF en mars 1939, après avoir fait partie des rares intellectuels à déplorer la reculade de Munich. « Ce n'est pas l'effet le moins curieux des fascismes triomphants que l'inquiétude où ils peuvent jeter une démocratie éblouie de tant de succès, vaguement jalouse, toute prête à mettre de l'eau dans son vin populaire et déjà convaincue qu'elle a péché par excès de démocratie ». Paulhan n'a pas, sur le plan politique, des idées très arrêtées : « Et je ne suis pas fâché, convient-il en 1956 dans sa *Lettre à un jeune partisan*, qu'il me faille être démocrate le matin, l'après-midi aristocrate et le soir royaliste ». Si Paulhan n'est pas loin de trouver que les partis politiques restent une plaisanterie, la démocratie a une affaire plus sérieuse à régler quand elle doit, en temps de crise, ressusciter sa propre mystique : « La démocratie fait appel contre les aristocrates – et spécialement contre les aristocrates de l'intelligence – au premier venu ». Qui donc est ce premier venu auquel Paulhan ne cessera jamais de faire appel depuis la veille de la Seconde guerre mondiale jusqu'à sa fracassante *Lettre aux directeurs de la résistance* en 1947 ? Le peuple ? Paulhan a suffisamment d'honnêteté pour n'avoir pas la prétention de vouloir le définir. Le peuple a mille voix, sauf quand les chefs de partis font semblant de lui donner la parole. Qu'est-ce donc alors que le premier venu de Paulhan ? Un roi ? Un dictateur ? De Gaulle, le premier venu providentiel ? Mais ce premier venu démocratique n'est pas un chef de parti, nous dit Paulhan. C'est tout à la fois l'homme de la rue et, entre le fatras des doctrines et la prétention des idéologies, un « état d'extrême milieu, bien plus proche d'un secret que d'un aveu, d'une ignorance que d'une doctrine ». L'atavisme du bon sens donc, ou l'injonction indescriptible du choix moral, qui amène Paulhan, comme des milliers d'autres premiers venus, à rejoindre la résistance pour aller défendre une idée fort incertaine de la démocratie en 1940 : « La démocratie a son mystère comme une religion ; et son secret, comme une poésie ». Mystère bien fragile et religion bien incertaine que seule une étrange conviction amène à défendre : « Tu peux serrer dans ta main une abeille jusqu'à ce qu'elle étouffe. Elle n'étouffera pas sans t'avoir piqué. C'est peu de chose, dis-tu. Oui, c'est peu de chose. Mais si elle ne te piquait pas, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'abeilles ». ♦ **Laurent Gayard**

DE BIG BROTHER AU SOFT POWER

Dans son essai *Dictature 2.0*, Kai Strittmatter, journaliste du quotidien *Süddeutsche Zeitung*, décrit une Chine sous surveillance généralisée : celle du Parti communiste chinois, au pouvoir depuis 1949. La domination du parti sur le peuple s'accroît à travers l'usage des technologies de surveillance numérique. La presse sous contrôle permet de désigner des boucs émissaires qui seront emprisonnés, à l'image du journaliste Wang Xiaolu et des avocats du cabinet Fengriu. Dès 1998, la Chine a lancé le projet « Bouclier doré » : un programme de maî-

trise complète d'internet qui permet de censurer le web. L'intelligence artificielle est perçue non seulement comme un vecteur d'évolution économique mais aussi comme un futur instrument de soumission. Strittmatter expose la montée de l'influence chinoise liée au numérique : en 2019, Xi Jinping animait une réunion sur la technologie du blockchain, mode de stockage et de transmission des informations, fixant comme objectif l'instauration de normes internationales dans ce domaine afin d'accroître l'influence de son pays et d'étendre

un *softpower* encore vagissant. Alors que le *Süddeutsche Zeitung* avait déjà évoqué l'histoire d'un député du Bundestag ayant failli être recruté par des espions chinois, nous assistons, selon Strittmatter, « à une modélisation de l'ordre international à l'image de la Chine ». ♦ **Pierre Aubert**



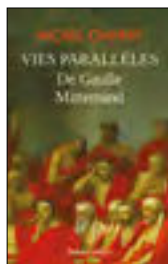
DICTATURE 2.0 – QUAND LA CHINE SURVEILLE SON PEUPLE

Kai Strittmatter
Tallandier
412 p. – 21,90 €

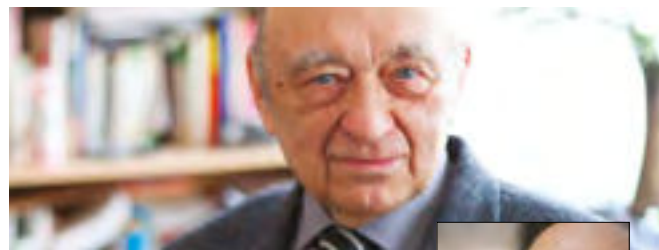
INSIGNIFIANT

La thèse du livre est simple, de Gaulle est un géant, Mitterrand est un microbe : « *Le premier donne sa vie pour sauver la France ; le second donne la France pour sauver sa vie* ». La formule est répétée tout au long des 400 pages avec différentes variantes. L'attaque est si grossière et caricaturale qu'on referme le pamphlet avec l'envie assez paradoxale de défendre le président socialiste. Un comble. Onfray, qui choisit ses anecdotes avec soin, manie le manichéisme comme jamais. Certes le gaullo-mitterrandisme est plus qu'un mot-valise, c'est aussi un oxymore. Mais ne peut-on pas admettre que Mitterrand s'est très vite converti aux institutions de la V^e République et que sa conception monarchique du pouvoir lui convenait tout à fait ? Le polémiste ne reconnaît même pas à Mitterrand son goût pour la littérature : « *marquis de Sade charrentais* » qui pensait « *sous les jupes du philosophe pétainiste et catholique Jean Guittou* ». Certes, il a trahi la gauche en 1983 et il a trahi la France en 1992 mais faut-il être gaullistolâtre à ce point pour déverser sa haine de Mitterrand ? « *L'un a lu Péguy, Bergson et Nietzsche ; l'autre Paul Guimard et Erik Orsenna* ». La formule est amusante mais elle détourne le jugement.

Évidemment, le « de Gaulle » d'Onfray est nietzschéen, il y voit un surhomme, « *une mystique sans Dieu, toute faite d'intuition de l'être de ce qui est et de la grandeur de la force à l'œuvre* ». Un peu plus loin, de Gaulle est « un antifasciste » opposé au catholique de la droite conservatrice qu'est Mitterrand. Tout est excessif dans ce texte, et donc insignifiant. ♦ **Hadrien Desuin**



VIES PARALLÈLES, DE GAULLE ET MITTERRAND
Michel Onfray
Robert Laffont
418 p. – 21 €



DÉSABRITER LA VÉRITÉ

Ce petit livre se présente comme le récit d'un itinéraire intellectuel mais, comme l'indique Chantal Delsol en préface, il est bien plus : la peinture d'une âme. Pierre Magnard est un homme en porte-à-faux de son époque. Né au Maroc, amoureux de la France, il découvrit adolescent un pays en plein reniement. De même, hanté par la question du sens à l'ère du nihilisme triomphant, il fut, avec Jean-François Mattei, Pierre Bou-tang et quelques autres, un adversaire radical de ce nihilisme sophistiqué porté par Deleuze, Bourdieu, Foucault et Derrida qu'il eut pour condisciples ou collègues. Ce récit est aussi celui de grandes rencontres : celles de Jean Beaufret, son professeur de philosophie à Henri IV, de Heidegger, Plotin, Montaigne, de Pascal enfin à qui il consacra un maître ouvrage.

Pierre Magnard fut un grand professeur dont la vie tout entière fut animée par le souci de la transmission et la volonté d'éveiller les jeunes âmes à la question du sens ; une transmission créatrice donc, attentive aux êtres et toujours désireuse, en cela fidèle à l'enseignement de Heidegger et de Beaufret, de « désabriter la vérité », de veiller à ce que jamais elle ne se fige en idolâtrie. Il est aussi un homme de combat : son itinéraire est un défi aux sophistes, falsificateurs et autres saltimbanques qui surpeuplent notre monde intellectuel. Les grands professeurs sont eux aussi les grands aventuriers du monde moderne. ♦ **François Gerfault**



PENSER C'EST RENDRE GRÂCE
Pierre Magnard
Le Centurion
228 p. – 19,90 €





Éditorial

Par Romaric Sangars

Un édito positif

Aujourd'hui, je voudrais faire un édito positif. Certes, mon principe hygiénique a toujours été de me faire un nouvel ennemi chaque mois, mais l'année 2020, dont je louais le bel effet miroir en janvier dernier, m'a fait prendre conscience qu'on ne pouvait pas se tenir perpétuellement sur une ligne agressive. C'est adolescent, facile et, parfois, inapproprié. Par exemple, me plaindre que la Covid chinoise, tout en fermant nos bars, tout en interdisant nos flâneries, tout en gâchant le charme essentiel qu'on peut trouver à l'existence et qui tient finalement à notre disponibilité totale au miracle, que cette épidémie, dis-je, ait épargné Pierre Perret me choque, voilà un ressenti légitime, mais formuler une telle récrimination serait-il futé ? Je ne le crois pas. L'année a été pesante, il est temps de se laisser porter par un bel élan de renaissance et qui ne se formalise pas outre mesure des médiocrités accidentelles.

Certes, la musique, la littérature, la pensée en général et le rite en particulier ont été catégorisés comme des pratiques inessentiels ces derniers mois. Ça ne calme pas les nerfs. Ça ne donne pas envie d'être miséricordieux envers ceux qui occupent ce qui reste de la bande passante. Avoir subi l'esprit étrié des médecins et des infectiologues depuis des semaines, ces approches statistiques et mécaniques de l'univers, qui guident les politiques devenus des gestionnaires du « parc humain », comme le dirait le philosophe Peter Sloterdijk, ne rend guère bienveillant mais je vais pourtant tenter de l'être. Évidemment, j'aurais du mal à rendre hommage à Alain Rey, ce vieux linguiste passé du *Robert* à *France Inter* qui confondait vitalité de la langue et relativisme, alors que le relativisme est au contraire le symptôme d'une morbidité flagrante, oui, j'aurais du mal à honorer la mémoire de ce vieillard sentencieux et fatigant qui confondait tout comme un gamin sous acide et sans imagination et qui finit sa carrière chez le YouTubeur Squeezie, dont le pseudo est en soi une défaite de la langue française et de l'intelligence, comme pour bien résumer toute l'inutilité de son action. Le gâtisme et la régression s'entendent si bien en France depuis au moins trente ans qu'il faut pardonner à la jeunesse que nous représentons parfois au-delà de nos âges réels d'avoir des pulsions exterminatrices.

Nous ne les assouvons pas. Non, et mieux, je ferai un édito positif. Je ne reviendrai pas sur la débilite des journaux de confinement bizarrement abandonnée lors de la deuxième phase, et je rappellerai que si Alain Rey est mort en piétinant le langage parmi de jeunes débiles, Mishima, lui, comme Drieu avant lui, aura voulu garantir l'encre par le sang. Et je parle de ces créateurs suicidés à une époque dominée par les techniciens gestionnaires, et sans vouloir rappeler qu'Alain Rey n'a jamais rien créé qui illustre la langue française. On ne le lui demandait pas, mais simplement, cela reste intrigant que notre époque dominée par les profs, les idéologues, les médecins et les genderfluids soit si peu en mesure de nous fournir du sens, et si préoccupée de nous orienter.

Simplement, dans cet édito positif, je rappellerai qu'en dépit de tous ces relativistes obtus, de tous ces gardiens obligés de la santé générale, de tous ces agents de la circulation du matériau humain, le sais-je par mes parents, mes amis ou quelques filles du feu, il y a des hommes et des femmes qui tremblent au bout d'une lame qui s'appelle la vie. ♦





PNL

Le rap Du ghetto à la domination mondiale

Aujourd'hui que le son de la banlieue est devenu la b.o. du village global, il est peut-être temps de dresser un premier bilan. Dégénérescence généralisée ou expression insolite d'une jeunesse connectée ? On penche pour la première option mais on a tenté de rester ouverts. Retour sur l'épopée des Mozart de l'asphalte...

Le rap est originellement une musique urbaine, forcément liée à une contestation sociale et au déracinement des communautés immigrées. Sa préhistoire correspond aux premières tendances immigrationnistes des grandes puissances occidentales. En France, le regroupement familial a créé un appel d'air qui a profité au Capital et a contribué à la formation d'une contre-culture d'opposition, fermentée par des conditions de vie précaires et, plus tard, encouragée par l'ingénierie sociale propre à la gauche mitterrandienne, à ses *think-tanks* et à quelques organismes factieux comme SOS Racisme. D'un côté, la culture urbaine des minorités est née d'une légitime tentative de résistance culturelle face à un parage généralisé dans des banlieues sinistres ; de l'autre, il a été peu

à peu porté au pinacle par la politique socialiste, toujours désireuse de culpabiliser les Français et de stigmatiser l'héritage colonial.

DE LA CONTESTATION SOCIALE À L'APOLOGIE MAFFIEUSE

L'histoire du rap est donc intrinsèquement liée à celle de l'immigration post-industrielle et à l'idéologie globaliste. Les premiers rappeurs ont trouvé leur inspiration à la fois dans la culture punk et dans les musiques noires populaires : jazz, soul et funk. Il s'agissait avant tout d'exprimer la voix des ghettos avec des moyens faméliques : c'est pourquoi, très vite, le rap s'est servi d'échantillons sonores et a privilégié la scansion du « *spoken word* ». Mais contrairement au punk ou au rock, le rap véhicula à ses débuts des valeurs plutôt posi-

tives : il fallait sortir du ghetto à tout prix, s'extraire de la dynamique mortifère des gangs, s'adapter et s'intégrer. Le grand tournant, c'est l'arrivée des majors qui découvrent là une musique simple à produire, simple à enregistrer, et surtout des artistes relativement malléables car pressés de s'extraire de leur condition sociale. Les communautés noires, encouragées par le capitalisme sauvage et le mirage américain étaient spécialement solubles dans le dogme ultra-libéral et le culte de l'entrepreneuriat. Alors que la musique rock s'embourbait dans les excès et la parodie, le rap apparut alors comme un moyen facile d'obtenir de fructueux retours sur investissement. On sait de plus que le pouvoir transverse américain a toujours noyauté les mouvements dissidents et la contre-culture. Transformer une contestation sociale en une musique de divertissement apte à drainer les valeurs ultra-libérales de l'Amérique : voilà l'aubaine. À partir des années 90, le *gangsta rap* devient populaire en prônant la criminalité et l'argent facile, à travers des artistes désormais cultes comme Mobb Deep, Wu Tang Clan ou 2Pac.

FANTASMES VIRILISTES POUR JEUNESSE PAUMÉE

C'est aussi à ce moment que la rivalité entre la côte Ouest et la côte Est s'installe, encouragée par certains producteurs désireux d'entretenir à peu de frais une mythologie agressive, au nom de la fameuse « *street cred* » (« *street credibility* », pour crédibilité urbaine : avoir vraiment l'air d'une racaille). Le rap jouit d'une certaine authenticité que n'ont pas les petits rockeurs blancs, et qui fera l'objet d'une véritable course à la surenchère : la musique devient presque secondaire, ce qui compte avant tout, c'est de créer une nouvelle fiction populaire, celle du ghetto où viennent se cristalliser tous les fantasmes d'une Amérique obsédée par la violence et le conflit racial. On passe en quelques années d'une musique sociale et politique à une musique qui utilise l'univers de la criminalité pour asseoir sa popularité et alimenter les fantasmes virilistes de toute une jeunesse en manque de repères. Le ghetto devient l'horizon esthétique de la bourgeoisie blanche, les USA exorcisant leur culpabilité coloniale en valorisant un communautarisme agressif. Les rappeurs d'alors furent-ils des idiots utiles ? C'est certain.

ÉGO-GONFLETTE POUR SPECTRE POST-NATIONAL

C'est seulement à partir des années 2010 que la musique hip hop devient véritablement le nouveau rock et phagocyte la pop culture. D'une part, comme un retour d'acide du passé colonial : désormais, c'est la diaspora africaine qui colonise de l'intérieur les pays occidentaux, avec la bénédiction des *moguls* du divertissement. En prônant une culture hors sol et l'individualisme, le rap est tout à fait en accord avec la *Weltanschauung* du mondialisme décomplexé. D'autre part, parce que les blancs s'en sont emparé eux-mêmes. Il n'est bientôt plus la musique d'une seule communauté socialement et ethniquement identifiée, mais devient tout simplement le substrat mondial sur lequel chacun vient greffer son univers. Un peu partout et jusqu'en Europe de l'Est apparaissent des rappeurs qui glorifient non plus la banlieue ou la criminalité, mais simplement l'*ego trip*, que l'on traduira par « égo-gonflette ». Rapper aujourd'hui, c'est avant tout savoir vendre un personnage construit de toutes pièces à partir de fantasmes narcissiques. Les rappeurs n'ont plus de message à délivrer, ils sont eux-mêmes leur produit. Dans



L'IMPASSE DU RAP IDENTITAIRE

FRANÇAIS – S'il fallait user d'une métaphore tirée de la culture populaire, on pourrait comparer le rap identitaire français à ce fameux village gaulois qui résiste tant bien que mal à l'envahisseur romain. Tout a débuté en 1998 avec la sortie du premier album de Basic Celtos, un groupe de RIF (Rock Identitaire Français) qui avait eu l'idée astucieuse de mélanger des rythmes hip hop avec de la musique celtique. Par la suite, une poignée de militants identitaires blancs se sont engouffrés dans la brèche avec plus ou moins de succès. Au départ, l'idée était plutôt louable : noyés dans un océan d'individualisme exacerbé, de libéralisme cynique et d'islamo-gauchisme, les rappeurs d'ultra-droite avaient toutes les cartes en main pour régénérer un style et après tout, le rap pouvait se montrer un moyen efficace pour faire passer des messages politiques auprès de la jeunesse. Mais voilà, force est de constater que la greffe n'a pas pris. Pas toujours facile (voire impossible) de s'imposer dans le milieu du rap quand on est blanc et patriote, d'autant que les canons de la crédibilité urbaine sont difficiles à remplir par les « babtous ». Cela n'explique pas tout : en effet, si les artistes de rap nationaliste ne sont pas légion, ils ne brillent pas non plus par leur talent comme en témoigne le hip hop bancal et parodique des Amalek, Kroc Blanc, Goldofaf et consorts. Encore un effort pour réussir une bonne appropriation culturelle ! ♦

Mathieu Bollon



Patrick Eudeline

« LE RAP A TOUT EMPORTÉ »

C'est peu de dire que la grande musique noire, du blues à la soul sophistiquée des seventies en passant par le jazz et le rhythm'n'blues, a essaimé. D'Armstrong à Mingus, du Duke à Curtis M., de Robert Johnson à Sly Stone, c'est elle qui avait la main. Jusqu'à Prince. Grosso modo. Jusqu'au rap. Soudain... On peut certes barguigner, trouver un talent certain – ou un certain talent – aux gens de De la Soul, à Public Enemy, à NTM ou Tupac, enfin, aux pionniers du genre... Non, quelque chose se brise. Les grands talents blacks? Fini. Le rap a tout emporté. Le sampling est systématique dans le rap, contrairement au rock, à l'électro. C'est ce qui – à mon sens – l'a perdu. Ce n'est pas une pratique de musiciens ou d'artistes. Dans la réalité hip hop, le sampling, c'est faire du copier-coller: enregistrer quinze secondes du morceau d'un autre, répéter cet extrait en le collant bout à bout et prétendre que le résultat est une « chanson », euh... un morceau. Enfin... quelque chose.

DÉCLIN DU GÉNIE NOIR

Et après, on confie ce « son » à un type qui, ne sachant chanter, rappe. Je caricature? Oui et non. On est loin de « What's goin' n » par Marvin Gaye? Oui. Le rap n'est même plus une musique uniquement noire, il est devenu le son du monde. Des incultes qui brillent sur des boucles instrumentales désormais trouvées prémâchées dans leur ordi avec le logiciel Garage Band. Et on ne voit pas d'où pourrait « naître » la grande musique noire. Robert Cray? Winston Marsalis? Ce sont les derniers noms qui viennent à l'esprit. Et ça date. De plus... C'étaient des bourgeois. Comme nombre de jeunes rockers de nouvelle génération: maintenant la bonne musique est devenue culture. Elle a perdu l'universalité. Celle qui faisait de James Brown un roi des auto-tamponneuses mais, aussi, un des héros de Stockhausen ou de Kraftwerk. Les jeunes noirs ont perdu leur colonne vertébrale et le sens de leur histoire, même s'ils prétendent le contraire: je ne crois pas que le combat (hi hi!) d'Assa Traoré et des décolonialistes blacks passe par le blues ou même le free jazz. Ils ont tout de disponible, de Fats Waller à Isaac Hayes, sur leur ordi, mais ils s'en foutent et préfèrent écouter Booba.

LA RAGE IDENTITAIRE EN GUISE DE CULTURE

De plus, les « textes » du rap sont à se vomir dessus d'inanité et de bêtise. Il y avait quelques exceptions: il n'y en a plus. Aujourd'hui, l'appétence à la culture est remplacée par la rage identitaire. Les génies noirs? On me souffle Dr. Dre et Kanye West. Hum... Guère convaincu. Le plus drôle est que le rap peut être homophobe, raciste, antisémite, misogyne (Freeze Corleone!), on ne lui « dira » rien. Relever l'inanité totale et la bêtise du rap d'un Kaaris, de la pseudo pop hip hop d'un Maître Gims, de tout – quasi – ce qui se fait aujourd'hui, fait de vous un vieux réac bloqué dans le passé. On connaît la chanson. Comme disait Deleuze à propos du fascisme: c'est celui qui dit qui l'est. Le sampling a tué la musique noire, et la bêtise mondialiste l'a achevée. ♦Patrick Eudeline

certaines régions oubliées des États-Unis, c'est toute une frange de WASP paupérisés qui s'empare à son tour du rap pour faire valoir son identité: dépression, usage de drogues dures, y affleure même un certain romantisme noir et une fragilité jusque-là conspuée par nos gangsters noirs en mal de virilité (Suicide Boys, Bones, Lil' Peep).

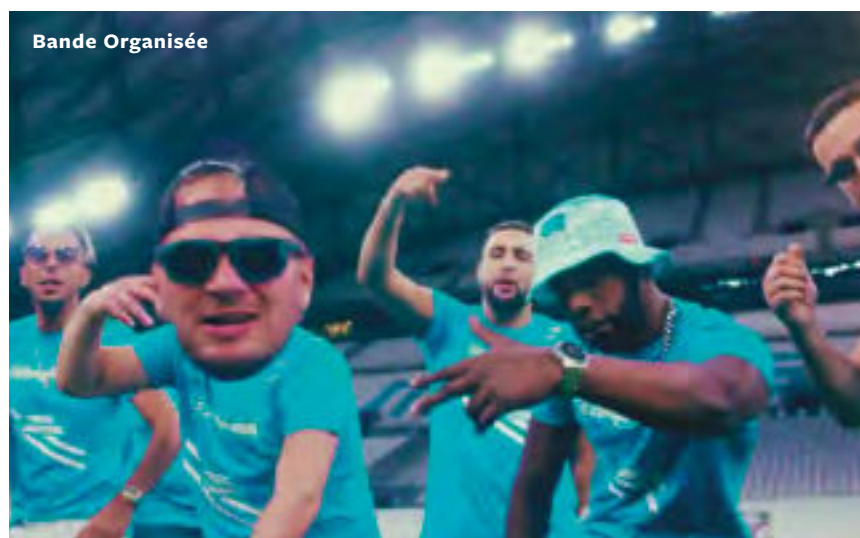
Rapper aujourd'hui, c'est avant tout savoir vendre un personnage construit de toutes pièces à partir de fantasmes narcissiques.

UN GENRE SCHIZOPHRÈNE

Aujourd'hui les paroles de rappeurs relèvent davantage d'une sorte de découpage constant, pas si éloigné de la *beat generation*, qui privilégie la pure musicalité des mots et une sorte de logorrhée dadaïste plus ou moins inspirée. C'est le moment aussi où les rappeurs sortent du canevas indigéniste et socialiste: le cas Freeze Corleone, en France, est à ce titre exemplaire. Les rappeurs provocateurs et antisystèmes crachent désormais sur Jack Lang et il leur arrive même de vouer un culte à Jean-Marie Le Pen, quand ce n'est pas à Adolf Hitler. Un retournement ironique pour certaines élites condescendantes qui s'étaient tant acharnées à louer les mérites de la culture urbaine... Aujourd'hui la culture hip hop singe le rock et développe une véritable esthétique du mal: conspirationnisme, culte de la violence, repli sur soi face à des institutions qui sont d'autant plus méprisées qu'elles les ont laissés dériver. Le rap dérange parce qu'il cumule une double fonction schizophrénique: musique populaire globaliste, d'un côté, avalisée par l'idéologie cosmopolite; il peut, d'un autre côté, virer à une musique parfois cryptique qui se joue de la censure et parvient, dans le meilleur des cas, à renouer avec une réelle contre-culture, mais une contre-culture pour le moins dangereuse, puisque contrairement au public « éduqué » du rock, les gamins de cité ont bien du mal à faire la part des choses entre le réel et la fiction.

UNE CURIEUSE ATTRACTION

Le rap en France a une responsabilité réelle qu'il semble parfois incapable de mesurer, et dont il se joue avec un cynisme tout à fait actuel, en convoquant à dessein toutes les figures de la dissidence: l'islamisme y côtoie la glorification du deal de drogue dans une sorte de dissonance cognitive totale. Si le rap hexagonal est anti-France, c'est avant tout pour vendre des disques, et toujours avec la bénédiction de certains médias dominants: on se rappelle avec quelle complaisance Thierry Ardisson invita une vingtaine de repris de justice sur le plateau de son émission, en marge d'une performance du rappeur Sofiane. Celui-ci dira alors, un grand sourire aux lèvres: « Ce soir-là il y avait au moins 150 ans de peines de prison cumulées sur le plateau de Canal + ». Tout un programme. ♦Marc Obregon



Bande Organisée

La Cartouche

« Un discours agonistique, complaisant et schizophrène »



Ralph Müller, un jeune Suisse assistant-doctorant en littérature française, est devenu le YouTubeur « Ralph la Cartouche » à l'occasion du premier confinement. **Depuis, il passe au crible d'analyses universitaires notre environnement culturel commun**, et a notamment livré un brillant décryptage du rap contemporain à retrouver sur sa chaîne.

Quelles sont les caractéristiques principales du discours du rap ?

C'est un discours agonistique, complaisant et schizophrène. Agonistique, parce qu'il se pose

toujours en opposition à un ennemi imaginaire ; complaisant avec un public pour lequel il exalte toujours les mêmes valeurs déjà perçues comme positives ; schizophrène, parce que les rappeurs adoptent spontanément un discours victimaire hors de la scène, alors même que leur musique se présente toujours comme agressive et conquérante. En outre, de plus en plus, leurs paroles semblent se construire au gré du pur hasard des rencontres phonétiques, sans même de considération pour le sens. Ils font des fautes grossières de grammaire élémentaire, au point d'écrire dans une langue qui leur est propre, du moins, pour la majorité. C'est un dévoiement du langage.

Aucun rappeur ne trouve grâce à vos yeux ?

Si, j'ai beaucoup aimé Booba à ses débuts, j'ai pu apprécier IAM et Akhenaton, et, seulement pour la technique d'écriture, on peut du moins reconnaître à Nekfeu d'avoir rehaussé le niveau, ou encore Lino.

N'a-t-on pas adressé au rock le même genre de critiques à une autre époque ?

C'est vrai, mais il y a, je pense, des critiques qui s'adressent exclusivement au rap. Dans l'histoire des formes artistiques comportant une expression langagière, c'est une nouveauté absolue d'avoir un mode d'énonciation qui soit toujours le même et qui soit strictement oppositionnel entre un « je » exalté qui s'adresse à un « tu » qu'il s'agit d'humilier pour renforcer encore l'exaltation de ce « je ».

L'identification a un tel « je », dont les mérites restent assez pauvres (il a une plus belle voiture, plus d'argent et sans doute un plus gros sexe) me paraît quelque chose d'assez dangereux.

Est-ce que la sous-culture du rap est en train de produire l'inverse de la haute culture classique : produire des types humains de qualité inférieure ?

Absolument. Les personnes qui écouteront cette musique en trop grande quantité et à un âge trop précoce s'exposent à une dégradation de leur culture, de leur pensée et de leur sensibilité. La pauvreté et la vulgarité du langage de beaucoup de jeunes auditeurs de rap dit quelque chose de leur rapport au monde. Ils semblent presque dénués d'empathie, ne se rendent pas compte qu'ils peuvent importuner les gens, parler de sexe ou de violence avec une facilité déconcertante et sans jamais s'émouvoir. Tout cela dénote une terrifiante perte de sensibilité.

« C'est une nouveauté absolue d'avoir un mode d'énonciation qui soit toujours le même »

La Cartouche

Vous dites que « la jeunesse a naturellement mauvais goût »...

Je pense que chacun peut faire ce constat : quand on était enfant et adolescent, on avait généralement mauvais goût et dans tous les domaines, la musique qu'on écoutait, les coupes de cheveux qu'on trouvait belles ou, en termes alimentaires, le fait d'apprécier les nouilles alphabétiques. Le propre de l'adolescent est d'avoir mauvais goût. Hume prônait un non-relativisme esthétique et expliquait que ce goût, il fallait l'éduquer. Le but d'un cours de français, c'est de montrer à des élèves qui, peut-être, n'apprécient pas le livre proposé, pourquoi il n'en est pas moins objectivement un bon livre.

♦ **Propos recueillis par Romaric Sangars**

**MANIFIESTA****Mathias****Berchadsky**

Butano / Inouïe

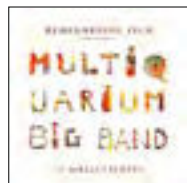
Distribution

16 €

FLAMENCO SURVOLTÉ

« J'ai toujours considéré le flamenco comme un terrain de jeu musical, rythmique et harmonique. En Andalousie, le flamenco est une affaire sérieuse, mais n'étant ni andalou, ni gitan, je ne suis pas tenu par ses limites et je me considère libre de cuisiner avec ». Et c'est précisément cela qui est appréciable à l'écoute du *Manifiesta* de Mathias Berchadsky.

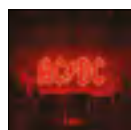
L'affranchissement et dix années d'une écriture nourrie d'expériences, de voyages et d'apprentissages qui font de son flamenco – qui reste central dans l'album – une innovation sans clichés. La musique classique, le jazz, la musique juive et la musique carnatique du sud de l'Inde sont autant d'ingrédients de sa cuisine aussi variée que relevée. « Carnatique » désigne à la fois une région indienne et un style musical qui met l'accent sur la structure et l'improvisation par contraste avec l'hindoustanie qui développe avant tout l'expression et le sentiment. Enregistrés avec un panel de musiciens français, espagnols et indiens, certains morceaux proviennent d'une session de février 2020 réalisée à Chennai dans le Tamil Nadu, auprès, justement, d'authentiques musiciens carnatiques. La recette est savoureuse et offre sûrement la meilleure façon de venir au flamenco. ♦ **Alexandra Do Nascimento**

PASTORIUS RESSUSCITÉ**REMEMBERING****JACO****Multiquarium****Big Band**

Naïve

12 €

Il y a trente ans disparaissait Jaco Pastorius, le plus grand bassiste jazz-rock de tous les temps. Nostalgiques de *Weather Report*, amateurs de basse électrique fretless, amoureux des grands ensembles « cuivrés » : réjouissez-vous ! Le Multiquarium Big Band du tandem Charlier-Sourisse (batterie ; piano-orgue Hammond) invite le bassiste Biréli Lagrène, qui a décidé de faire revivre le génie disparu en reprenant les illustres *Teen Town*, *Continuum*, *Used to be a cha cha...* Là où l'on aurait pu redouter un hommage trop poli, on redécouvre au contraire le charisme musical particulier et l'énergie brute du maître, incarné avec dextérité et élégance par Biréli Lagrène, lequel relève un défi de taille. En 1985, dans un club de New York, Lagrène, alors guitariste, rencontre Pastorius et le maître l'invite sur scène. Ils joueront jusqu'au petit matin. Pastorius le conviera l'année suivante sur sa tournée européenne. C'est sous l'impulsion du bassiste que Biréli Lagrène adoptera lui-même ce nouvel instrument. Alors félicitations, monsieur Lagrène ! En fermant les yeux, on jurerait qu'il est là, celui qui influença des générations de musiciens et demeure aujourd'hui encore, la référence. ♦ **ADN**

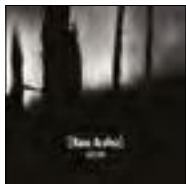
UNE BONNE SURPRISE**POWER UP****AC/DC**

Columbia

22 €

AC/DC revient après un *Rock or Bust* (« Rock ou échec ») qui était plus échoué que « rock », et, quatre ans après, il y avait le pire à craindre. Un premier single parfaitement soporifique, *Shot In The Dark*, avait couronné l'angoisse. On allait s'emmerder ferme. Et puis non ! Le miracle ! Les Australiens ont réussi le tour de force de sortir un album entraînant. Dès *Realize*, on sent l'esprit stade qui anime le disque, et cela se poursuit tout au long de l'écoute. On vibre sur *Through The Mists Of Time* et lors des morceaux suivants (si l'on excepte, une fois encore, le très ennuyeux, cliché, et convenu *Shot In The Dark* – mais c'est probablement pour cela qu'il a été choisi : pour ne pas effrayer les fans, les personnes âgées sont si sensibles). Un album qui fait plaisir en somme. La seule question qui peut se poser est celle du véritable intérêt d'un album d'AC/DC en 2020. Mais enfin si cela peut réjouir nos seniors, c'est tant mieux, à *L'Incorrect*, nous aimons les anciens, les EHPAD vont pouvoir swinguer pendant les fêtes. ♦ **Joseph Achoury Klejman**

LONGER LES GOUFFRES



ASCHE
Haus Arafna
Galakt Horro
18 €

Haus Arafna, c'est d'abord un son inoubliable pour sa texture mutante : granuleux, rêche, strident, il peut soudain se fondre en un halo spectral. L'auditeur songe alors à quelques films expressionnistes. Il pense aussi qu'il est fort dommage que Franju, ce réalisateur mythique dont l'horreur était blanche, n'ait pas connu Haus Arafna

qu'il eût certainement enrôlé pour composer la bande-son des *Yeux sans visage* : leurs disques imposent la même atmosphère claustrophobique et médicale, ouvrent sur les mêmes échappées nocturnes. Haus Arafna, c'est surtout de la neurasthénie en barre, une musiquette de nuit lourde et triste comme un spleen adolescent, l'équivalent sonore d'un « roman dur » de Simenon dont le minimalisme vous atteint l'âme, l'embue, la pique et la poisse durablement. Nouvel album après dix ans de silence, *Asche* n'innove en rien et nous nous en réjouissons. Le groupe excelle toujours à longer les gouffres en parfait somnambule. Et nous dansons à sa suite avec le même entrain.

♦ **François Gerfault**

PREMIER SOLO D'UN PRODIGE



LA TÊTE DANS LE MUR
Clément Oury
Vlad / Inouïe
Distribution
20 €

Un premier album solo pour ce bosseur émérite, sans pause ni soupir dans son parcours ! Après avoir étudié le violon puis le tuba aux conservatoires de Beauvais, Paris, Boulogne-Billancourt, puis remporté un premier prix auprès de Dietrich Unkrodt dans la prestigieuse Universität der Künste de Berlin, Clément Oury apporte sa touche dans l'orchestre philharmonique du département de l'Oise. À sa

portée, une large gamme de genres musicaux qui le mène de l'enregistrement de bandes originales de film dont *Djam*, (Tony Gatlif), au quatuor Alma Dili, en passant par Yaël Naïm, The Dø, Soviet Suprême et le projet électro Mezerg Orkestar. *La Tête dans le mur* reflète « les émotions de la vie, les ressentis, rarement tranchés et souvent contradictoires. Derrière cette musique joyeuse aux allures de "tout va bien", au-delà de ces quelques sons du quotidien enregistrés au fil des saisons, on voudrait bien crier sa colère, ou l'envie parfois de se coller la tête dans le mur lorsqu'on voit rouge. C'est une image bien sûr ». Clément Oury choisit l'insolite et l'audace pour un opus tout en sons enregistrés, bruitages, et instrumentations minimalistes répétitives. ♦ **ADN**



Station Opéra

Par **Paolo Kowalski**

TÉNOR BIFRONS

On se souvient de la formule de G.B. Shaw : « *L'opéra, c'est un baryton qui empêche le ténor de coucher avec la soprano* ». Le romantisme a cristallisé en ces termes le triangle amoureux, mais avant cela, il n'était pas rare que les hommes s'affrontent dans le haut du spectre. On a oublié ces joutes vocales si célèbres en leur temps qui opposaient deux ténors aux ambitions incompatibles. C'était l'époque où le *belcanto* faisait loi, Naples était la capitale de la musique et Rossini régnait sur ses théâtres : neuf opéras écrits entre 1815 et 1820 pour le San Carlo, où flambe la rivalité légendaire entre Giovanni David et Andrea Nozzari. Une voix légère et agile contre une voix puissante et corsée. La température douce de la sensibilité contre la couleur sombre de la colère. *Contraltino* contre *baryténor* : les deux visages de l'éternel masculin selon Rossini.

Il fallait bien deux vedettes d'aujourd'hui pour reproduire ce duel, que Lawrence Brownlee et Michael Spyres incarnent dans une anthologie originale et savoureuse. Complémentaires dans le timbre, complices dans la virtuosité. Toute la panoplie des pyrotechnies est déployée, sans aucun artifice démonstratif. Un concours de souffle, de vocalises, d'aigus stratosphériques, jamais au détriment de l'émotion, de la vitalité, de l'énergie. L'orchestre des Virtuosi Italiani, au sommet de la forme, irrigue de sa verve les envolées vitaminées des deux ténors. Une fête pour les oreilles. Sans doute l'album à retenir de cette année apocalyptique. ♦

AMICI E RIVALI

Duos d'opéra de Gioachino Rossini

Lawrence Brownlee et Michael Spyres, ténors

Corrado Rovaris, dir. Musicale

Erato, CD – 17 €

Pour une jeune collaboration, votre complicité musicale est étonnamment affirmée. Qu'avez-vous trouvé l'un chez l'autre ?

Gabriel Bismut: L'intérêt pour les mélodies et le respect des compositions. Ce n'est pas souvent le cas en jazz. Maurizio avait cette générosité, cet égard pour la beauté d'une mélodie. Ça m'a touché et mis en confiance, en plus de sa carrière bien fournie. La première fois qu'il m'a proposé une session, c'était sans but précis, mais assurément pour « faire de l'original ».

Maurizio Minardi: J'ai d'abord trouvé chez Gabriel un sens de la mélodie qui me rappelle Ennio Morricone. Puis il y a chez lui beaucoup d'écoute et d'interaction. Et sa part d'improvisation est énorme ! *Tulipano Nero* est un morceau que j'ai composé il y a 25 ans. La structure est restée la même, mais Gabriel a enlevé le morceau avec une énergie et une manière que j'adore. Ce n'est plus tout à fait le même morceau. Et il pallie, au violon, l'absence de batterie. On se répartit tour à tour la polyrythmie, c'est central dans notre quartet.

Dans *Tulipano Nero*, on devine l'organiste derrière l'accordéoniste.

M. Minardi: Effectivement, j'étais l'orgue au conservatoire de Bologne lorsque j'ai écrit *Tulipano Nero*. Bologne est une ville médiévale aux rues étroites et à l'aspect un peu sombre. Cela lui donne un caractère dramatique qui m'a conduit à composer ce morceau inspiré de la musique baroque de Bach avec l'intensité dramatique de Vivaldi.

On retrouve aussi dans votre musique une forte influence de Nino Rota. Comment se mesure-t-on au Parrain, au Guépard, *Satyricon* ou à Rocco et ses frères ?

M. Minardi: C'est très difficile à reprendre, Nino Rota ! Je ne me soucie que d'équilibrer rythme et harmonie et de conserver l'esprit italien, mélange de légèreté et de profondeur. Nino,



Gabriel Bismut – Maurizio Minardi **Bande originale pour chef-d'œuvre inconnu**

En 2016, la scène jazz parisienne réunit **Gabriel Bismut violoniste, altiste, et Maurizio Minardi accordéoniste, pianiste**. Ils se reconnaissent instantanément des affinités pour les mêmes compositeurs, et la même passion pour le cinéma. **Évoquant l'intensité et l'humour des climats « chabroliens » assortis de l'expressivité d'un Jacques Brel**, leur opus *Le Chat Brel* oscille entre génie de Bach et puissance dramatique de Vivaldi. Un vrai sens de la mélodie et du thème convoquant notre imaginaire en puisant dans les musiques populaires de France, d'Italie, dans le tango argentin, les valse latines et les rhapsodies baroques. Lorsque la maestria des grands répertoires rencontre la vitalité des registres traditionnels, le tout dans l'intelligence d'une écriture respectueuse et le brio de l'exécution : **on ne peut que crier au chef-d'œuvre !**

ce n'est pas seulement la recherche de la mélodie. C'est un goût pour les musiques populaires ramenant à la simplicité de la vie de village. Mais c'est très sophistiqué en termes de composition et de mélodie : il a l'art d'élever le folklore à un rang international et solennel.

G. Bismut: On retrouve le même contraste chez Ennio Morricone dont on a pris l'ampleur lyrique, épique et dramatique, alors que nous avons retenu le côté léger, heureux et insouciant de Nino Rota.

Bipolarité génère des sensations visuelles éparpillées, telles des volutes...

G. Bismut: C'est l'un des derniers morceaux que j'ai composé en hommage à cette collaboration. Maurizio aime la musique minimaliste, les motifs, la répétition et je me suis amusé à cela. Un peu à la manière des fractales, ces objets géométriques infiniment morcelés dont on peut retrouver la figure principale en zoomant arbitrairement, ici, un même motif musical est joué deux fois, trois fois plus vite, ou bien plus lentement.

Pouvez-vous nous évoquer le choix de vos instruments ?

G.Bismut : J'ai commencé le violon à quatre ans et demi. Je ne me souviens plus si c'était un choix propre ou parental. J'ai étudié d'autres instruments ensuite, pour choisir définitivement le violon par rapport à mon tempérament. Le fait d'être violoniste me rend dépendant des autres instruments, mais le violon doit parvenir à communiquer l'émotion, ce qui m'arrange bien sur un plan personnel !

M.Minardi : Je ne joue de l'accordéon que depuis dix ans. Les accordéonistes merveilleux du Quarteto Magritte m'ont sérieusement influencé et « sorti » du piano. Je ne suis donc pas le plus virtuose et ne me soucie pas de l'être, même si je me perfectionne sans cesse. Mais la liberté, l'expression, la simplicité m'intéressent bien plus, d'autant que l'accordéon se retrouvant dans presque toutes les cultures, il passe les frontières. J'ai appris de mon professeur qui était accordéoniste que « *la musique doit être joyeuse et pas intellectuelle* ».

Quelle est la contribution des deux musiciens qui ont rejoint votre duo d'origine ?

G.Bismut : Le guitariste Barthélemy Seyer, c'est la solidité ! Son jeu sobre et sensible met en confiance. L'alchimie est importante, la notion d'équilibre intervient à tous les niveaux dans cette musique.

M.Minardi : Maurizio Congiu peut affronter tous les styles avec sa contrebasse. Il nous a apporté son goût pour la musique populaire sarde. On les connaissait tous les deux de la scène jazz et dès la première répétition il est apparu évident

que c'était la formule parfaite pour développer ce duo.

G.Bismut : Fort d'un tel accompagnement nous avons cherché à faire un album qui laisserait la part belle à ces excellents musiciens, en mettant en valeur chaque instrument de façon à ce que ce ne soit pas un album « violon-accordéon » où l'on identifie trop nettement les parties d'improvisations ou de solos. Lidia Ferrandon-Bescond est également intervenue en posant de la harpe sur *Bipolarité* et *Peau Neuve*.

Ce doit être un sacré bonus d'avoir Marc Berthoumieux à la direction artistique et au mixage ?

M.Minardi : Marc a été très important pour la réussite de l'album ! C'est un accordéoniste et compositeur que j'aime beaucoup. C'est une personnalité positive exceptionnelle, douée en plus d'une lucidité salutaire ! On avait tendance à être trop dans notre truc.

Votre musique est particulièrement cinématographique. N'êtes-vous pas tentés par la formule ciné-concert, ou la composition de bandes-son originales ?

M.Minardi : J'adore le cinéma, j'y vais deux ou trois fois par semaine en salle et j'ai toujours rêvé de composer pour les films. Ça m'est arrivé en Italie. J'ai remarqué qu'il s'agissait d'un investissement à temps plein, qu'il fallait être complètement à disposition du réalisateur pendant six mois en moyenne. Mais j'aimerais beaucoup, oui, car, lorsque je pense musique, ce n'est jamais sans images. ♦ **Propos recueillis par Alexandra Do Nascimento**



LE CHAT BREL
Gabriel Bismut & Maurizio Minardi
AMA Recording & Inouïe Distribution
15 €



Parce que la pop culture, malgré ses joyaux, est avant tout une sous-culture de masse, il ne faudrait pas oublier de prendre du recul et de la gifler tous les mois. **L'Incorrect** tient à votre hygiène mentale, voici la rubrique **Antipop**.

#ANTIPOP

Béruriers Noirs Conte cruel de la vieillesse

C'est le tragique de ceux qui s'imaginent indispensables : il faut toujours qu'ils rappliquent pour aggraver la situation. Bérurier noir, célèbre groupe punk français, duo emblématique des années 80 dans lesquelles il semblait enkysté à jamais (malgré un bref retour de 2003 à 2006), pourrait se reformer. Pour un groupe, se reformer, c'est défier le temps. Mais comment défier les trois dernières décennies quand on s'est toujours trompé ? Comment se réclamer du punk quand celui-ci a raccroché l'industrie de l'entertainment ? Comment invoquer la révolution quand seul le capitalisme est révolutionnaire ? Comment désirer l'anarchie quand on égorge en pleine rue ?

UN PEU DE RAB POUR L'ARRIÈRE-GARDE

« Les Bérus » nous assurent que ce retour ne sera pas une redite mais un nouveau projet en cours de définition. Qu'importent leurs intentions ! Pour leurs fans, il s'agira de se réchauffer un rab de bon vieux temps ; et pour les plus sots d'entre eux de se prouver qu'ils n'ont pas changé. Certes, trois morceaux sont déjà composés mais, comme lors d'un concert des Rolling Stones, le public ne vibrera que pour les « tubes ». Facile d'imaginer une future prestation. Elle sera triste évidemment. Une névrose d'échec collective passée aux couleurs du carnaval. Elle débutera par les nouveaux-titres ponctués d'exhortations à l'accueil des migrants, à ne pas oublier Clément Méric – et qui sait ? peut-être Loran, le guitariste, réitérera-t-il son appel à voter Macron ? – jusqu'à l'apothéose : « *La jeunesse*

emmerde le Front national », et s'achèvera sur une nouvelle version de « Salut à toi ». Et ce sera tout. Névrose d'échec car Bérurier noir jouera devant l'arrière-garde de ce qu'on appela un jour la « Génération Mitterrand », ces sous-boomers étouffés par leurs aînés qui jamais n'accédèrent pleinement à l'âge adulte comme le prouve leur effarante stérilité. Cocus mais contents, ils en redemanderont du Bérus, et pour cause : c'est bien ce qu'ils auront eu de meilleur...

RÉSIDUS DU FOLKLORE GAUCHISTE

Toutefois, reconnaissons à Bérurier noir une intégrité hors du commun. Quel groupe actuel serait capable, comme lui il y a trente ans, de se saborder de crainte d'être corrompu par le succès ? Impossible d'imaginer des rappeurs agir ainsi. Les punks avaient parfois une réelle noblesse d'âme. Hélas, celle-ci n'allait pas sans une grande candeur ce qui fit des Bérus des cobayes de choix pour les trotskistes méditerranéens. Très vite leur discographie, à l'exception de *Macadam Massacre*, chef-d'œuvre d'art brut, juvénile et désespéré, devint une machine à recycler les résidus du folklore gauchiste, tiers-mondiste, et même communiste. Sur ce dernier chapitre, l'histoire fut cruelle : par une ironique coïncidence, ils donnèrent leur concert d'adieu le soir même de la chute du mur de Berlin.

DÉCHETS FORMATÉS VS CLASSIQUES INTEMPESTIFS

« *La seule chose constante en la vie est le changement* », écrivait Osman Spare. Le punk a donc subi quelques mutations, pour preuve Johnny Rotten qui affole les médias en applaudissant aux frasques d'un Trump ou d'un Johnson. Au moins doit-on le créditer d'avoir perçu les métamorphoses d'un état d'esprit qui imprègne la sensibilité occidentale depuis quarante ans. C'est qu'« être punk » est devenu un impératif moral catégorique. Mais pourquoi faudrait-il absolument « être punk », c'est-à-dire hirsute, grossier, malappris ? Sans doute parce que notre époque étouffée par la *political correctness* valorise toute attitude iconoclaste. Pourtant, il y eut jadis une autre manière de scandaliser, manière que l'esprit classique qualifiait d'intempestive et qui savait allier lucidité, violence et souci des formes. Alors finalement, pourquoi ne pas oublier les punks et revenir aux classiques, aujourd'hui infiniment plus subversifs que nos rebelles agréés ? ♦ **François Gerfault**



Yukio Mishima

Du masque aux tripes

Il y a cinquante ans, le plus célèbre écrivain japonais du **xx^e siècle** s'ouvrait le ventre après une tentative ratée de soulèvement militaire. Un coup de théâtre sur lequel le rideau n'est jamais retombé, et que Gallimard commémore ce mois-ci avec la republication de l'excellente **biographie de John Nathan**, et nous, avec quelques questions à l'essayiste et biographe **Stéphane Giocanti**. Mishima banzaï !

La mort de Mishima peut-elle être aujourd'hui commémorée normalement ?

Après la sidération et la honte apparente de 1970, il y a eu ensuite une période d'intériorisation et d'interprétation de « l'acte Mishima », comme l'a appelé Maurice Pinguet. L'évolution historique, avec l'hégémonie chinoise et les folies spectaculaires de la Corée du Nord, lui donnent raison : en ce début du **xxi^e siècle**, un Japon militairement puissant est devenu une condition d'équilibre de la planète. Depuis les années 2000, l'université japonaise, les artistes, les intellectuels ont assimilé cet artiste complexe. Ils l'ont interprété, historicisé, analysé sous toutes les coutures. Le monde intellectuel japonais (universitaires, écrivains), majoritairement à gauche, reconnaît et admire Mishima, tout en craignant que de jeunes excités s'inspirent de lui pour commettre des attentats ou du terrorisme.

Qu'en est-il de sa postérité ?

En France, Mishima a subi des grilles très opposées : il y a d'abord eu la tendance psychanalytique, qui a consisté à le traiter comme un cas d'espèce en tant que malade profond ; il y a eu ensuite la Nouvelle



Auteur de *Kamikaze d'été* (Le Rocher, 2008) ; **Pierre Boutang** (Flammarion, 2016), **Stéphane Giocanti** a aussi publié le film *Yūkoku de Mishima* aux Editions Montparnasse (2008). Il prépare l'essai : *Mishima et ses masques*, à paraître en 2021.

Droite, qui a élaboré autour de Mishima un mythe politique dont le réductionnisme confine à l'impos-
ture. Mishima ne s'est jamais pris pour un philo-
sophe, ni un maître à penser, ni un chef politique. Il a d'abord voulu incarner la figure d'un artiste dans la continuité d'Oscar Wilde et de Jean Cocteau, en allant beaucoup plus loin qu'eux. Reconnaissons que les spécialistes les plus nombreux de Mishima sont américains : les États-Unis sont d'une manière générale le pays étranger qui connaît le mieux le Japon.

Et en France ?

Après la littérature japonaise, la littérature française est celle que Mishima préférerait, et dont il a le plus nourri son œuvre. Il me semble évident que cet écrivain est une clé de l'attitude et des romans de Richard Millet, qui a revendiqué plusieurs fois cette filiation – en fils émancipé, bien entendu. Mishima est une des figures principales qui hantent *Le Purgatoire* (1976), roman théologique dantesque de Pierre Boutang, et l'on sait qu'André Malraux éprouvait pour lui un profond respect. ♦ **Propos recueillis par Romaric Sangars**



MISHIMA
John Nathan
Gallimard
350 p. – 23 €

KAMIKAZE DE LA BEAUTÉ – S'il n'est pas évident d'aborder une personnalité aussi complexe et un destin aussi singulier que ceux de Yukio Mishima, John Nathan avait brillamment relevé le défi en 1974, avec cette biographie certes linéaire et assez concise si l'on considère le sujet, mais brillante, fine, alerte et constituant une parfaite introduction à l'œuvre de l'écrivain. Cet Américain japonisant qui fut le traducteur et l'ami de Mishima se situe à une distance assez juste vis-à-vis de son sujet : admirant l'écrivain sans se laisser fasciner, témoignant d'aperçus psychologiques pénétrants sans réduire l'homme à une névrose, il raconte cette trajectoire incomparable d'un homme aux mille masques qui finira par s'ouvrir le ventre pour se sentir vivre et témoigner de sa sincérité. De l'enfant pris en otage par sa grand-mère malade au guerrier suicidaire en passant par l'adolescent troublé par son homosexualité et la vedette des lettres nippones, toutes les facettes de Mishima se succèdent jusqu'au finale terrible où cet admirateur d'Oscar Wilde, plutôt que de sa vie, fera de sa mort une œuvre d'art. ♦ **RS**

Peter Handke Noble Nobel



Quand le jury a décerné le Nobel de littérature 2019 à Peter Handke, ses lecteurs se sont réjouis et les nains se sont indignés. À Paris, les belles âmes ont sursauté, publié leurs tribunes habituelles dans la Pravda habituelle. À Stockholm, des familles bosniaques ont manifesté, comme si Peter Handke était responsable de la mort des leurs. Les chiens aboient, la caravane passe, Handke est l'un de nos plus grands écrivains vivants. Ne serait-ce pas cela qu'on lui reproche ? Et peut-être encore de s'être établi en banlieue parisienne, plutôt qu'à Paris. Faute de goût impardonnable pour Olivier Py et consorts. **L'Incorrect** s'est rarement incliné devant un Nobel, pas plus que découvert devant les académiciens : aujourd'hui, pour Peter Handke, nous déroulons le tapis rouge.

Handke vit en France depuis trente ans. Né de père allemand et de mère de la minorité slovène autrichienne, ayant grandi en Allemagne, en Autriche, puis vécu en France, aux États-Unis, dans différents pays, c'est la France qu'il a choisie pour patrie d'adoption. Il n'en demeure pas moins un écrivain de langue allemande, héritier d'écrivains de langue allemande. C'est pourquoi sa langue peut heurter nos oreilles, nos consciences. Il raconte des histoires mais ne se raconte pas d'histoires. Handke est un écrivain qui pense, ou peut-être plus, un penseur qui écrit. Un écrivain qui interroge sans cesse, et à longueur de

livres, les mots, la langue, leur vérité, leur sagacité. Handke saisit une idée et la taille comme un bloc de marbre. Il tourne autour de ce qu'il veut faire dire aux mots en cercles concentriques jusqu'à les cerner, les épuiser, et leur faire avouer. Tel l'aigle, il prend son temps et pique quand il faut. Ou bien encore telle l'araignée tissant sa toile, il paraît s'éloigner chaque fois de sa cible, mais sans jamais la quitter des yeux, pour offrir une diversité de points de vue et d'aperçus des multiples facettes d'une même idée, d'un même personnage. L'écriture de Handke n'est pas linéaire, elle est concentrique, redoutablement efficace. Il fait penser, pour cela, à son compatriote Thomas Bernhard,

la dimension ironique et excessive en moins.

TOUCHER LE FOND

La voleuse de fruits est à cet égard un cas d'école. Que se passe-t-il dans cet « aller simple à l'intérieur du pays » ? En apparence, et pour un lecteur américanisé, rien. En réalité, tout. C'est un voyage intérieur, où chaque détail compte. Le voyage d'une jeune fille vers elle-même, en cherchant sa mère. Un voyage au cours duquel elle se réunit. Un voyage qui tient autant du rêve. À l'intérieur du pays, le sien ? Un itinéraire, qui n'est pas une droite, plutôt sinueux, à l'image des courbes du cerveau. Handke désarçonne. Phénoménologue de la littérature, il creuse la langue, les paysages, les personnes, les actions, les dires pour en toucher le « *Grund* » cher à Heidegger. « *Zum Grunde gehen* », c'est aller au fond, jusqu'à l'humus de la langue et dans le même temps ce qui la soutient. Son principe, son origine.

HABITER L'AU-DEDANS

La jeune fille qui cherche sa mère aux confins de l'Île-de-France et de la Picardie, sur le plateau « chevaleresque » du Vexin

HANDKE EN 7 DATES

6 décembre 1942 : Naissance à Griffen, en Carinthie, au sud de l'Autriche. Son géniteur, soldat stationné à Klagenfurt et marié en Allemagne, part avant sa naissance. Quelques jours avant de le mettre au monde, sa mère, Maria Siutz, épouse Bruno Handke, soldat originaire de Berlin qui reconnaît l'enfant.

1961 : Peter Handke découvre que son père n'est pas son père.

1966 : Il publie *Les Frelons* et débute sa carrière d'écrivain, dramaturge, poète et scénariste.

19 novembre 1971 : Sa mère se suicide. Les semaines suivantes, il écrit *Le Malheur indifférent*.

Janvier 1991 : Il s'installe avec Sophie Semin et son fils à Chaville.

Octobre 2019 : Peter Handke reçoit le prix Nobel de littérature.

Novembre 2020 : Les éditions Gallimard réunissent dans un volume Quarto 12 textes et son discours du Nobel.

passé un certain nombre d'épreuves, au cours de trois journées et deux nuits. Elle est confrontée à des gens, des animaux, se blesse, assiste à la mort, se perd dans la ville nouvelle de Cergy, manque se perdre dans une forêt de lianes et de ronces, trouve un chat presque cadavre et creuse. Handke, comme s'il dévoilait le secret de sa langue : « *Malgré elle, elle regarda le sol pour voir s'il y avait des traces de lutte. À quelques pas, une petite cuvette, mais bien nette. Était-ce possible ? Un cratère d'obus ? C'en était un. En descendant et en s'installant dans ce creux qui était au moins deux fois plus moelleux que le sol au-dessus...* » Il faut bien lire le poète. Le lieu le plus agréable, le plus moelleux, c'est le trou sous le sol. C'est là que l'on trouve. C'est l'au-dedans. Tout est là.

♦ **Matthieu Falcone**



**LA VOLEUSE DE FRUITS
OU ALLER SIMPLE À
L'INTÉRIEUR DU PAYS**

Peter Handke

Gallimard ♦ 390 p. – 23 €



UNE POLÉMIQUE HONTEUSE

A-t-on le droit d'interroger ? Non, on n'a pas le droit d'interroger, a décidé le « *pouvoir des nains* », pour reprendre l'expression de Matthieu Baumier, dans son article consacré à « l'affaire Handke », paru un an avant que l'écrivain autrichien reçoive un Nobel amplement mérité. En 2018, Baumier le décrit « *nobélisable en diable* », et il est loin d'être le seul. L'autrichienne Elfriede Jelinek, lauréate en 2004, estimait « *qu'il avait mérité le prix dix fois* ». En Europe, combien d'écrivains, d'intellectuels et de lecteurs pensaient que Handke méritait cette « *plus haute distinction* », qui lui fut décernée le 10 décembre 2019, ravivant plus de deux décennies de polémiques au sujet de ses prises de position sur le traitement médiatique de la guerre qui opposa Serbes et Bosniaques au milieu des années 90 ? Lire la tribune honteuse d'Olivier Py et Sylvie Matton, publiée comme il se doit dans *Le Monde* pour, comme il se doit, expliquer au *Monde* que la remise du Nobel au « *pamphlétaire Handke* » déshonore l'Europe et le prix lui-même. Handke pamphlétaire ? C'est une mauvaise blague. Qui

nous parle d'honneur ? Ces gens prompts à dénoncer constamment ceux qui ne pensent pas comme eux ? Ces collabos de la première heure ! *Oliv Yépie* ?

LE DÉCLIN DU COURAGE

Rappelons que le procès de Mladic pour génocide à Srebrenica devant le TPIY est toujours en cours. Que nombre d'historiens critiquent l'usage du terme « génocide » pour qualifier le massacre de milliers de Bosniaques par les Serbes. Mais de *France Culture* à *L'Obs* en passant par *Le Monde*, *La Croix*, Erdogan, le Kosovo et quelques membres de l'académie Nobel, on sait. Et mieux que l'écrivain Handke, qui s'est rendu sur les lieux en 1995-1996 et qui s'est permis d'interroger et de penser qu'il s'agissait davantage d'un « *fratricide* » que d'un « *génocide* ». Il n'est pas jusqu'à Philippe Lançon qui ne botte en touche dans sa préface au volume Quarto qui réunit une douzaine d'œuvres, certes essentielles, de l'écrivain autrichien, mais dans lequel on ne peut manquer de noter l'absence du moindre des textes ayant fait naître la polémique. Comme écrit Philippe Lançon, « *cela [...] épargne le devoir d'en parler* ». Habile. N'en reste pas moins une réputation salie et une absence de courage très largement partagée. À ceux qui sont venus le conspuer lors de la remise du prix à Stockholm, Handke aurait pu lancer, comme Pialat aux gredins du Festival de Cannes : « *Si vous ne m'aimez pas, je peux vous dire que je ne vous aime pas non plus* ». Au lieu de quoi, il a évoqué avec subtilité et sensibilité sa mère qui lui donna le goût des histoires, ses oncles morts à la guerre, et la littérature. « *J'aime la littérature, pas les opinions [...] J'abhorre les opinions* », prévenait-il quelques jours avant. ♦ **MF**

FABLE FUNÉRAIRE

MON NOM ÉTAIT ÉCRIT SUR L'EAU ♦ Olivier Bleys

Denoël ♦ 239 pages – 19 €



En 1969, le grand événement est l'alunissage prévu par Apollo 11. Les Spautz viennent d'acquérir un téléviseur pour assister à l'événement. Le père est catégorique, l'appareil dont l'écran sera retourné contre le mur deviendra un meuble comme un autre après le spectacle. Or, ce soir-là, le destin de cette famille luxembourgeoise va basculer d'une façon à la fois loufoque et dramatique, reléguant les nouveautés du jour au second plan. Le patriarche autoritaire, désormais handicapé, tient à faire de son fils Gabriel le futur dirigeant de l'agence Lumière de l'Est, l'entreprise de pompes funèbres qui fait sa fierté. Évidemment, le jeune Gabriel n'a pas la vocation et devra lutter contre ses propres démons pour tenir – trahir ou s'aligner ? En bout de course, quelques rebondissements bien vus vont venir semer le trouble. Un petit roman au héros charmant, riche en anecdotes amusantes et en faux-semblants, comme une fable initiatique enjouée autour du monde funéraire et des questions d'héritage. ♦ **Alain Leroy**

UN LIVRE SUR TOUT QUI TOURNE À VIDE

UN PROMENEUR SOLITAIRE DANS LA FOULE

Antonio Munoz Molina

Seuil ♦ 520 p. – 24 €



Ce *Promeneur solitaire*, présenté comme un roman, tient du livre expérimental. À Madrid, Paris, New-York, Munoz Molina note tout ce qu'il voit, pubs, enseignes, flashes d'actualité. En découle un roman-monde contemplatif, qui capture l'esprit du temps via les « matériaux de rebut » de notre société, auxquels l'auteur veut conférer une noblesse. Le texte est découpé en paragraphes qu'introduit une

sentence *ready-made*, avec majuscule aux initiales : « Nos Experts Analysent Tes Besoins », « Fais de Tes Inspirations une Réalité ». Envoûtant au début, avec ses allers-retours entre trivialité et littérature (l'Histoire, les auteurs – Quincey, Benjamin, Poe, Pessoa), ce vaste recyclage finit par tourner à vide : les rebuts restent des rebuts, d'y coller des majuscules ne change rien. Ronflant, un peu vain, ce pavé séduit tout de même à cause du vieux rêve qu'il exemplifie : celui d'écrire non pas, comme Flaubert, un livre sur rien, mais un livre sur tout, gageure non moins admirable. ♦ **Bernard Quiriny**



JEU DE PISTE POUR INITIÉS

AUTOBIOGRAPHIE D'UN PERSONNAGE DE FICTION

Alain Arias-Misson

Serge Safran ♦ 246 p. – 21,90 €

« Un jour où le Baron de Charlus était en ville (rappelons qu'il se rendit pour la première fois à New-York par Ellis Island)... » Les spécia-

listes de Proust doivent avoir les yeux qui piquent : le Baron de Charlus n'a évidemment jamais mis les pieds à New-York ! Mais justement, c'est ça qui est drôle : Alain Arias-Misson a décidé de convoquer dans son roman toutes sortes de personnages littéraires célèbres, du Petit Prince de Saint-Exupéry au jeune Marcel en passant par Dedalus, Pip ou même Tintin. Mieux : il va jusqu'à chiper des phrases entières pour les recoudre dans le sien (les lecteurs-détectives qui veulent remonter les pistes peuvent s'appuyer sur la liste fournie en postface par le traducteur). Mi-collage, mi-pastiche (et mi-hommage, si l'on admet qu'un livre ait trois moitiés) *Autobiographie* s'inscrit dans la continuité des précédents travaux de l'auteur, abonné aux ouvrages-concepts dans la veine du groupe Fluxus dont il fut un compagnon de route. Un jeu de pistes ouvert à tous les amateurs, mais avertis de préférence. ♦ **BQ**

NOSTALGIE ET FASCISME

NOTRE AVANT-GUERRE ♦ Robert Brasillach

Pardès ♦ 458 p. – 26 €



Notre Avant-guerre, réédité en cette rentrée, est d'abord une tentative de « fixer les traits » du monde « fuyant et beau » de la jeunesse de Brasillach, un monde que le conflit qui vient d'éclater en 1939 rejette dans un passé enseveli. L'écrivain nous restitue avec nostalgie le Paris des années 20 et 30, l'agitation de ses rues et de ses théâtres comme le saint désordre des thurnes de son École Normale Supérieure. La politique n'y émerge que lentement, et, avec elle, l'ébauche d'un fascisme français. Ce dernier, dont l'auteur fait de Maurras l'un des pères, est défini comme l'esprit de jeunesse et de camaraderie et la jonction des préoccupations nationales et sociales. On en vient à se dire que Brasillach s'illusionne gentiment, mais l'obsession du juif partout présente nous rappelle la portée funeste de sa pensée. Le tour de force de l'ouvrage est de presque parvenir à nous faire pardonner ces errements par son style épuré, qui peint, en impressionniste, le « regret souriant » laissé par le temps qui passe dont nous avait parlé Baudelaire. ♦ **Ange Appino**



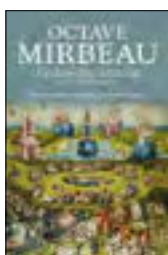
PANORAMA DÉCADENT

LE JARDIN DES SUPPLICES ET AUTRES ROMANS

Octave Mirbeau ♦ Robert Laffont / « Bouquins » ♦ 1 380 p. – 32 €

Comme c'est vieilli, Mirbeau ! Tant mieux, d'ailleurs : on a l'impression, à le redécouvrir dans le « Bouquins » que publie ces jours-ci Pierre Glaudes, de remonter en pleine époque décadente, amatrice d'humour noir, de pourritures, de voluptés morbides (*Le Jardin des supplices*, ce bréviaire de la luxure et de l'immoralité). Mirbeau, contestataire indomptable, sera toujours un satiriste impénitent, et parmi les quatre romans rassemblés ici, on trouvera bien sûr le fameux *Journal d'une femme de chambre*, cette dénonciation de la rapacité des classes supérieures et de l'inhumanité de la société bourgeoise. Est-ce si vieilli, au fond ? Sur la forme, en tout cas, pas du tout. Adeptes du bric-à-brac, des romans-puzzle composés à partir d'articles pré-publiés dans la presse, Mirbeau s'avère être un inventeur de formes audacieux, un rénovateur du roman, précurseur des narrations éclatées. Il écrit l'un des premiers romans en auto : *La 628-E8* (son immatriculation), étrange récit-périples sur les routes d'Europe du Nord, mélange de vitesse, de paysages, d'impressions et de propos à la volée, souvent très drôles. Quant à *Dingo*, son ultime roman, il n'est pas basé sur sa voiture, mais sur son chien... Quatre livres à lire ou relire, savamment présentés par Glaudes dont les introductions sont une mine de renseignements sur le contexte, sur la littérature de l'époque et sur l'auteur.

♦ Jérôme Malbert



PEUT MIEUX FAIRE



FRENCH
EXIT

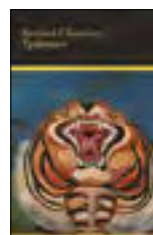
Patrick deWitt

Actes Sud

272 p. – 22 €

Abandonnant New-York et les scandales, une riche héritière et son *loser* de fils s'embarquent pour Paris poursuivis par le fantôme du défunt père et mari. Au programme de cette escapade survoltée : ruine éclair, croisière déjantée, ruptures et retrouvailles, spiritisme et apéros en roue libre. L'excellent conte initiatique foutraque et néogothique aux accents kafkaïen *Heurs et malheurs du sous-majordome Minor* laissait augurer de grandes choses pour la suite, d'où la légère déception du jour. Car *French Exit* n'est pas exactement de la même trempe. Loin d'être raté, ce quatrième roman du Canadien s'abîme pourtant dans une comédie convenue qui semble calibrée sur le scénario du film qui en est déjà issu. Le roman paie probablement son glissement vers le *boulevard* à la française et ces personnages secondaires auxquels on a du mal à croire. Bref, si la première partie est réussie, les péripéties parisiennes peinent à captiver et, en dépit d'un final touchant, ce livre ne renouvelle pas l'exploit du fascinant précédent. ♦ Alain Leroy

BEAU, FEUTRÉ, INCLASSABLE



ÉPHEMÈRE

Bernard

Chambaz

Stock

232 p. – 19 €

Invité à écrire un livre pour « Ma nuit au musée » (un écrivain, la nuit, dans un musée), Chambaz part à Parme où l'éditeur et graphiste Franco Maria Ricci (FMR), mort le 10 septembre, a créé un musée doublé d'un labyrinthe en bambous. C'est l'occasion pour lui d'exprimer son admiration pour l'éditeur Ricci, homme des entreprises folles – la réimpression de l'*Encyclopédie*, la « bibliothèque de Babel » conçue par Borges, le *Codex Seraphinius* – et de déambuler dans sa collection d'art. En guise de fil rouge, il s'intéresse aux toiles d'Antonio Ligabue (1899-1965), peintre et sculpteur naïf, héros, par coïncidence, d'un film italien récent (*Volevo nascondermi*, de Giorgio Diritti). Il feuillette aussi les livres des éditions FMR et ceux de la collection Mingardi, des classiques illustrés par Chagall, Picasso ou Braque, exposés au musée. À cheval sur l'art et la bibliophilie, *Éphémère* est un beau récit, inclassable, porté en sourdine par une musique en mineur sur le thème du *memento mori*. ♦ BQ



FUNESTE AMITIÉ



L'AMI IMPOSSIBLE
Bruno de Stabenrath
Gallimard
528 p. – 22 €

Pour son dernier livre, Bruno de Stabenrath a choisi de marcher dans les pas d'Emmanuel Carrère en se penchant sur une affaire criminelle qui a défrayé la chronique en 2011. Mais, à la différence du livre *L'Adversaire*, sorti en 2000, il ne s'agit pas ici d'un roman inspiré de faits réels mais plutôt un témoignage intime et poignant sur l'amitié fortuite de l'auteur avec le sinistre Xavier Dupont de Ligonnières. De la passion commune des deux amis pour Elvis Presley au puissant sentiment de déclassement social qui les unit, l'écrivain nous dévoile toutes les facettes de cette relation née sur les bancs d'un lycée de Versailles en 1977. L'auteur évite de tomber dans le piège du voyeurisme morbide, préférant jeter le voile sur l'influence funeste des délires mystico-sectaires de la mère de Xavier ou sur le caractère « altruiste » (si l'on en croit les psychiatres) des assassinats. Même si le sujet a déjà fait couler beaucoup d'encre cette année (l'enquête de *Society* publiée cet été), ce nouveau témoignage se révèle passionnant. ♦ **Mathieu Bollon**

UN PANTHÉON POUR HAPPY FEW

LA CONFRÉRIÉ DES INTRANQUILLES ♦ Laurent Dandrieu
L'Homme Nouveau ♦ 200 p. – 20 €



Notre éminent confrère Laurent Dandrieu nous offre une galerie d'écrivains choisis essentiellement selon son goût, puisque le critère qu'il expose pour les rassembler, l'intranquillité et la hantise sans laquelle la vie ne serait qu'une « chute d'eau privée de sens, que l'on se borne à subir », comme il le rappelle en citant Charles Du Bos, son aïeul spirituel, vaut finalement pour tout écrivain véritable. Il se trouve qu'il a bon goût et cela suffit amplement comme argument. De Montaigne à Sureau en passant par Chateaubriand, Barrès, Morand, Drieu, Perret, mais aussi Fitzgerald, Cioran et Sempé, cette galerie plutôt droitière, si on veut néanmoins lui trouver une nuance, permet au critique de multiplier les éclairages insolites sur des figures fascinantes. C'est alerte, élégant, subtil et pénétrant, comme une promenade de haute volée dans un panthéon pour happy few, et le catalogue permet à Dandrieu de faire ressortir, en filigrane, une vision cohérente et supérieure de la littérature. ♦ **Romarc Sangars**



GÉNIE LOUFOQUE

AUTOMORIBUNDIA
Ramón Gómez de la Serna
Quai Voltaire ♦ 1 036 p. – 34 €

Bien qu'il ait été traduit en français par Valéry Larbaud et Jean Cassou dès les années 1920, qu'il ait vécu à Paris et qu'il ait été l'un des trois membres étrangers de l'Académie française de l'humour avec Chaplin et Pitigrilli, Ramón Gómez de la Serna n'a peut-être pas (ou plus) chez nous la célébrité qu'il mérite. Quelle figure, pourtant, que ce polygraphe, électron libre des avant-gardes d'entre-deux-guerres, journaliste, romancier, conférencier, humoriste, infatigable inventeur de courants (le ramonisme, le balconisme...) et de formes neuves (la *greguería*, sorte d'aphorisme loufoque, « urne de mes cendres quotidiennes » qu'il produisait à jet continu) ! Paru en 1948, *Automoribundia* (« mémoires d'un moribond ») se présente comme une autobiographie de 1 000 pages, écrite à une période triste de son existence : Ramón, soixante ans, est exilé en Argentine, la Guerre a détruit l'Espagne telle qu'il l'a connue, son époque de gloire scintillante est derrière lui. De là la tonalité de ce livre génial, qui ne parle à peu près que de littérature (l'histoire n'est abordée que par la bande, la guerre est quasiment occultée) : Ramón oscille entre sa fantaisie habituelle, qui lui fait pondre à la chaîne des chapitres-sketches fabuleux (voyez celui sur les clous, dix pages d'ode au clouage comme hygiène de vie !), et une forme de soupir mélancolique, matiné d'attirance pour le macabre et les cimetières. Ces deux bouts de la chaîne ne se touchent-ils pas ? « *J'aime les clowns et les morts, écrit Ramón, je leur trouve une grande ressemblance* ». Chapeau à la traductrice, Catherine Vasseur, grâce à qui revient dans la lumière cet écrivain-dandy-esthète ultime, toujours tiré à quatre épingles, jamais à court d'une farce, que Larbaud, en son temps, tenait pour un littérateur au moins aussi important que Joyce. Un livre à lire en fumant la pipe, suivant cette *greguería* qui s'y trouve : « *La pipe porte chance, car en fumant la pipe on est toujours en train de toucher du bois* ». ♦ **JM**

PRIÈRE D'INSÉRER

Postérité d'un mythe – Dans l'écho de la formidable biographie de Jean-Luc Bitton sur Jacques Rigaut (Jacques Rigaut, le suicidé magnifique) parue l'an dernier chez Gallimard, quelques publications ravivent les évangiles de cette légende des années 20 et 30 : les écrits qu'en tira son ami Drieu La Rochelle. Fata Morgana propose ainsi une édition somptueuse de *La Valise vide* dans sa version originelle de 1923 et agrémentée d'une postface élégante et rapide de Jean-François Fourcade. De leur côté, les éditions Pardès publient, du même auteur et en un seul volume le « cycle Jacques Rigaut », comme l'avait baptisé Bernard Frank, soit la nouvelle *La Valise vide*, le bouleversant *Adieu à Gonzague*, rédigé par Drieu le lendemain du suicide de son ami, et enfin, son chef-d'œuvre admirablement adapté par Louis Malle : *Le Feu Follet*. Ce mythe noir des années folles continuera donc de nous hanter.



Jacques Terpant et Jean Raspail

Les deux cavaliers



C'est la rencontre de deux mélancolies. Celle des couleurs automnales du dessinateur Jacques Terpant avec celle des mondes bleus perdus de Jean Raspail. Le croisement de deux maîtres de l'onirisme, inventeurs d'espaces gigantesques par la plume : ou trempée dans la gouache, ou trempée dans l'encre. Des maîtres qui nous libèrent de ce corset infernal qu'on appelle la vie et qui n'est en réalité que sa singerie, les villes modernes, leur grisaille, leur enfermement, leur limite. Car le vrai conservateur est le seul aventurier, de la meilleure aventure, la gratuite, la libre, la noble, qui s'ouvre des horizons inconnus seulement parce qu'ils sont déjà contenus dans son intérieur.

Donc, d'abord, « sept cavaliers quittèrent la ville au crépuscule par la porte de l'ouest qui n'était plus gardée » et aussitôt la chevalerie renaquit : de ces hommes pleins de sens du devoir, absurdes paladins comme aurait dit Aragon, que Jean Raspail a fait héros déserteurs et quêteurs de confins, Jacques Terpant, merveilleux bédéiste, tire des images sans égales, qui font rêver les enfants et tous ceux qui ont décidé de le rester ou que la fatalité a fait rester tels : bref, tous ceux qui ont envie de mourir pour rien sinon la conservation d'un monde d'avant que l'époque abolit.

Ensuite vint le Royaume de Borée, autre frontière, au nord-est, entre Lituanie et Russie où les cadets Pikkendorff vont s'illustrer durant cinq générations, liés qu'ils sont aux étranges habitants des forêts primaires et explorées : encore l'occasion pour Terpant de déployer son pinceau dans des tons crépusculaires et hiémaux, là où finit la civilisation et commence l'espérance d'autre chose.

C'est la rencontre de deux aventures : celle du grand maître Jean, en allé le printemps dernier vers de nouveaux rivages, et celle de Jacques Terpant, vivant signal d'une vie plus intense et plus colorée qu'on pourrait enfin rencontrer. Six BD qui entrèrent dans la ville au crépuscule.

♦ **Jacques de Guillebon**

LE ROYAUME DE BORÉE - Intégrale
Delcourt
SEPT CAVALIERS - 3 VOLUMES
Delcourt

Dian Hanson

Du mythe, du muscle et des courbes

Taschen poursuit sa campagne de défense et d'illustration des « arts populaires » avec ces ***Chefs-d'œuvre de l'art fantastique*** qui remontent aux sources d'un imaginaire aujourd'hui allègrement pillé et pourtant si souvent incompris. Quelques éclaircissements avec **Dian Hanson**, maîtresse d'œuvre connue comme la « pornographe la plus cérébrale d'Amérique ».

Dian Hanson a longtemps œuvré pour la presse masculine et conçu une collection d'ouvrages évoquant le versant « cool » de « *l'americana sexualis* », la libido américaine. Elle souligne le rôle essentiel qu'ont pu jouer les femmes artistes dès le début des *pulps* (ces petits fascicules populaires aux couvertures aguichantes) dans les années vingt, jusqu'aux célèbres Rowena Morrill et Julie Bell, toujours très actives, lesquelles, à l'instar de leurs collègues masculins comme Frank Frazetta ou Boris Vallejo, ont toujours su faire primer l'imaginaire sur l'idéologie. Ce monde de guerriers et de fières amazones affrontant des monstres surgis de l'enfer peut faire sourire. Pourtant, en découvrant cette bible de l'art pop fantastico-érotique, on comprend vite qu'à rebours des préjugés de l'époque, un féminisme ni puritain ni infecté de misandrie est possible et que certains dessins médiévaux fantastiques valent bien la plupart des installations promues par la DRAC.

Aujourd'hui le puritanisme ne vient-il pas essentiellement du camp progressiste ?

Je suis issue d'une génération antérieure. Il est vrai qu'il existe aux États-Unis des inégalités entre les sexes et que depuis le début de l'humanité, l'homme a représenté le sexe le plus fort. Les femmes doivent savoir réagir lors de situations où des hommes essaient de profiter d'elles. Pour autant, le discours victimaire n'est pas sain. Quand un homme nu sous son peignoir dans sa chambre d'hôtel montre son sexe à une femme, la meilleure option reste de regarder son pénis et d'en rire. Dans tous les cas, on ne devrait pas censurer les grandes œuvres d'art. Robert Crumb a été attaqué sur internet par des femmes qui pensaient que ses dessins reflétaient son comportement, alors qu'il est très timide. Il y a des années de cela, je l'ai emmené dans un sex club à New York. Quand il a vu que des hommes s'y masturbaient, il s'est immédiatement caché derrière moi en me criant : « *Qu'ils arrêtent, protège-moi !* » L'art et la réalité sont deux choses dif-

férentes et on ne devrait jamais juger les fantasmes d'un artiste. On peut toujours discuter de la forme d'une pratique artistique, mais on ne devrait jamais censurer la création. Taschen a toujours soutenu un art de qualité et évité la médiocrité, voilà notre règle unique.

Grâce à cet ouvrage, on apprend qu'il y a dans ce domaine et depuis les années vingt des femmes artistes de grand talent !

Margaret Brundage (1900-1976, la reine des *pulps*, *Ndlr*) est la mère de l'art fantastique. La première peinture qu'elle avait réalisée pour *Weird Tales* représentait une femme nue. La situation pour les femmes artistes n'est nullement linéaire, mais suit un schéma où des avancées alternent avec des régressions avant que ça ne s'améliore de nouveau. Je travaille en ce moment sur une grande encyclopédie du sexe, et j'observe qu'il en est de même au sujet de la liberté sexuelle. À partir de la Seconde Guerre mondiale, la liberté d'expression s'est réduite car nos soldats devaient rester forts au front. Dans les années soixante, le paradigme s'est de nouveau ouvert et ce jusqu'aux années soixante-dix qui permettaient de montrer beaucoup sur les couvertures des livres et des magazines. Dès les années quatre-vingts, il y a comme un retour de bâton et aujourd'hui, on constate une montée de la peur, de l'indignation et d'appels croissants à la censure. Je suis certaine que nous allons dépasser cela dans l'avenir, mais l'époque actuelle n'est pas la meilleure pour la liberté créatrice.



Il semble qu'aux États-Unis la hiérarchisation entre Beaux-Arts et arts populaires soit moins prégnante...

Ici, les collectionneurs achètent de plus en plus d'il-



« L'art et la réalité sont deux choses différentes et on ne devrait jamais juger les fantasmes d'un artiste. »

Dian Hanson

lustrations, ce qui en augmente drastiquement la cote. Une peinture de Frank Frazetta s'est vendue à cinq millions de dollars, une somme auparavant réservée au marché des Beaux-Arts. Au musée d'art contemporain de Los Angeles, nous avons eu Jeffrey Deitch, qui est venu de New-York. Il avait organisé des expositions d'art populaire mais l'Académie des Arts s'est opposée à lui alors qu'il avait réussi à drainer d'avantage de public au musée. L'establishment artistique s'est senti outragé et a fini par le renvoyer.

Philippe Druillet et Moebius sont deux grands artistes français qui apparaissent dans votre ouvrage. Qu'est-ce qui les distinguent des artistes américains ?

Benedikt Taschen a grandi dans l'Allemagne des années soixante-dix où *Métal Hurlant* a eu un grand impact. Moebius est le plus connu de ces artistes aux États-Unis, mais Druillet, qui possède pourtant un style unique et fascinant, n'est pas encore reconnu chez nous. Beaucoup d'artistes aux États-Unis ont été influencés par son univers bien que l'Américain

moyen n'en soit pas conscient. Taschen est un éditeur avec une conception globale du monde, c'est pourquoi nous souhaitons présenter aux Européens quelqu'un comme Frank Frazetta qui n'est pas si réputé chez vous. Moebius et Druillet sont deux artistes français incomparables et montrant souvent une sensibilité supérieure à celle des Américains. Le fils de Druillet m'a fait remarquer que si les artistes américains jouissent d'une plus grande maîtrise technique, ils n'ont peut-être pas les visions fantastiques que sont capables de produire leurs collègues européens.

Aujourd'hui, le cinéma et les séries se nourrissent de l'héritage de ces artistes, pourtant la majorité du grand public les ignorent complètement...

En sortant ce livre à la fois très beau et très coûteux dans un format géant, nous espérons permettre à son contenu l'intégration au monde des Beaux-Arts. Nous désirons dépasser les chapelles en touchant tous les gens qui aiment l'art et qui seront alors en mesure de découvrir les sources des films, de la mode et des séries qu'ils affectionnent !

Le livre montre aussi comment ces visions fantastiques populaires s'inspirent de Jérôme Bosch comme de la mythologie catholique des siècles passés.

En effet : tous les thèmes de l'art fantastique proviennent de la mythologie et de la religion. Je ne suis pas croyante et j'ai été surprise d'apprendre que les dragons apparaissent déjà dans la Bible. ♦ **Propos recueillis par Jean-Emmanuel Deluxe**



**MASTERPIECES
OF FANTASY ART**

Dian Hanson

Taschen

532 p. – 150 €

MÉLODRAME PASTORAL

LE DÉMON DE LA CHAIR (THE STRANGE WOMAN)
(1h40) ♦ D'Edgar G. Ulmer ♦ Avec Heidi Lamarr et Georges Sanders ♦ Sortie DVD le 1^{er} décembre



Bel objet que ce *Strange Woman* réalisé en 1946 sur l'impulsion de la star Heidi Lamarr, considérée à l'époque comme la plus belle femme du monde. Dans ce récit hybride se côtoient le film noir et le pur mélodrame. Située au XIX^e siècle dans le Maine, État reculé et ultra-rural, *The Strange Woman* relate l'ascension sociale d'une femme fatale et psychotique. Sur un canevas classique, le réalisateur d'origine austro-hongroise Edgar G. Ulmer, bon artisan formé par Murnau, tire une fable morale inspirée, pleine de flamboyance aux plans composés comme des miniatures pastorales. Comme la plupart de ces petits classiques tournés dans les années 40, *The Strange Woman* étonne par son européanité et prouve que le grand cinéma hollywoodien de l'époque devait à peu près tout au génie du Vieux Continent. Bien sûr, le film n'est pas exempt de défaut : Georges Sanders (*Rebecca*) a l'air de s'y ennuyer profondément et Heidi Lamarr cabotine plus que de mesure. On se plaît à imaginer quel chef-d'œuvre aurait pu en tirer un Hitchcock ou un Douglas Sirk. Reste un petit mélo plastiquement parfait qui fera un excellent divertissement pour vos soirées hivernales. ♦ **Marc Obregon**

SPLendeur VISUELLE

LA TRILOGIE TAISHO ♦ De Seijun Suzuki
Coffret de 3 DVD ♦ Sortie le 1^{er} décembre



Formé dans les années 50 à la Nikkatsu où il réalise une flopée de séries B, Seijun Suzuki impose très vite un style expérimental et baroque qui culminera avec *La Marque du Tueur*, œuvre désormais culte mais qui lui vaudra d'être licencié par sa boîte de production. Sa faute : avoir commis une sorte de polar abstrait, contemplatif et presque muet. Suzuki revient en 1980 sur le devant de la scène grâce à un jeune producteur qui lui propose d'adapter un roman à succès se déroulant pendant l'ère Taisho (1912-1926). L'occasion pour Suzuki de réaliser non pas un mais trois films, à la beauté sidérante, qui rendront hommage à cette période de changement, où l'archipel semble sortir d'un rêve antique pour plonger dans une nouvelle fiction, celle du progrès. Suzuki s'y affranchit totalement de toute exigence narrative et sa trilogie répond à la logique du songe, de la juxtaposition et du collage. En véritable peintre, le cinéaste compose des plans à la beauté époustouflante et élabore des histoires abscones, héritées du récit de fantômes et de romances complexes avec des femmes spectrales. Exigeant, certainement, mais aussi stupéfiant et intemporel. ♦ **MO**

GRAND ART FORAIN

LES CONTES MERVEILLEUX (52 mn)
De Ray Harryhausen
Sortie en DVD le 2 décembre



Noël approche et c'est sans doute l'occasion de rappeler à vos enfants que l'animation ne se résume pas aux grosses productions de Pixar ou Dreamworks. Carlotta a eu la très bonne idée d'éditer en DVD les introuvables courts-métrages de Ray Harryhausen, magicien du *stop motion*. Né dans les années 20 en Californie, Harryhausen est un peu le Méliès d'Hollywood : un artiste complet, touche-à-tout, doublé d'un véritable ingénieur. Surtout connu pour la création d'effets spéciaux sur de nombreux films fantastiques des années 60 à 80 (on lui doit la fameuse scène du combat de squelettes dans *Jason et les Argonautes*), Harryhausen a fait ses armes en réalisant plusieurs adaptations de contes pour enfants dans les années 50, qui inspirèrent durablement Tim Burton ou Sam Raimi. Il y développe une poésie artisanale en portant une attention toute particulière au détail et à la souplesse du mouvement, avec une minutie qui laisse aujourd'hui encore pantois. De véritables petits bijoux qui évoquent un âge lointain où le cinéma relevait encore de l'art forain et de la prestidigitiation. ♦ **MO**

LA CHAIR ET L'ACIER

CRASH (1h40) ♦ De David Cronenberg ♦ Avec Deborah Hunger, Holly Hunter, Elias Koteas et James Spader ♦ En DVD



L'éditeur Carlotta est toujours dans les bons coups : le chef-d'œuvre de Cronenberg se paye le luxe d'une splendide édition DVD comprenant foultitude de suppléments passionnants. Sorti en 1996, le film n'a rien perdu de sa force désespérée : adaptant le brûlot porno-apocalyptique de l'écrivain britannique James Ballard, Cronenberg réalise son film le plus maîtrisé, déploie une impressionnante mise en scène opératique qui puise autant chez Godard que chez Antonioni. Si le livre de Ballard est brûlant comme une bande d'asphalte cuite par le soleil, le film de Cronenberg est aussi glacé qu'une jante chromée. *Crash* est un film testamentaire et clinique qui explore les méandres d'une société en fin de course, à travers les pratiques déviantes d'un couple de la classe supérieure qui provoque des accidents de voiture pour retrouver un semblant de désir. Film sur l'amour fou, film sur une société déclinante qui se perd dans l'ubris technologique, il évolue tout entier dans une atmosphère ouatée et ténébreuse, où les acteurs livrent d'impeccables partitions. Une réussite totale. ♦ **MO**

DÉFI RELEVÉ

NO MAN'S LAND ♦ De Maria Feldman, Eitan Mansuri

Avec Félix Moati, Mélanie Thierry, Souheila Yacoub
Série – 8 épisodes (45min) ♦ Disponible sur Arte



2014 : la vie rangée d'Antoine bascule le jour où il croit reconnaître sa sœur, qu'il pensait morte, sur une vidéo de combattantes kurdes en Syrie. En partant à sa recherche, il rejoint cette unité de femmes et va voyager avec elles à travers le territoire syrien pour tenter de découvrir la vérité... Les guerrières kurdes fascinent le cinéma français, et jusque-là, c'était plutôt à leur désavantage. Avec l'affreux *Les Filles du soleil* (2018) et le grotesque *Sœurs d'armes* (2019) de Caroline Fourest, il y a des hommages qu'on ne souhaiterait à personne, même à son pire ennemi. Heureusement *No man's land* (une production franco-israélienne) a d'autres ambitions que de déposer une gerbe devant un monument au mort. Si la série s'embarrasse de détails précis laissant apparaître un grand travail de documentation en amont, ce n'est que pour servir sa fiction admirablement écrite, aux personnages bien charpentés. À mi-chemin entre *Fauda* et *Le Bureau des légendes*, *No man's land* parvient à surprendre dans un genre pourtant déjà bien labouré. Une réussite. ♦ **Arthur de Watrigant**

UN RÉGAL GALACTIQUE

THE MANDALORIAN ♦ De Jon Favreau

Avec Pedro Pascal, Timothy Olyphant, Amy Sedaris
Saison 2 – 8 épisodes (45min), disponible sur Disney+



The Mandalorian a la saveur d'une madeleine de Proust. Cette série qui en est à sa deuxième saison, est d'un classicisme qui fait penser aux meilleurs Spielberg. *The Mandalorian*, c'est *Indiana Jones* dans l'espace, c'est-à-dire une science du dosage très maîtrisée entre voyages dépayés, péripéties, humour de bon aloi, un peu de poésie et une bande originale efficace. L'argument est limpide : attendri par un bébé de la race curieuse de maître Yoda, un chasseur de prime également orphelin décide de le ramener aux siens. Mais pour accomplir cette quête, il lui faut obtenir des renseignements qu'il grappille en rendant service çà et là, dans une galaxie livrée à l'anarchie. Cette série mettra du baume au cœur aux amateurs de la formidable épopée cinématographique de la *Guerre des Étoiles*, salie par une dernière trilogie parfaitement ratée, en rappelant à quel point celle-ci représente le premier classique avec des vaisseaux spatiaux. ♦ **Louis Lecomte**

SADISME ANGLAIS

GANGS OF LONDON ♦ De Gareth Evans, Matt Flannery

Avec Joe Cole, Michelle Fairley, Brian Vernel ♦ Saison 1 – 9 épisodes (60 min), disponible sur Starzplay



Depuis 20 ans, Finn Wallace est le chef le plus puissant du crime organisé. Lorsqu'il est assassiné, son fils Sean Wallace est tout désigné pour prendre la relève. Porté par sa destinée, Sean découvre les rouages internes de la plus grande organisation criminelle de Londres. Dès l'ouverture, Gareth Evans (*The Raid*) donne le ton. Un homme en feu tombe du toit d'un building éclairant Londres endormi. De la ville, on ne verra que les bas-fonds, ses arrières-cuisines, là où tout se passe à l'abri des regards, l'élection d'un maire comme les milliards de livres qui transitent par bateau ou avion. Construit comme une saga (neuf heures), *Gangs of London* n'esquive pas les passages obligés du film de gangsters, au contraire, la série assume tous ses archétypes. Si vous aimez la noirceur, Evans vous la sert sur un plateau d'argent rutilant mais éblouissant d'hémoglobine. C'est aussi son défaut, car s'il s'éclate dans la baston chorégraphiée comme un Tsui Hark à son sommet et ne négocie pas sur le brutale pop, *Gangs of London* pêche aussi par excès de sadisme. Dommage. ♦ **AW**

ÉTRON DE GAUCHE

MULAN (1h55) ♦ De Niki Caro

Avec Liu Yifei, Donnie Yen, Gong Li
Disponible sur Disney +



Après *Le Roi Lion*, *Le Livre de la jungle* ou encore *La Belle et le clochard*, Disney continue sa (rentable) stratégie de reproduire en films tous leurs succès passés de l'animation. *Mulan* qui devait au départ sortir en salles en mars, après avoir été reporté, débarque finalement sur Disney +. C'est toujours ça que nos enfants ne verront pas, sauf si vous avez un abonnement à la plateforme de streaming dont nous pouvons vous conseiller fortement de le résilier fissa (On vous refourguera *The Mandalorian* sous le manteau). On ne va pas tortiller du clavier, ce *Mulan* est une grosse merde. Ils ont tout grand-remplacé. L'idéologie supplante le rêve, le « genre » se substitue au sexe, le parcours initiatique devient un quizz inter-sectionnel racisé non genré, quant à Mushu, le drôlissime dragon, il est tout simplement éjecté du film. Ni épique, ni poétique, ce *Mulan* se révèle aussi beau et profond qu'un discours de Caroline de Haas. Il n'existe ni racines, ni identité et ni sexualité, ne restent plus que des spectres qui s'agitent dans le vide : l'utopie du XXI^e siècle. ♦ **AW**

L'INCORRECT

CLINT EASTWOOD EST-IL LA DERNIÈRE GRANDE LÉGENDE DU CINÉMA ?

Décidément rien ne l'arrête, ni l'âge, ni le virus pangolin. À 90 ans, **Clint Eastwood** prépare activement son trente-neuvième film en tant que réalisateur : *Cry Macho*. Pour fêter ça, la Warner, son partenaire historique depuis *Josey Wales hors-la-loi* (1976) publie le 16 décembre un coffret inédit des 63 films de 1958 à 2019, dans lesquels il a été crédité, en édition limitée numérotée (seulement 2 200 exemplaires). L'occasion de le découvrir dans son premier « vrai rôle » avec *Escadrille Lafayette* (1958), de le revoir en Blondin ou *Honkytonk Man* (1982) et de se replonger dans *Unforgiven* (1992) ou *American Sniper* (2015) pour enfin répondre à la seule question qui vaille : ses soixante-cinq ans de carrière, ses seize récompenses et sa centaine de nominations font-ils de Clint Eastwood la dernière grande légende vivante d'Hollywood ? **Arthur de Watrigant** répond quatre fois oui.

OUI. C'EST LE DERNIER AUTEUR CLASSIQUE

Il a beau débiter sa carrière de cinéaste en plein Nouvel Hollywood, son premier film, *Un frisson dans la nuit* (1971), qui sort deux ans après *Easy Rider*, ne brille pas par son désir de faire moderne. Au contraire, et ses films suivants le confirmeront : Clint Eastwood se veut un auteur classique, le dernier héritier de l'âge d'or d'Hollywood, le fiston d'Howard Hawks et de John Ford, et ce même si ses maîtres furent Don Siegel et Sergio Leone. Son style connu bien quelques escapades baroques (*L'Homme des hautes plaines*, 1973 ; *Pale rider*, 1985 ; ou *Minuit dans le jardin du bien et du mal*, 1997), on ne se débarrasse pas de la trilogie des dollars si facilement, Eastwood est toujours franc et frontal quand il filme. Chez lui, les caméras ne gigotent pas « pour faire vrai », ni ne s'élèvent au bout d'une grue pour « faire riche ». Sa mise en scène, discrète, est au service de l'histoire. Seule la véracité de sa narration et de ses personnages lui importe. Une main qui agrippe une portière dans *Sur la route de Madison* (1995) ou un simple champ-contre-champ d'un gamin dans un hélico et du dormeur « étendu dans l'herbe où la lumière pleut » dans *Un Monde Parfait* (1993), lui suffisent, Eastwood n'a besoin de rien de plus pour radiographier l'âme humaine. ♦

OUI. C'EST UN GRAND MORALISTE

Clint Eastwood est le contraire d'un idéologue. Si l'intelligentsia américaine, et parfois française, l'a régulièrement étiqueté « réac », « libertaire » ou même « fasciste », sa filmographie tend à prouver l'inverse. Eastwood n'assène pas de vérités, « *il scrute la complexité du réel avec la complexité de sa propre conscience* », écrivait d'ailleurs le prêtre et critique de cinéma Denis Dupont-Fauville. Il est par excellence un réalisateur qui bouscule les certitudes et convoque l'intelligence du spectateur. Si *Unforgiven* (1992) s'ouvre au crépuscule et se ferme à l'aube, c'est pour mieux nous rappeler que l'homme abrite en son sein tant la lumière que l'obscurité. Peut-on tuer un enfant pour sauver l'humanité ? interroge-t-il dans *American Sniper*. Sa seule prétention est de faire du cinéma, un cinéma qui ne se vautre jamais dans le réalisme frelaté mais qui offre, à l'instar d'un John Ford, dans chacun de ses films, une invitation à l'espérance en dépit d'un monde imparfait. Eastwood confronte l'homme à sa communauté, pour nous dévoiler sa petitesse mais aussi sa grandeur. C'est la bonté d'âme de *Richard Jewell* (2020), c'est l'homme qui soigne les corps meurtris dans *Million Dollars Baby* (2004) et c'est le sacrifice de Francesca dans *Sur la route de Madison* (1995). ♦

OUI. ET COMME LES LÉGENDES, IL EST ÉTERNEL

Seules les légendes n'ont pas de date de péremption et à plus de 90 ans, dans une industrie qui n'aime guère les anciens, Clint Eastwood tourne encore. Si l'acteur se fait rare avec à peine cinq apparitions à l'écran en vingt ans, le réalisateur, lui, filme encore avec la vigueur d'un jeune cinéaste. Avec presque un film par an depuis 1971 et son *Frisson dans la nuit*, son inspiration semble impossible à tarir. Encore faut-il que les producteurs le suivent. Dès 1967, Clint Eastwood crée sa société de production, la Malpaso Company (qui deviendra Malpaso Production en 1988), avec l'argent récolté par la trilogie du dollar. Il tourne vite et à peu de frais, et est l'un des rares à Hollywood à terminer ses films avant la date prévue. Producteur, réalisateur, acteur, Eastwood ne s'embarrasse pas de multiples décideurs susceptibles d'entraver son indépendance et lorsqu'à la fin des années 80, son distributeur, la Warner, s'inquiète des échecs critiques et publics de *Pink Cadillac* (1989), *La Relève* (1990) et *Chasseur Blanc, cœur noir* (1990) lui laissant entendre qu'à soixante ans, sa carrière se regarde peut-être dans un rétroviseur, Clint Eastwood réplique avec trois chefs-d'œuvre successifs : *Unforgiven* (1992), *Un Monde Parfait* (1993) et *Sur la route de Madison* (1995). ♦

OUI ET AUCUN GENRE NE LUI RÉSISTE

Dès *Un Frisson dans la nuit* (1971), Clint Eastwood surprend. Lui, le héros viril mutique forgé par Leone, se met en scène en homme-objet d'une femme (comme dans *Les Proies*, sorti la même année). S'il revient au western léonien pour sa deuxième réalisation avec *L'Homme des hautes plaines* (1973) – parce que le genre est en pleine reviviscence avec Sam Peckinpah et Arthur Penn, il s'offre la même année avec *Breezy* une première incursion dans le mélodrame, et s'éloigne du cadre pour laisser les premiers rôles à William Holden et Kay Lenz. En digne héritier du classicisme hollywoodien, Clint Eastwood réalisateur va s'épanouir dans le cinéma de genre. Le biografilm avec *Bird* (1988), sublime film sur Charlie Parker, ou *J. Edgar* (2011), le film picaresque avec *Honkytonk Man* (1982) et le déchirant *Un Monde parfait* (1993), le film de guerre avec le superbe diptyque *Mémoires de nos pères* et *Lettres d'Iwo Jima* (2006), le film à suspense avec *Les Pleins pouvoirs* (1997) ou *Mystic River* (2003), le drame avec *Million dollar baby* (2004) ou *Gran Torino* (2008) et bien sûr le Grand Ouest avec le crépusculaire et magistral *Unforgiven* (1992). Inclassable, Clint Eastwood conjugue le film d'auteur et le cinéma populaire, refusant de se plier au diktat de la modernité en conservant l'ambition des humbles. « J'ai été l'homme de nulle part pendant quarante-cinq ans, déclara-t-il un jour. À ma mort, on dira sans doute : il était venu de nulle part et maintenant il y est retourné. Il est parti comme il était venu. » ♦

L'INCO Madame

Le magazine de machos-fabos se féminise et présente sa rubrique **Madame**. Nous ne doutons pas pour autant que nos lectrices ne s'intéressent pas seulement à cette rubrique, à leurs casseroles ou leur crème de jour. Pages réalisées par **Domitille Faure**

Beauté The Mask

Qu'on se le dise : ce n'est pas parce que c'est moche qu'on se doit d'être moche. Le masque est entré dans nos vies au début du printemps dernier. Après l'avoir réclamé à cor et à cri dans l'espace public, on le hait désormais parce qu'il gâche le *make-up*, la peau et la tenue. **Quelques petites astuces pour subir la dictature sanitaire en toute élégance.**



LA PEAU

Agressée telle une femme sur la colline du crack, notre peau en prend pour son grade avec cet engin démoniaque. Avec le rejet de CO2 dans le masque (mais que fait Greta ?), l'environnement de la peau devient moite, accentuant ses travers : les peaux sèches craquèlent, les peaux à tendance acnéiques ne gèrent plus le sébum, et les tiraillements attaquent les peaux sensibles. Quelle routine beauté adopter ? À la maison, on se démaquille tout de suite ! La peau a besoin de respirer un air sain. On limite au maximum les traitements décapants, et on opte pour des produits qui chouchoutent sa nature. Exit les gommages durs, on préfère les crèmes gommantes. On choisit les eaux micellaires démaquillantes : *exit* l'eau, enrichie en chlore pendant les périodes d'épidémie. Pour éviter les tiraillements des masques, on mise sur un peu de crème hydratante derrière les oreilles, et le tour est joué !

LE MAQUILLAGE

Le teint

Dans le meilleur des cas, on oublie la case fond de teint, remplaçable par une BB crème et un peu de poudre libre. Pour éviter le masque orange à la fin de la journée, mais aussi pour ne pas rajouter une deuxième couche occlusive avec le masque. Si vous ne pouvez pas vous passer de cette étape,

demandez à votre conseillère beauté une formule zéro-transfert. De nombreuses marques en ont développé pour que vous puissiez rester au top malgré votre muselière sanitaire. Votre seul objectif : un fond de teint qui ne bouge pas. Ces alliés vous tiendront toute la journée, en plus de résister à la chaleur et l'humidité. Plus de malaise lors du déjeuner, lorsque vous enlevez votre masque et que votre visage ressemble à une glace bi-goût. Pour celles dont la peau fait la difficile, filez chez votre pharmacien demander une crème barrière : elle évitera les agressions des frottements du masque.

Les yeux

On mise tout sur les yeux ! On dit que le regard est la première chose que l'on voit chez une personne : avec le masque, c'est d'autant plus vrai. Ne négligeons aucun aspect pour être au top sur le sujet : on souligne les sourcils avec un crayon s'ils sont un peu éparés, et on se contente d'un mascara invisible pour les discipliner s'ils sont au top.

Question fards, il faut sélectionner : on limite les irisés, on part sur du mat, et on recherche des tutos pour faire un beau *smoky eye*. Pour les plus pressées, un simple trait d'*eyeliner* et un peu de mascara suffiront à réveiller vos jolis yeux. Astuce : si vos iris sont clairs, évitez le noir et privilégiez le marron.

Plus chaleureux, il apportera de la douceur à votre regard au lieu de le durcir.

La broderie et la couture

Les masques, c'est parti pour durer. Mais rien ne nous oblige à arborer ces horreurs bleues et blanches (« faut porter le bleu dehors madame, hein ! ») que les pharmacies vendent à prix d'or. On va chiner chez notre petite mercerie du coin. Pour faire le masque le plus doux possible, il faut demander du coton percale 120 fils. Ce tissu s'utilise pour créer la literie de luxe et les doublures de haute couture.

On peut décorer ce masque de toutes les manières. Un bel imprimé pattes de coqs très tendance cette saison, ou même de la broderie pour les plus minutieuses. Pour s'y mettre, le mieux reste de s'entraîner avec des canevas simples, puis une fois le coup de main pris, de coudre ses réalisations sur la partie externe du masque, avant de l'assembler. Pour les moins bricoleuses, un petit tour sur Etsy vous permettra de sélectionner des petites entreprises françaises qui feront ça très bien à votre place. Bon shopping !

Et voilà, vous êtes prêtes pour terminer l'année avec tout le chic et l'obéissance aux règles voulus ! De quoi faire contre mauvaise fortune belle gueule. ♦

Dieu merci, la mentalité des boomers vit ses derniers jours. Cette mentalité faussement bienveillante de pieds sur la table, de tutoiement intempestif et de cravate mal ajustée exprès a fait son temps.

Au lieu d'avoir la décence de crever en silence avec toutes les modes idiotes qui ne survivent pas à la génération qui les a vues naître, elle produit des rejetons venus des enfers du mauvais goût pour nous inciter à l'achever le plus promptement possible. Nos voisins d'outre-Manche subissent les outrages d'une de ces créatures abyssales dans ce qui fut autrefois le parangon du chic à l'anglaise : Buckingham Palace.

SANS GÈNE

La maison royale des Windsor ne sait plus quoi faire pour nettoyer la honte tartinée par couches entières sur la façade du palais. Meghan Markle, la roturière divorcée ayant acheté son pass VIP grâce à une promotion canapé expéditive, n'y va pas avec le dos de la truëlle. Dans la vie comme avec sa trousse makeup.

Dès le début, ça part mal. Non pas parce qu'il s'agit d'une roturière. Kate Middleton a reçu un accueil enthousiaste en sachant conquérir le cœur de ses futurs sujets. Mais là où la douce Kate s'est pliée à l'exigeante étiquette de la famille, Meghan importe, toute honte bue, les frasques hollywoodiennes dans le Saint des Saints.

SANS GOÛT

C'est l'époque qui veut cela, dira-t-on. Et on se trompera. Cas d'école avec les photos de fiançailles des belles-sœurs : là où Kate porte une soie crème délicate aux broderies sobres, Meghan arbore une robe noire valant 63 000 euros, bardée de plumetis et de strass. On chercherait presque le piercing pour faire bonne mesure. Les entorses au bon goût ne faisaient que commencer. Erreurs de protocoles, vêtements mal coupés... Le Royaume-Uni grince des dents en jugeant la dégaine approximative de celle qui a le budget d'un petit État pour se saper, et qui pourtant donne l'impression d'être conseillée par une *desperate housewife* du New Jersey.

SANS PUDEUR

Peut-être la nouvelle duchesse de Sussex croyait-elle changer les mœurs de la famille royale. Après tout, elle vivait dans la patrie

Meghan Markle L'exemple à ne pas suivre



Au-delà de ses
fautes de goûts,
c'est surtout son
manque de tact et ses
incohérences affichées
avec dédain qui
font d'elle une anti-
princesse ; incorrecte
au mauvais sens du
terme.

des Beatles, du punk et de la Jelly menthe, tout semblait donc possible. Mais l'heure n'est plus au choquant à tout prix, et Lady Di a déjà endossé le rôle. D'ailleurs, on s'attendrait à ce que sa branche de la famille fasse preuve d'un peu de retenue après tout le chambardement de la princesse perdue. Mais au diable la retenue, qui serait pourtant appropriée pour la femme d'un obscur sixième en lice pour le trône britannique. Plus encore que l'absence de savoir-vivre, c'est l'affichage hypocrite qui nuit à l'image de Son Altesse. L'excuse de vulgarité ne fonctionne plus.

SANS PAROLE

Vulgarité et un brin d'hypocrisie : Meghan Markle parle d'écologie à longueur de déclaration publique, ainsi que de la planète qui mourra sûrement demain si on n'arrête pas de manger du saucisson. En revanche, prendre son jet privé pour aller faire son *baby shower* à New-York le temps d'un week-end ne tue aucun bébé panda. Les subtilités de l'écologie, il faut croire. Son Altesse a même tellement dépensé en frivolités que la Reine a dépêché un conseiller financier pour resserrer les cordons de la bourse à sa belle petite-fille.

SANS FAMILLE

À tel point qu'elle a fui le terrain, laissant le pays qui l'a rejetée pour un autre moins regardant sur le comportement. Meghan traîne son otage mari de l'autre côté du Grand Lac. Elle n'en est pas à sa première famille brisée : ses relations catastrophiques avec son père font les beaux jours de la presse à scandale. L'attachement de son nom à la couronne britannique lui interdit les prises de position dont se gargarisent les autres stars du cinéma. Interdiction qu'elle viole allègrement : elle plonge les diplomates de l'ancienne colonie dans l'embarras en prenant parti pour Biden lors de l'élection présidentielle américaine.

Le trône n'est pas seul à s'exaspérer de ces mauvaises manières. Les sujets de Sa Majesté sont aussi gênés aux entournures par les excès de leur nouvelle princesse, décidément bien peu à la hauteur du rôle que son mariage lui a dévolu. Le public sait faire la différence entre une série B où l'héroïne amusante mais gaffeuse se marie avec un Prince, et la vraie vie où ces manquements à l'étiquette font lever les yeux au ciel. Comme pour demander un peu de décence à ceux qui nous regardent de si haut, disons depuis leurs jets privés. ♦



De sac et de corde

Ces petits accessoires d'auto-défense totalement proscrits mais qui rentrent pile-poil dans votre sac à main.

UNE MATRAQUE TÉLESCOPIQUE

C'est évident, l'ensemble de la rédaction vous met absolument en garde contre le transport et l'utilisation de cet objet, que l'on peut trouver dans toutes les gammes de couleurs métalliques. Ce n'est pas parce qu'elle se plie pour se ranger facilement dans votre sac à main, et tient dans votre paume qu'il faudrait en faire l'acquisition. Qui sait, vous pourriez avoir la mauvaise idée de l'assortir avec le chrome de vos jantes, et à terme, de vous en servir contre une bande de jeunes qui viendrait vous enrichir culturellement. Ce magnifique objet, suffisamment lourd et maniable pour vous tirer d'une cage d'escalier glauque, vous coûterait

alors 15 000 euros d'amende et un an d'emprisonnement. Bon à savoir : plus la matraque télescopique est grande, plus votre distance de sécurité avec l'agresseur sera élevée.

Cela dit, la matraque télescopique peut être une fausse bonne idée : une jeune fille tremblante se la fera rapidement retourner contre elle-même. À réserver aux pratiquantes de self-défense qui voudraient un petit supplément de force – à ne pas utiliser, évidemment.

LA BOMBE AU POIVRE

Un classique absolu, autant dans sa légèreté que dans sa facilité d'utilisa-

tion. Cet indémodable vous permet d'asperger le visage d'un mineur isolé de 35 ans qui souhaiterait vous subtiliser vos effets personnels ou vous faire part de son admiration quant à votre mise, d'un très élégant « wesh s*lope file ton snap ». Bien entendu, son utilisation est rigoureusement interdite et vous exposerait à une amende de 4 000 euros d'amende et une peine de trois ans d'emprisonnement.

LE LIPSTICK TASER

Ç'a la forme d'un rouge à lèvres, et on peut même commander le sien avec des petites fleurs dessus pour une touche glamour et romantique. Avec ses 1500 Volts, ce petit objet à la fois discret et costaud peut vous tirer d'un mauvais pas. Et vous plonger dans un autre, car son transport ou son usage vous coûtera la coquette somme de 4 000 euros d'amende et de trois ans d'emprisonnement.

LES ARMES À FEU

Contre le sentiment d'insécurité, optez pour le sentiment de sécurité ! Il y a un peu de paperasse, et vous pouvez vous faire contrôler, mais rien ne vous interdit de posséder une arme légale et déclarée – du moment que vous avez fait toutes les démarches. Vous envisagerez de dégrainer si un Charles-Abdelaziz de 120 kg vous coince seule dans une rame de RER D à 22 h, certainement pour vous demander votre avis sur une théorie complexe de physique appliquée. Une arme vous permettra, bonus, de faire respecter les recommandations du ministère de la Santé au cas où un importun shooté au crack et à la 8.6 tiède en viendrait à oublier les gestes barrières. Bien entendu, si vous aviez l'idée insensée de vouloir vous déplacer avec cet objet, vous vous exposeriez à 5 000 euros d'amende et cinq ans d'emprisonnement si l'arme est transportée hors d'une mallette ou entièrement assemblée et prête à tirer. Nous ne conseillons donc pas à notre aimable lectorat le transport d'armes de poing pratiques à caler dans vos sacs à main.

Nous rappelons à toutes fins utiles qu'il est interdit de se faire justice soi-même, que nous avons confiance dans la justice de notre pays, et que celle-ci saura reconnaître la légitime défense si jamais le cas se présente. ♦

Belle de l'Est

Se faire belle au Japon, ça n'est pas du luxe : c'est un geste citoyen, comme trier ses déchets ou dire bonjour.



Zou Meng - Unsplash

LE MAQUILLAGE, UN ACTE SOCIAL

Ne pas se maquiller équivaut à sortir en pyjama. On met son mascara quotidien comme on enfilerait une veste. L'acte de présentation correcte de soi fait partie des gestes élémentaires de la société nippone. Cela se conçoit difficilement pour des mœurs européennes, nourries à l'individualisme. La pression est maximale : passé trente ans, les possibilités de mariage s'amenuisent considérablement. Si la société évolue pour se rapprocher de nos standards, le changement est lent et toujours feutré. Alors pour correspondre aux standards de beauté et chiner un mari de qualité, on bosse !

TOUT EST DANS LE REGARD

Pour parvenir au niveau esthétique voulu, les Japonaises ne lésinent pas. Les mieux loties de la société se paient un débridage, une opération de chirurgie esthétique courante pour ouvrir le regard et ressembler davantage aux Européennes. Celles qui ne peuvent se l'offrir se collent des minuscules scotchs sur les paupières plutôt lisses pour leur donner le pli supplémentaire qui n'existe pas en Asie. On appelle cela le *futae mabuta*. Et c'est un succès auprès de ces messieurs, dont l'écrasante majorité préfère les femmes aux yeux transformés de la sorte.

ON S'ÉPILE

À l'heure où les occidentaux s'extasient sur les poils féminins, les Japonaises font la chasse à ces ennemis : pas question qu'il existe autre chose que les sourcils discrets. Tout le reste est totalement inapproprié. Même si les femmes asiatiques ont une pilosité naturellement plus discrète, ne pas la garder sous contrôle reste inenvisageable.

PROFESSIONNELLE

Cette recherche de la perfection s'accompagne d'une lourde pression sociale sur les femmes. Ne croyons pas le modèle parfait parce qu'il fait un pied de nez au culte de la laideur post-moderne. Dans le pays du soleil levant, ne pas se maquiller constitue une faute professionnelle. La plupart des entreprises précisent même dans leur règlement interne le niveau approprié de maquillage qu'une femme doit porter pour être acceptable. Sont également codifiées la taille des talons ou la longueur de la jupe de l'*executive woman* japonaise. À tel point que le ministère du Travail japonais a confirmé que porter des talons en entreprise relevait de l'obligation pour ces dames. On entend d'ici les hurlements des féministes 2.0 qui s'épanouissent sous nos latitudes, presque inaudibles dans la société nippone où la volonté du groupe surpasse celle de l'individu.

PAS DANS LA RUE

Si se maquiller reste indispensable, cela doit demeurer un acte intime. Pas question d'observer ça dans le métro ! Le gouvernement a mis en place des campagnes de spots publicitaires pour inciter ces dames à garder le poudrier dans leur sac. Dans un pays où le simple fait de manger dans les transports constitue une incivilité grave, ces dames sont vite rentrées dans le rang et ont laissé au vestiaire leur attirail beauté. Alors certes les standards de beauté occidentale laissent parfois largement à désirer. Mais on se réjouit secrètement de pouvoir retoucher le rouge à lèvres entre deux stations de métro sans que personne y trouve à redire. ♦

La fabrique du fabo



Son style à elle

Par **Stéphanie-Lucie Mathern**

Mon style, c'est l'Opinel

« Nous entrons en couteau dans le fruit des villages » – Saint-Pol-Roux / « Un monde qui se fait sauter lui-même ne permet plus qu'on en fasse le portrait » – Hermann Broch / « La joie où nous met tout ce qui approche de la mort » – Pouchkine

Noël approche avec sa solitude et une allégeance qui s'est transformée en dérision. Les choses médiocres même nous semblent révélatrices. La liberté du crime résume toutes les libertés. Le couteau reste donc le cadeau idéal – offrez des Opinel. L'arme blanche passe du quotidien au légal et obtient la plus sale actualité dans les églises et les salles de classe.

La liberté de conscience n'a jamais été aussi menacée et se règle dans un corps-à-corps minimaliste qui rend le sang visible. Plus de distance. De la connerie pure. La liberté d'expression, personne n'y croit plus depuis longtemps. On ne fait que monnayer la catastrophe. Le besoin d'idéal (un rêve, un cheval) est encore là. Le sentiment d'humiliation et de vengeance impossible à rassasier.

Les solutions de plus en plus aléatoires, la violence et le sens du spectacle sont de mise. Le manque d'équilibre et l'effolement général font choisir la cruauté. La libido lui est directement connectée. Un infini au service de Guy Debord.

C'est toujours la même histoire, on veut sauver le monde et on finit par dire « ta gueule » à sa mère qui fait la vaisselle et « fils de pute » à un prof qui espère encore une vie meilleure pour ses élèves. Le vandalisme a des airs de régression infantile – j'irai faire caca sur vos gueules.

Le bon se fait baiser par ceux qui veulent une vie en état d'ivresse. Coûte que coûte. Des bagnoles, de la coke, un paradis avec des putes. Un subterfuge qui pue le suicide en sac à dos. Voici les nouveaux supprimés de la société.



Inutiles. L'humanité sans dieu a choisi le sexe et le meurtre. Rien ne peut nous sauver. Les sensibilités se heurtent à tous les discours.

Et si la mort était le grand plaisir de 2020 ? On est dans la rage et la contrition. La détresse produit désormais les actes et les paroles. La crise a transformé les secrets en banalité. Il n'y a plus de jour, il n'y a que l'éternité, le mouvement

La Grande bouffe

Par Jean-Baptiste Noé

**L'ambition vraie
se situera dans la
transcendance.
La peinture du
jugement dernier
ressemble à un ciel
moralement vide.**

perpétuel. Ici c'est nul. Ailleurs ça ne peut être que mieux.

Quand on ne peut pas conquérir, on accomplit les choses par effraction. Profanation et adulation de la marchandise. Le faux a sa réplique, celle de chacun : tout se vaut et tout doit disparaître. Le simili cuir est presque devenu aussi beau que le vrai.

Le couteau se trouve face aux mains vides. Elles le sont depuis trop longtemps. Le nouveau règne se fera meurtrier. La fausse fidélité créera ses justifications. L'argent a tout uniformisé mais la richesse ne suffira plus. On vous a pourtant prévenu. L'ambition vraie se situera dans la transcendance. La peinture du jugement dernier ressemble à un ciel moralement vide. Le toxique vibre dans le risque sans horizon.

On voulait pourtant que vous restiez sage-ment à nos côtés, dans l'immédiat, accessibles. On ne voulait pas que vous brisiez le pacte avec le corps social. On voulait que vous vous confrontiez aussi avec le désespoir, l'impossible, la sainteté. Tout est là et vous n'avez rien vu. En tranchant dans le vif, vous n'avez pas réussi à écorcher le mensonge. ♦

SOS Restaurants

Nous les aimons nos restaurants, pour les souvenirs qu'ils transportent, pour les échanges, pour les rencontres. Un premier puis un deuxième confinement leur ont porté un coup qui sera fatal à plusieurs et ce ne sont pas les aides qui pourront éviter des faillites provoquées. C'est la Révolution qui a créé le grand restaurant à la française. Leurs maîtres aristocrates étant arrêtés, exécutés ou exilés, un grand nombre de cuisiniers n'avaient plus de maison où servir et se sont lancés dans leur propre restauration, ouvrant des établissements à leur nom. Ainsi est née la tradition du restaurant, un lieu où l'on mange, où l'on boit, où la cuisine est portée à un art assumé, où les tables sont belles avec leur décorum de nappes, de vaisselles, avec la décoration des lieux si particulière à chaque établissement. Les tavernes et les auberges ont suivi le mouvement du restaurant et sont montées en gamme pour proposer eux aussi un art de la table. Auguste Escoffier a inventé la brigade, Fernand Point, Pierre Troisgros, Paul Bocuse, Joël Robuchon ont, chacun dans leur génération, conservé le métier en apportant innovation et modernisation. Le guide Michelin a été le premier à consacrer les grands restaurants, à étoiler et à distinguer, à éduquer aussi, dessinant les routes de France de la gastronomie. Le restaurant est inscrit dans l'âme profonde de la France et de sa culture. Ce sont des lieux, ce sont des familles, ce sont des points de mémoires partagées. Le restaurant est une fête et une borne de la vie : on y convie sa fiancée, on y fête les grands événements de la vie, on y passe en famille et avec ses amis, on peut même y avoir ses habitudes et parfois en connaître les cuisines et la cave.

Que ce soit un homme qui a affirmé qu'il n'y avait pas de culture française qui ait porté un coup mortel aux restaurants en leur interdisant de travailler et de faire leur métier est une cruelle désillusion de ces années qui devaient être en marche et qui pour beaucoup seront un coup d'arrêt.

Avec les restaurants, c'est tout un écosystème de terroirs et d'entreprises qui vit. Les producteurs de volailles et de légumes, les vignerons, les maîtres du calvados et des liqueurs, les entreprises françaises de décoration, de vaisselles et de couverts de luxe, tous ont leurs débouchés au restaurant et subissent la crise terrible de ces fermetures imposées. C'est tout un peuple de travailleurs et d'artisans qui irriguent les terroirs et les territoires, qui donnent vie à des régions, qui perpétuent des coutumes et des traditions. C'est un tissu français de relations humaines et de labeur dont on découvre soudain qu'il est fragile quand des hommes inconnus enfermés dans la grisaille de leur ignorance décident leur fermeture et donc la mort de beaucoup. La fermeture des restaurants a fait moins de bruit que celle des librairies. Les Français y sont-ils moins attachés ? Les restaurateurs ont-ils moins de relais ? Les conséquences de leur disparition seront plus dramatiques pour la culture et pour l'économie du pays. C'est aujourd'hui eux le peuple des mains invisibles à sauver. ♦



Le savoir-faire des artisans chocolatiers

Le chocolat dans tous ses éclats

C'est bientôt Noël et sa kyrielle de problèmes : cadeaux à acheter et déplacements affligeants. Voici cependant aussi le temps des douceurs qui réconfortent la condition humaine : ganache à la vanille, pralinés et pâte d'amandes. Quand la bouche sera pleine, le cœur sera reconnaissant envers les orfèvres du chocolat. Dans nos régions, 4 000 artisans défendent encore un savoir-faire de qualité.

Chaque année en France, 330 000 tonnes de chocolat sont consommées. Noël et Pâques constituent les deux moments clés des ventes. En matière de consommation par habitant, la France se situe au sixième rang européen avec 7 kg par an. L'Allemand mange 11 kg de chocolat, le Suisse 10 kg. Mais le Français cultive une particularité : il consomme davantage de chocolat noir que ses voisins européens.

La filière du chocolat représente par ailleurs 30 000 emplois, dont 16 000 dans la production.

L'engouement pour le chocolat est mondial.

La consommation a explosé dans les pays émergents comme l'Inde ou la Chine. Noël et ses traditions culinaires, largement inconnus en Asie il y a trente ans, s'immiscent aujourd'hui dans la culture populaire. La mondialisation qui a fait d'Halloween en France une fête tout aussi inévitable que vulgaire, fait du père Noël au Japon la figure incontournable de décembre. Cet engouement international crée des tensions sur le marché du chocolat : la demande de cacao surpassant l'offre, les spécialistes prédisaient l'an dernier une pénurie. Le chocolat allait devenir un produit de luxe, les cartes de rationnement suivraient. Patatras, le nouveau monde est arrivé sous la forme du minuscule virus. La réduction des déplacements a provoqué une chute de la consommation qui elle-même a entraîné une chute de la production. Depuis, des milliers de tonnes de cacao stockées dans les ports européens peinent à trouver des acheteurs.

La tendance s'est donc inversée : en quelques mois le cours du cacao a baissé de 20 %. Cette baisse jette dans l'extrême

pauvreté des dizaines de millions de familles en Côte-d'Ivoire (43 % de la production mondiale) et au Ghana (19 %). Avant le virus, plus de la moitié des planteurs de cacao ivoirien vivaient déjà sous le seuil de pauvreté avec moins de 1,20 dollar par jour.

Pour atténuer cette violence, Christophe Bertrand a décidé de créer une coopérative au Cameroun. Artisan chocolatier dans les Yvelines, il veut assurer des prix décents à ses producteurs de cacao.

Un confiseur achète du chocolat en barre et le transforme. Un chocolatier achète des fèves de cacao et le transforme en chocolat par torréfaction.

Un drôle de zèbre, Christophe Bertrand. Fils de parents bénévoles pour Amnesty International, il commence sa carrière professionnelle comme dirigeant d'un poney club. À trente-cinq, la passion des canassons et du purin le quitte. Il s'engage dans une reconversion et fait un stage chez un chocolatier. En 2010, il rachète pour 5 000 euros la marque de chocolat La Reine Astrid, créée en 1935, et développe alors les exportations au Maroc, en Arabie saoudite et en Asie. La Reine Astrid est aujourd'hui diffusée dans six boutiques.

Bertrand est l'un des rares chocolatiers français à produire son chocolat. Dans le monde des petites douceurs, la nuance est capitale. Un confiseur achète du chocolat en barre et le transforme. Un chocolatier achète des fèves de cacao et le transforme en chocolat par torréfaction : « J'ai une démarche de passionné, explique Christophe Bertrand. Je suis semblable aux brasseurs artisanaux de bière qui pullulent aujourd'hui dans toutes les régions. Tous, nous voulons nous extraire de l'industrie ».

Produire son propre chocolat donne à La Reine Astrid une originalité gustative. Un bon moyen de se démarquer.

**DÉMARCHE CRÉATIVE ET
ÉTHIQUE POUR LES CHOCOLATS
DE LA REINE ASTRID.** Saveur de la
fève africaine de cacao.



ASSORTIMENT DE GANACHE, praliné et pâte d'amande soigneusement présenté dans de très belles boîtes.

CRÉATION DE L'ARTISAN FRÉDÉRIC JOSEPH, déclaré meilleur chocolatier au salon du chocolat en 2019.

Autre vertu, elle permet d'assurer des prix convenables aux producteurs de cacao. En 2016, Christophe Bertrand aide des producteurs camerounais à s'organiser en coopérative : « *Le point essentiel dans la culture du cacao, c'est la fermentation. Sans fermentation, le chocolat n'a pas de goût. Dans les six heures qui suivent leur récolte, les fèves de cacao sont placées dans des grands bacs en bois pendant six jours. C'est la fermentation qui développe les arômes, un peu comme pour le roquefort* ».

Dans l'univers aseptisé qui va de Mac Do à Macron, les artisans chocolatiers résistent pour conserver le goût. ans cette cause.

Pour des raisons de rentabilité, 90 % du cacao mondial ne sont pas fermentés. Il est vite séché, vite vendu, et n'a donc pas de valeur ni gustative, ni financière. Aider les producteurs de cacao à développer la fermentation permet d'accroître leurs revenus. Aujourd'hui la coopérative came-

rounaise produit 200 tonnes de fèves fermentées. Les chocolatiers d'excellence comme Alain Ducasse sont devenus des clients fidèles.

Pour les artisans chocolatiers, la concurrence reste cependant rude : « *Les industriels se sont nettement améliorés, constate Frédéric Joseph, chocolatier à Périgueux. Distingué en 2019 au salon du chocolat comme l'un des meilleurs artisans au monde, Frédéric Joseph prend la menace au sérieux : « Aujourd'hui, dans un rayonnement de supermarché, le choix des tablettes est beaucoup plus vaste. Les industriels ont développé les arômes. La gourmandise est sublimée : noisettes entières ou caramel au sel de Guérande* ».

Face à cette offensive des industriels, les artisans font le choix de l'innovation. Frédéric Joseph propose des créations étonnantes : chocolat-citron-laurier, praliné à l'ancienne ou caramel à la fleur de sel. Par ailleurs, cet excellent chocolatier travaille exclusivement avec

des producteurs locaux. Le lait, la crème, les noix les fraises et les framboises proviennent du Périgord. L'inquiétude du consommateur sonne le retour des commerçants de proximité. Vivre longtemps signifie manger moins gras et moins sucré, donc moins industriel. Installé depuis 2015 dans l'Oise, Ivan Delaveaux est un jeune chocolatier qui dépoussière la profession : « *J'ai exclu le décorum pompeux des chocolats à l'ancienne. Dans mes gammes, vous ne trouverez pas de praliné décoré avec une grosse noix. Tout ceci me semble grossier et gras* ». Pour ce puriste, l'aspect esthétique du chocolat est fondamental. Son approche du design est minimaliste : « *Si je fais une pâte d'amande, j'intègre la noix dans le chocolat* ».

Dans l'univers aseptisé qui va de Mac Do à Macron, les artisans chocolatiers résistent pour conserver le goût. Il y a de la noblesse dans cette cause. Avant que l'on taxe les plaisirs, avant que l'on encadre le sucre : haro sur le chocolat !
♦ **Benjamin de Diesbach**

POUR ACHETER DU CHOCOLAT

La Reine Astrid : alareineastrid.fr

Frédéric Joseph : chocolatier-joseph.fr

Maison Delaveaux : delaveaux-chocolatier.fr

Partout, les saints

Par Domitille Faure

Luigi et Maria Beltrame Quattrocchi

Ils ont tout partagé sur Terre, désormais ils partagent tout dans l'au-delà. **Luigi et Maria Beltrame sont le premier couple à être béatifié en tant que couple.** Une histoire passionnée, bien loin des clichés pourris qu'on essaye de nous refourguer sur l'amour chrétien.

À force de regarder des superproductions de merde scriptées par des frustrés en surpoids, on en vient à croire que l'amour entre un homme et une femme, c'est chiant. Au mieux. Au pire ça produit des terroristes en puissance, des enfants toqués, des futurs rejetons de la turbo-giga-ultra-droite. L'amour en 2020, c'est minimum trois personnes, avec le panachage le plus éclectique possible.

Mais Luigi et Maria se marrent bien en voyant ça, depuis le paradis où ils veillent sur des couples hétéros cisgenres (c'est comme

ça qu'on dit « dans la norme » aujourd'hui). Luigi et Maria se sont rencontrés en Italie, à Rome (histoire d'être bien sûrs que c'est Dieu qui les a rassemblés) en 1902. Il a 22 ans, elle 18. Ils se fiancent rapidement, et resteront fiancés durant trois ans. Trois longues années pendant lesquelles les tourtereaux s'échangeront des courriers passionnés et flamboyants, débordant d'un amour infini, écrits dans le plus beau des Italiens.

« Vie terrestre, vécue dans la pensée permanente inspirée par Dieu lui-même de rendre heureuse la personne qu'on aime, pour ce qui dépend de soi. D'embellir, avec sa propre trame de délicatesse et d'amour, la chaîne faite d'une consistance virile moins tournée vers les détails mais toute portée au don de soi. Et partage profond de tout le reste, même des nuances qui étreignent le cœur de la femme, partage qui grandit avec les années, à mesure que la trame est mieux ressentie et mieux comprise, fil par fil, pour former le tissu merveilleux qui résulte de l'ensemble des deux [...] Fil par fil, entrelacés en Dieu l'un avec l'autre, sans intervalles, jamais, jusqu'à l'éternité ».

Ça change des snaps en carton de dArKsAsuKexxXXx et autres « JTM bb » envoyés à trois mecs pour voir lequel réagira. Rien à voir avec un amour gnangnan passé à s'évanouir dès que l'autre s'approche : les époux Beltrame s'engueulent et se pardonnent. Maria reproche à Luigi de cloper comme un pompier, Luigi voit parfois Dieu comme un rival qui veut lui chourser sa femme. Puis ses mômes. Ils auront quatre enfants – la petite dernière, Enrichetta, étant une survivante : les médecins voulaient procéder à un avortement car la grossesse devenait précaire. De ces quatre enfants, tous embras-

seront des vœux sacerdotaux. Quarté gagnant, mais difficile à encaisser pour le daron : il versera sa larme de tristesse et de joie, secrètement, lorsque sa première fille Stefania prononcera les mots qui la consacreront à Dieu.

En même temps, ils cherchent la merde : leur journée ne commence qu'à la sortie de la messe du matin. Tous les matins. Il est donc physiquement possible de vivre sans grasse matinée, aussi surprenant que ça paraisse. Avec une détermination pareille, pas étonnant que leurs quatre enfants aient rejoint les ordres. Leur dévotion rayonne autour d'eux :

leur engagement de foi se traduit en actions. Luigi, avocat brillant, voit sa carrière bridée lors de l'ascension d'un fascisme qu'il refuse de cautionner. Chez les Beltrame, pas de léchage de bottes, fussent-elles bruyantes. Durant la Deuxième Guerre, les Beltrame participeront activement aux soins des blessés, Maria en tant qu'infirmière et Luigi comme brancardier. Leur fidélité à leurs convictions est récompensée : en 1946, Luigi devient vice-avocat général de l'État italien.

Sur le plan spirituel, le couple s'investit dans la préparation de jeunes fiancés pour le sacrement du mariage.

On leur doit le développement de cette période d'union des cœurs avant l'union des corps : à l'époque, le consentement se préparait dans l'intimité, et pas à 13 ans en cours de SVT, où la moitié de la classe dort

et l'autre ricane bêtement. Dieu ne ménage pas le couple : il enlève Luigi à Maria en 1951. Elle devra rester quatorze ans sur Terre loin de l'homme qu'elle aime. Mais la mort ne sépare pas tous les cœurs, et elle garde le sien uni à son mari par la prière. Elle rejoindra son époux en 1964, après avoir récité un dernier Angélus, juste au cas où.

On leur a reconnu le miracle d'une guérison, et le Pape Jean-Paul II rend le verdict de leur béatification. Avec une particularité unique : Maria n'est pas sainte en elle-même, Luigi n'est pas saint en lui-même. Leur couple est saint. Alors pour fêter cet amour presque divin, on les célèbre à la date de leur mariage, le 25 novembre. Chers lecteurs, si vous êtes en galère à enchaîner les rencards Tinder claqués au sol, demandez à Maria et Luigi de glisser un petit mot de votre part au Patron. On ne sait jamais. ♦





Traité de la vie élégante

Par **Frédéric Rouvillois**

Le Vous fait de la résistance

« **C**ela vous ennuyait-il que nous nous tutoyions ? » lança E. à Chantal de S., que les hasards d'une fin de dîner avaient fait atterrir sur le canapé à deux pas du fauteuil où il savourait un peu honteusement un verre de Cointreau.

– Mais vous avez bu, ma parole ! Vous êtes tombé sur la tête, mon pauvre E. ? Je n'ai jamais tutoyé personne à part mes femmes de ménage, et je n'ai jamais laissé personne me tutoyer à l'exception de ma grand-mère Trompier-Gravier, alors ce n'est pas maintenant que je vais m'y mettre !

– En fait, c'était une citation de Proust, dont vous me disiez que vous l'aviez relu pendant le confinement... En l'occurrence, le narrateur pose la question à son ami Robert, qui lui répond un peu différemment, heu, je cite :

« *Comment m'ennuyer, mais voyons ! joie ! pleurs de joie ! félicité inconnue !* »

– **C'est justement ça qui m'énerve chez Proust, je m'en suis aperçue en le relisant, le côté grand tralala de ses formules :** « *joie, pleurs de joie, félicité inconnue !* » Il n'y a vraiment que lui pour inventer des formules aussi tarabiscotées ! Vous imaginez un auteur ou une autrice d'aujourd'hui qui mettrait ça dans son bouquin ? La volée de bois vert qu'il ou elle se prendrait de la part de *Télérama* ? Et ces phrases qui n'en finissent plus, ces madeleines trempées dans le thé tiède, ces jeunes filles en fleurs qui sont en fait de robustes gaillards et je ne sais quoi d'autre ! Pour tout vous dire, je l'ai relu par devoir, pas par plaisir, et j'aurais mieux fait de m'en passer – comme je me passerais de votre tutoiement ! gronda Chantal en saisissant fermement un nouveau macaron destiné à une fin atroce.

Du reste, ajouta-t-elle en désignant son mari qui bavardait à l'autre bout du salon, vous ne tutoyez même pas Lucien avec lequel vous êtes amis depuis l'enfance, alors pourquoi moi ?

– Pour tout vous dire, ma chère Chantal, je viens de déguster le dernier livre d'Étienne Kern, *Le Tu et le Vous*, qu'il a joliment sous-titré « l'art français de compliquer les choses » ; c'est subtil, érudit et jubilatoire comme tout ce qu'il écrit, et je voulais profiter de votre présence pour me livrer à une petite expérience *in vivo*...

– Disons plutôt *in salono* », corrigea Zo', dont le latin demeurait aussi approximatif qu'à l'époque où elle découpait les pages du *Gaffiot* pour en faire des cocottes en papier.

– Kern, qui s'intéresse à l'histoire sous toutes ses formes, s'interroge notamment sur le passage de l'un à l'autre, du « vous » au « tu » et réciproquement. Le glissement, le « vacillement » ou la rupture... Au début de son livre, je l'ai noté sur ce petit papier, il évoque de façon charmante ce qu'il appelle « le deuil de l'enfance », l'instant fondateur, en somme, « *ce jour de notre vie où après des années de tutoiement général, nos parents (ou toute autre figure de l'autorité) nous ont expliqué qu'il ne fallait plus dire tu à nos maîtres ni aux vieilles dames qu'on croise dans la rue...* »

– C'est drôle, je n'en ai absolument aucun souvenir ! concéda Zo'.

– **Sans doute parce que vous n'êtes jamais sortie de l'enfance, ma chérie !** persifla Chantal. Toujours est-il que je ne vois pas le rapport avec votre proposition ?

– Le rapport, c'est que Kern, se fondant sur les travaux de savants linguistes qui dès les années 1950 annonçaient l'évolution mondiale « vers un tutoiement réciproque universel », remarque qu'il existe sur ce plan une exception française : quelle que soit la violence des attaques, il constate que chez nous, pour des raisons multiples et assez mystérieuses, le vous fait de la résistance. On pourrait ajouter qu'il y a belle lurette que ça dure, puisque le vouvoiement avait déjà été proscrit sous la Révolution comme attentatoire aux « z'immortels principes de Liberté, Égalité, Fraternité » ; et qu'il fut ensuite honni et donné pour mort à diverses reprises au nom de la Modernité, du Progrès, du sens de l'histoire et de la lutte contre les archaïsmes, avant de renaître à chaque fois de plus belle. Ma petite expérience de salon consistait donc à voir si les barrières culturelles, vous savez, ce fameux « fascisme de la langue » dont se gargarisait votre ami Roland Barthes, demeuraient solides, ou s'il suffisait d'un rien, d'une chiquenaude, pour les renverser... Grâce à vous, ma chère Chantal, j'ai un élément de réponse.

– La preuve, pouffa Zo' en finissant à petits coups de langue sa vodka à la cerise, que si les Français sont des veaux, ils ne sont pas encore résolus à devenir des moutons ?

– Sans aller jusque-là tout de même, la garantie que le « vous » a encore de beaux jours devant lui, et que le processus de liquidation générale n'est pas arrivé à son terme.

– Joie, pleurs de joie, félicité inconnue ! s'exclama Zo', l'œil humide.

– Oui, c'est souvent ce qui arrive avec la vodka cerise. ♦

**Le vouvoiement
avait déjà été
proscrit sous la
Révolution comme
attentatoire aux
« z'immortels
principes de
Liberté, Égalité,
Fraternité »**

ABONNEZ-VOUS !

1 AN
70 €

11 NUMÉROS

+ 11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE

+ ACCÈS ILLIMITÉ À NOTRE SITE INTERNET

2 ANS : 130 €

OU

1 AN
50 €

+ 11 numéros format
numérique

+ accès illimité à notre
site internet



POUR VOUS ABONNER, C'EST AUSSI SUR :

lincorrect.org

**Bulletin à envoyer à L'Incorrect – Service Abonnement, 28 rue saint Lazare – BP 32149 75425 Paris cedex 09
accompagné de votre chèque à l'ordre de L'Incorrect**

☐ **Je m'abonne** / ☐ **Je me réabonne**

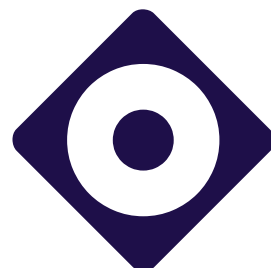
Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____ Téléphone _____

Courriel _____@_____



Faites-le taire !

En application de la loi Informatique et libertés, les coordonnées demandées ci-dessus sont nécessaires à l'enregistrement de votre commande. Celles-ci peuvent être communiquées à nos partenaires à des fins de prospection. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en vous adressant à L'Incorrect, 28, rue saint Lazare – BP 32149 – 75425 Paris cedex 09



**MALGRÉ LE CHANTAGE ET LES PROVOCATIONS
DU SULTAN ERDOGAN, LE PROCESSUS
D'ADHÉSION DE LA TURQUIE À L'UE SE POURSUIT.**

**LES DÉPUTÉS RN AU PARLEMENT EUROPÉEN
DEMANDENT INSTAMMENT QU'IL Y SOIT MIS FIN.**

**LA TURQUIE N'EST PAS EUROPÉENNE,
NI PAR SA GÉOGRAPHIE, NI PAR SON HISTOIRE.**



id-france.eu

*« J'appelle européenne toute terre qui
a été successivement romanisée,
christianisée et soumise à la discipline
et à l'esprit des grecs. »*

Paul Valéry